M. De Marsan,
à Valogne.

20227/B

F. XVIII. 24

[Paris: Impl. Royale.
178-]

Typunting

45.C9D85

Le tout très
recommandé
je vous prie.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

DESCRIPTION

DES

ÉPIDÉMIES

Qui ont régné en 1783, dans la généralité de Paris.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

EN publiant, l'année dernière, le Tableau des épidémies qui ont régné depuis quelque temps dans la généralité de Paris, on avoit eu pour objet d'établir une méthode plus régulière pour le traitement de ces maladies, & de mettre au grand jour les

vérités les plus propres à détruire les cauſes qui les font naître. Le ſuccès de ce premier cahier a paſſé les eſpérances qu'on en avoit conçues, & le bien qu'il a produit, eſt un motif de plus pour la continuation d'un travail dont l'utilité devient évidente.

On verra dans ce ſecond Tableau, le développement & l'heureuſe application des principes contenus dans le Diſcours préliminaire du cahier précédent. On y trouvera pluſieurs Topographies deſſinées d'une manière neuve & vraiment médicale ; des Deſcriptions claires, préciſes & inſtructives ; enfin, des Obſervations intéreſſantes, dont pluſieurs faites pour piquer la curioſité, & toutes les autres, dignes de la plus grande attention, parce qu'elles font connoître & adopter des vérités fondamentales pour tous les temps & pour tous les lieux. Les perſonnes qui s'occupent du bonheur des Habitans de la campagne, y trouveront des moyens propres à favoriſer & à éclairer leur

bienfaiſance; & tous ceux qui aiment la Médecine, verront avec ſatisfaction tout le bien qu'elle produit, quand elle eſt adminiſtrée avec ſageſſe & ſimplicité.

Depuis deux ans, la généralité de Paris a été affligée d'un aſſez grand nombre d'épidémies, mais en travaillant à y porter tous les ſecours qu'elles exigeoient, on a mis à profit ces malheureuſes circonſtances, pour examiner la variété que préſentent ces maladies, & la diverſité des cauſes qui leur donnent naiſſance. Les progrès qu'on a faits ſur ces deux articles, ſont très-encourageans. En effet, on trouvera dans ce cahier pluſieurs maladies dont les cauſes locales ont pu être parfaitement reconnues, tant par le rapport immédiat qui ſe trouve entre la cauſe & les effets de telle ou telle maladie, que par la multiplicité des exemples qui font voir conſtamment les mêmes maladies ſe développer dans les mêmes circonſtances. Telles ſont, entr'autres, les maladies cauſées par l'uſage

du pain fait avec la farine du blé germé ; telles ſont celles qui naiſſent de l'exhalaiſon des eaux ſtagnantes, & celles qui ſont la ſuite des chaleurs immodérées de l'atmoſphère.

Les maladies produites par la farine du blé corrompu, étoient ſans doute très-fréquentes & très-meurtrières autrefois, lorſque l'Art de la culture & celui de faire du pain, étoient moins avancés ; pluſieurs Médecins ont attribué à cette cauſe, une maladie affreuſe qui s'eſt renouvelée pluſieurs fois dans des ſiècles moins éclairés, & qu'on a connue ſous le nom de *feu Saint-Antoine ;* la gangrène sèche, produite en Sologne, par l'uſage du blé ergoté, appuieroit aſſez cette conjecture : aujourd'hui cette maladie eſt diſparue, mais la farine du blé germé en fait naître d'autres qui ſont très-graves ; telles ſont des fièvres érésipélateuſes, des fièvres milliaires, ou d'autres maladies éruptives, dans leſquelles le plus ſouvent l'altération des humeurs eſt

ſi marquée, & le genre nerveux ſi affoibli, que le caractère de malignité n'eſt pas équivoque. Ces maladies ſont des plus contagieuſes, elles diſparoiſſent quelquefois pour un temps, mais pour revenir enſuite avec plus de fureur, lorſqu'on n'a pas le ſoin de corriger & d'éteindre les miaſmes, par le moyen deſquels elles ſe propagent.

Les exhalaiſons des eaux ſtagnantes, en détruiſant le ton de la fibre, ralentiſſent les ſécrétions, troublent particulièrement la tranſpiration, & flétriſſent le principe vital par leur vapeur méphitique. Les effets qu'elles produiſent ſur l'économie animale ſont différens, ſuivant l'intenſité plus ou moins grande de leur putréfaction. D'abord elles font naître des fièvres intermittentes de diverſes eſpèces, enſuite des dyſſenteries plus ou moins compliquées, enfin, des fièvres ou des dyſſenteries malignes; mais l'affection la plus commune & la plus dangereuſe dans les pays noyés de ces eaux malfaiſantes, eſt une fièvre intermittente

maligne, que la Nature eſt toujours incapable de guérir par ſes propres forces.

Les chaleurs immodérées font éclore des fièvres bilieuſes, des fièvres putrides, plus ou moins analogues à la fièvre ardente, des maux de gorge gangréneux; & quand elles ſont ſuivies d'humidité, des fluxions de poitrine humorales & des dyſſenteries malignes.

Les cauſes de ces différentes maladies ſont ſi palpables, & leurs effets ſi prompts & ſi dangereux, que les Habitans des campagnes commencent à s'occuper d'eux-mêmes, à réprimer ou à modérer leur influence. Dans certains cantons ils mettent plus d'attention dans le choix du blé qu'ils portent à la mouture, & plus de ſoin dans la manière de faire leur pain, ſoit en uſant d'un meilleur ferment, ſoit en lui donnant une préparation & une cuiſſon plus méthodique. Dans d'autres, ils commencent à redouter les exhalaiſons des mares, des étangs, & à éloigner les fumiers qui

maſquent leur porte & leur fenêtre. Les plus éclairés évitent avec ſoin le paſſage trop ſubit du chaud au froid, ſe couvrent avec plus d'attention, & choiſiſſent avec plus de précaution l'eau qui leur ſert de boiſſon ; quelques-uns même ſavent la corriger avec quelques gouttes de vinaigre, quand elle eſt déſagréable à boire, ou quand les chaleurs ſont immodérées; enfin, l'exemple des malheurs étant plus perſuaſif que tous les raiſonnemens, ils ont appris par des leçons perſonnelles, combien il eſt important d'aérer l'intérieur des habitations. Il a fallu que la contagion pénétrât dans toutes les maiſons d'un village, & que tous les individus en fuſſent frappés les uns après les autres, pour leur apprendre le danger qu'il y a de ne pas donner un libre cours à l'air, & de coucher tous dans la même chambre & quelquefois dans le même lit.

Autrefois les Habitans des campagnes attendoient de la Nature la guériſon de

tous leurs maux, ſoit qu'ils ſe cruſſent trop pauvres pour appeler des gens de l'Art à leur ſecours, ſoit qu'ils les redoutaſſent, par cet inſtinct machinal qui fait craindre tout ce que l'on ne connoît pas. Mais bien éloignés de s'en tenir à une expectation tranquille, & d'imiter ainſi les animaux malades, par un ſilence paiſible & une diète ſévère, ils ſe livroient à toutes les pratiques inquiètes & dangereuſes que peuvent dicter l'ignorance & le préjugé. L'habitude la plus commune & la plus meurtrière étoit celle de n'obſerver aucune eſpèce de diète, & même de prendre des alimens beaucoup plus ſubſtantiels que ceux dont ils uſoient ordinairement. Aujourd'hui, moins aveuglés ſur leur véritable intérêt, & prévenus par les ſoins vigilans de M.rs les Subdélégués, ils demandent & reçoivent le plus ſouvent avec empreſſement, les ſecours qu'on leur envoie. Les Médecins & Chirurgiens qui viennent pour traiter les pauvres, ſont également conſultés &

appelés par ceux qui jouiſſent d'une plus grande aiſance ; la maladie eſt bientôt circonſcrite & attaquée dans tous les lieux où elle exiſte, tandis que dans ceux où elle n'a pas encore pénétré, on apprend à mettre en uſage les moyens de s'en garantir. La contagion eſt ainſi étouffée dès ſa naiſſance, par des ſoins précoces & aſſidus ; tandis qu'elle marche avec la rapidité d'un incendie, quand les ſecours ſont plus tardifs, à cauſe de l'opiniâtre inſouciance des Habitans ; ce qui devient pourtant plus rare de jour en jour.

Ce n'eſt pas qu'il ne reſte encore bien des préjugés à combattre : telle eſt, par exemple, la prédilection que les gens de la campagne ont pour certains genres de remèdes, comme les échauffans & les aſtringens. L'envie de ſe procurer des ſecours, a mis en vogue parmi eux, certains médicamens incendiaires, dont on aura beaucoup de peine à les déſabuſer. Ces remèdes ont paru quelquefois guérir

miraculeuſement, mais c'étoit des fièvres éphémères chez des hommes très-robuſtes. Dans toute autre circonſtance, ils changent en maladies graves, les affections les plus ſimples, & cauſent journellement la mort d'un très-grand nombre de malades dans les campagnes. Les aſtringens, remèdes encore familiers aux Villageois, dans toute eſpèce de diarrhée, font d'une fièvre ſimple & dépuratoire, une fièvre maligne, & laiſſent chez ceux qu'ils guériſſent en apparence, un germe morbifique, dont l'exploſion, pour être plus tardive, n'en eſt ſouvent que plus funeſte.

Les maux qui dérivent de la négligence & des préjugés des Habitans de la campagne, relativement à leur ſanté, ſe trouvent ſur-tout, fomentés & multipliés par la préſence de ces Empiriques, que la vigilance de l'Adminiſtration n'a pas encore pu détruire tout-à-fait. Leur arrivée eſt un fléau plus redoutable que l'épidémie, & le plus ſouvent on pourroit compter le nombre

des malades qu'ils ont vus par celui des morts. C'eſt ordinairement à l'invaſion de la maladie, qu'ils exercent avec hardieſſe leurs aſſaſſinats & leurs rapines. Lorſque l'Adminiſtration envoie au ſecours des malades, des hommes inſtruits, ces miſérables n'abandonnent pas encore leur proie, ils ſe cachent & reparoiſſent de temps en temps pour ſéduire les pauvres malades, & les empêcher de profiter de la bienfaiſance du Gouvernement. Ils ont d'autant plus de facilité à ſurprendre leur crédulité, qu'ils entretiennent leurs préjugés, qu'ils flattent leurs paſſions, & qu'ils favoriſent cette répugnance que les Payſans ont à donner leur confiance à des gens qui leur en impoſent. On a vu des Paroiſſes dans leſquelles les exhortations des Médecins & des Curés ont à peine pu deſſiller les yeux à un petit nombre d'individus. Dans d'autres villages au contraire, les Habitans, frappés de voir tous ceux qui étoient gouvernés par les Charlatans mourir, tandis

que les Médecins & Chirurgiens guériſſoient preſque tous ceux qui avoient recours à eux, ont bientôt reconnu le choix que leur véritable intérêt demandoit; & il eſt à préſumer que cet exemple ſera preſque toujours ſuivi déſormais. Nous ſommes d'autant plus fondés dans cette eſpérance, que depuis la publication du premier cahier des Épidémies, il s'eſt excité parmi les gens de l'Art, une émulation qui ne peut que tourner au profit de l'humanité. En général, les deſcriptions des épidémies, qui nous ont été envoyées depuis cette époque, ont été mieux faites, les traitemens plus méthodiques ont empêché les maladies d'être auſſi meurtrières, & les ſoins préſervatifs mieux combinés & plus multipliés, en ont arrêté la propagation.

L'ordre & l'exactitude qui règnent dans le ſervice des épidémies, ont encore apporté pluſieurs autres avantages. 1.° Les gens de l'Art, chargés d'envoyer, avec l'hiſtoire des maladies, la Topographie

médicale des endroits qui ont été affligés, ont fait connoître différens cantons de la Généralité, d'une manière exacte & approfondie, tant du côté du ſol, de l'air, des eaux, que de celui du commerce des Habitans, de leurs mœurs, & de leurs maladies. Par ce moyen, l'Adminiſtration, inſtruite du degré de richeſſe, de beſoins & de ſalubrité des différens villages, eſt à portée de mieux connoître ce qui convient au bonheur, à la ſanté des Habitans, & de prononcer ſur tout ce qui peut contribuer à améliorer leur condition.

2.° La correſpondance plus multipliée avec les Officiers de ſanté des différentes parties de la Généralité, a éclairé ſur le genre de ſecours qui convient particulièrement à chaque endroit, & a permis de mettre plus de célérité dans leur diſtribution. En effet, rien n'eſt plus édifiant que le zèle avec lequel tout le monde concourt à cette œuvre bienfaiſante. Les Seigneurs de paroiſſes, les Curés, les

Syndics, s'empreſſent de ſeconder les Officiers de ſanté, ſoit dans les ſoins qu'ils donnent aux malades, ſoit dans les précautions qu'ils preſcrivent pour arrêter les progrès de la maladie; & tous ceux des Habitans qui ſont un peu élevés au-deſſus des autres, par leur fortune ou par leur éducation, partagent également leur ſollicitude & leurs travaux. Ce n'eſt donc pas ſans motif que nous eſpérons voir tarir peu-à-peu la ſource trop féconde des maux qui affligent & qui détruiſent la partie la plus nombreuſe & la plus néceſſaire à l'État.

Nous ne pouvons cependant diſſimuler ici, qu'un examen approfondi de la manière de vivre des Habitans de la campagne, & des moyens qu'ils ont pour ſubſiſter, nous a fait connoître que les avantages du ſitte & l'abondance des denrées qui devroient procurer une aiſance plus générale, ne ſont pas à beaucoup près, la plus grande reſſource contre les épidémies, parce qu'il

y a

y a des lieux plus riches & plus fertiles que les autres, ou ſans aucune cauſe locale, ni particulière d'inſalubrité, on obſerve un plus grand nombre de maladies épidémiques.

En recherchant quelle pouvoit en être la cauſe, nous avons vu que dans ces lieux, il n'y a, pour ainſi dire, que deux ou trois Particuliers ou Habitans aiſés, tandis que tous les autres n'ont que leurs bras pour ſubſiſter, ſoit comme manœuvres, charretiers ou batteurs en grange; & comme ces malheureux ont tous des femmes & des enfans qui ne les aident guère dans leurs travaux, & qui cependant ne vivent qu'avec ce ſecours, lorſque ces travaux ceſſent, ils tombent dans la misère & dans l'inaction, deux cauſes puiſſantes de maladies & de dépériſſement.

On voit en effet, dans ce cas d'interruption des travaux, le manœuvre réduit dans ſa chaumière avec ſa famille, à la plus modique ſubſiſtance qui leur eſt fournie,

ſoit de ce qu'il a pu épargner, ſoit de ce qu'il retire d'un petit jardin & d'une vache, quand il peut en nourrir, & de quelques volailles ou autres animaux qu'il élève. On conçoit aiſément que ces moyens de ſubſiſtance, trop ſouvent au-deſſous des beſoins, ſont auſſi la plupart mal-ſains, & qu'ils ne peuvent conſerver dans un état de force & de ſanté, des individus que mille autres cauſes d'infirmités viennent d'ailleurs aſſaillir, mais entr'autres, l'intempérie de la ſaiſon, l'inſalubrité & la mal-propreté des lieux qu'ils habitent, le défaut de bois, de vêtemens, &c.

Dans d'autres parties du royaume, au contraire, moins voiſines de la Capitale, quoique la richeſſe du ſol & même du commerce, y ſoient moindres, il n'y a preſque aucun Habitant, qui, outre ſa chaumière & ſes dépendances, n'ait un petit champ en propriété, une vigne, & en un mot une culture qui lui fournit une grande partie des reſſources néceſſaires à ſa

ſubſiſtance pendant l'année ; de ſorte que, pouvant d'ailleurs ſacrifier au travail mercenaire, le reſte du temps qu'il n'emploie pas à cultiver ſon champ, il eſt en état d'être mieux nourri & de faire ſubſiſter ſa famille.

Le nombre des maladies épidémiques dans les campagnes, étant aſſez borné, comme nous l'avons inſinué dans le premier cahier de ce Journal, très-peu de remèdes bien choiſis doivent ſuffire pour leur traitement ; ils ſeront plus du goût des malades par leur ſimplicité, & mieux adminiſtrés par les aſſiſtans. Afin de mettre de l'économie dans ce choix & de ſimplifier la matière médicale des campagnes, pour la mettre à la portée d'un plus grand nombre de perſonnes, nous avons fait imprimer un petit recueil des formules les plus efficaces pour remplir toutes les indications qui peuvent ſe préſenter dans les épidémies rurales; & nous croyons utile de la joindre ici, afin de lui donner plus de publicité, & qu'il ſe trouve plus facilement

ſous la main des perſonnes chargées du traitement des épidémies, qui pourroient avoir égaré la feuille volante ſur laquelle il eſt déjà imprimé.

Instruction ſur l'uſage de la boîte des Médicamens pour les Épidémies.

Remèdes de la boîte.

N.° 1. Pilules cochées, *une demi-livre.*
2. Eſprit de vitriol, *une once.*
3. Manne, *deux livres.*
4. Sel d'Ebſom, *une livre.*
5. Jalap en poudre, *une demi-livre.*
6. Racines de Polipode, *une demi-livre.*
7. Racines de Patience ſauvage, sèche, *une demi-livre.*

Propriétés des remèdes ci-deſſus.

Les pilules cochées ſont purgatives, & ſe preſcrivent depuis trente grains juſqu'à quarante-huit grains, dans tous les cas où il n'y a ni érétiſme, ni inflammation.

On emploie l'eſprit de vitriol à la doſe de vingt gouttes ſur une pinte de boiſſon, dans les cas de putridité ou de grande

chaleur; on peut auſſi y ſuppléer par une cuillerée de vinaigre ſur la même quantité de boiſſon.

3.° On emploie deux onces ou deux onces & demie de Manne dans une forte décoction de racines de Patience ou de Polipode, dans tous les cas où l'on a à craindre d'irriter, comme par exemple, à la fin des fluxions de poitrine; lorſqu'on veut rendre cette potion plus purgative, & que l'inflammation n'eſt point à craindre, on y ajoute deux gros de ſel d'Ebſom.

On fait des potions purgatives ordinaires avec deux onces de miel commun & trente grains de jalap, le tout diſſous dans une ſuffiſante quantité d'eau.

Dans les fièvres putrides, la boiſſon ordinaire peut être celle indiquée ci-deſſus, avec l'eſprit de vitriol ou le vinaigre; & quand on le veut, on emploie la poudre, *N.° I.er* ci-après, & on y ajoute, ſuivant le beſoin, un grain ou plus de tartre ſtibié ſur la pinte, ce qui, dans les fièvres

putrides, eſt préférable aux purgatifs réitérés chaque jour, ou tous les deux jours.

Autres Médicamens de la boîte, avec leurs compoſitions, leurs doſes & leurs propriétés.

N.° I.er

Crême de Tartre, *douze onces.*
Sel d'Oſeille, *une once & demie.*
Sel de Nitre, *une once.*

Mêlez & diviſez en cent priſes.

L'uſage de cette poudre eſt déterminé ci-deſſus. On en met une doſe en diſſolution dans une pinte d'eau. Elle ſert à tempérer, & elle eſt anti-putride; elle peut ſuppléer toutes les boiſſons tempérantes & anti-putrides.

N.° I I.

Nitre purifié, *deux gros.*
Yeux d'Écreviſſes préparés, *deux gros.*
Cinabre naturel, *deux ſcrupules.*

Mêlez & diviſez en douze doſes.

Cette poudre eſt tempérante, on en donne une doſe dans du pain à chanter,

ou dans un peu de pulpe de pomme cuite : elle convient dans tous les cas de chaleur & d'irritation. On peut la répéter deux ou trois fois par jour.

N.° III.

Camphre, *deux ſcrupules.*
Nitre purifié, *deux gros.*
Corail rouge préparé, *quatre ſcrupules.*
Poudre d'Écorce de citron, *trois gros.*

Mêlez & diviſez en douze priſes.

Cette poudre eſt anti-putride ; elle convient parfaitement dans les maladies putrides & dans les ſpaſmes ; elle ſe prend comme la précédente.

N.° IV.

Antimoine diaphorétique, *deux gros.*
Fleurs de Soufre, *deux gros.*
Sang de Bouquetin, *un gros & demi.*
Fleurs de Pavot rouge, *un demi-ſcrupule.*
Camphre, *un demi-ſcrupule.*

Mêlez & diviſez en vingt-quatre doſes.

Cette poudre eſt diaphorétique, & même ſudorifique, lorſqu'on en donne pluſieurs

doſes dans la journée, elle ſe prend comme les deux précédentes.

N.° V.

Ipécacuanha, *douze grains.*
Racines d'Arum, *huit grains.*
Oignons de Scille, *un ſcrupule.*
Kermès minéral, *ſix grains.*
Gomme ammoniaque, *deux gros.*
Mêlez & diviſez en vingt-quatre doſes.

Cette poudre eſt inciſive, & convient dans tous les cas d'engorgement dans les viſcères, & même dans les cas d'hydropiſie, en en donnant une ou deux priſes par jour; on peut auſſi en mettre une demi-priſe dans un look, pour favoriſer l'expectoration.

N.° V I.

Magnéſie blanche, *une once.*
Yeux d'Écreviſſes, *demi-once.*
Mêlez, pour diviſer en trente-ſix priſes.

Cette poudre eſt abſorbante, & convient principalement dans les cas où il y a des aigres dans les premières voies.

N.° VII.

Coraline de Corſe.
Semen contra,
Racines de Fougère mâle, } *une once de chaque.*

Mêlez & diviſez en quarante-huit doſes.

Cette poudre eſt un des meilleurs vermifuges, on en donne une ou deux doſes par jour aux perſonnes qui ont des vers.

N.° VIII.

Extrait d'Opium, *un demi-gros.*
Corail rouge préparé, *un gros & demi.*

Mêlez & partagez en ſoixante-douze priſes.

Cette poudre eſt calmante; on en donne une priſe le ſoir dans les cas où l'inſomnie eſt conſidérable, & où il y a de grandes douleurs.

N.° IX.

Sang-dragon,
Racines de Tormentille,
Fleurs de Balauſtes,
Pierre hématite, } *demi-once de chaque.*

Mêlez & diviſez en cent huit priſes.

Cette poudre eſt aſtringente ; on en donne une priſe ou deux chaque jour dans les dévoiemens.

N.° X.

Racines de Zédoaire, } *ſix gros de chaque.*
— de Contrayerva, }
Et ſuccin préparé, }
Sel volatil de Corne de Cerf, *un gros.*

Mêlez & diviſez en quatre-vingts priſes.

Cette poudre eſt confortative, elle convient dans les fièvres malignes, où les forces languiſſent.

Observations.

Ces différentes compoſitions doivent ſuffire, avec la boîte des médicamens fournis par le Gouvernement, pour le traitement de toutes les maladies épidémiques, lorſqu'on voudra bien d'ailleurs faire uſage des moyens qu'on trouve par-tout ſous la main, & qui ſeront indiqués ci-après. Il eſt en effet certain que l'on ſupplée aiſément la Caſſe, les Tamarins & même la

Manne, dans les différens cas où il eſt néceſſaire de purger, puiſque les potions purgatives indiquées à la tête de cette Inſtruction, ſuffiſent toujours, ſuivant les différens cas; & qu'en ſuppoſant qu'on voulût en faire une, dont le véhicule fût acide, il ſuffiroit d'employer de l'Oſeille, ou de diſſoudre la Manne dans un verre d'eau, dans lequel on auroit mis une priſe de la formule, *N.° I.*

Le Séné & les Follicules ne paroiſſent pas plus néceſſaires. Car, ſoit les pilules cochées, ſoit la potion purgative mielée avec le Jalap, ſoit enfin la décoction de Polypode & de racine de Patience ſauvage, avec la Manne & le ſel d'Ebſom, peuvent remplir toutes les indications de ces deux remèdes. Ainſi, au lieu de faire un grand étalage de médicamens, on peut avec moins de frais, au moyen des deux boîtes ci-deſſus, ſuppléer à tout, & avoir de plus, l'avantage de trouver ſur le champ, ſous la main, tout ce qui eſt néceſſaire.

On n'a pas parlé des loochs, ni des tiſanes, parce qu'on fait les premiers avec un jaune d'œuf, un peu de ſucre, & ſuffiſante quantité d'eau; & qu'enfin, les tiſanes communes & autres ſe font avec l'Orge, le Chiendent, la Chicorée ſauvage, l'Oſeille, &c.

Quant aux apozèmes, on les fait avec la Bourrache, la Bugloſe, le Cerfeuil, la Poirée, la Chicorée, &c. qui ſe trouvent par-tout; on y ajoute le Miel, qui eſt pareillement commun, & du ſel d'Ebſom, ou du Tartre ſtibié, ſuivant le beſoin.

On édulcore les tiſanes avec le Miel, on fait des lavemens de différentes natures, avec toutes les Plantes ci-deſſus, en y ajoutant du Sel, du Miel, &c. ſuivant le beſoin.

On trouve par-tout des Plantes anti-ſcorbutiques, comme Creſſon, Cochléaria, Beccabunga; & M. l'Intendant fait diſtribuer du Riz pour les boiſſons.

DESCRIPTION

DE L'ÉPIDÉMIE

Qui a régné pendant les mois de Mars, Avril, Mai & Juin 1783, dans la ville de Cheroi, élection de Nemours, avec la Topographie de ces deux Villes.

Par M. ROSE.

NEMOURS, petite ville du Gâtinois françois, eſt ſituée au 20.e degré 22 minutes 40 ſecondes de longitude, & au 48.e degré 15 minutes 10 ſecondes de latitude ſeptentrionale. Elle eſt percée de rues larges, ſpacieuſes & aérées. Sa poſition eſt dans un fond. La rivière de Loing la fait communiquer avec la Loire & la Seine, au moyen du canal de Briare, qui entoure une partie de la ville.

Lorſqu'on creuſa ce Canal, les émanations des terres remuées, causèrent une grande mortalité, non-ſeulement parmi les Soldats employés à ce travail, mais parmi les habitans de Nemours

& ceux des environs. Les fièvres putrides & malignes, les charbons, les anthrax, & les dyſſenteries, furent les maladies épidémiques qui affligèrent alors preſque tout le monde; pluſieurs perſonnes périrent même ſubitement, ſans avoir offert aucun ſymptôme de maladie, ſuivant l'obſervation de M. Remi, alors Lieutenant du premier Chirurgien du Roi, à Nemours *(a)*.

Les collines & les rochers qui entourent cette ville de tous côtés, & qui n'en ſont guère éloignés que d'une demi-lieue, ſont avec les prairies, les pépinières royales & les nouvelles plantations d'arbres, un païſage charmant; mais nuiſible à la libre circulation de l'air.

Pluſieurs ruiſſeaux d'une eau claire, limpide & argentée, mais chargée de ſélénite, deſcendent de ces collines, & ſe réuniſſent, pour ſe perdre dans le Loing par une ſeule embouchure.

(a) Ce n'eſt pas une choſe nouvelle que cette mortalité produite par les vapeurs qui s'exhalent de la terre lorſqu'on y fait des fouilles très-profondes ou très-étendues; on attribua à cette cauſe la peſte qui s'éleva à Rome, ſous le règne de Dioclétien; & perſonne n'ignore qu'il périt une très-grande quantité des Soldats employés à établir les immenſes aqueducs de Maintenon, dans les plaines de la Beauce.

Le terrein y eſt ſec & ſablonneux, mais le travail des habitans le rend fertile en grains, en légumes, & en vins de médiocre qualité. On y trouve un ſable léger très-blanc, dont on fait des glaces, des verres & des criſtaux auſſi beaux que ceux d'Angleterre; on y trouve encore une terre argileuſe, compacte & liée, qui ſert de ciment pour bâtir les maiſons des païſans; enfin, des carrières de pierres très-dures.

La ville de Nemours eſt fort ſujette aux inondations, tant à cauſe de ſa poſition dans un vallon où ſe rendent les eaux qui tombent des collines circonvoiſines, & ſur les bords du Loing, qui eſt fort ſujet aux crûes ſubites, pour peu qu'il tombe de pluie, qu'à cauſe des travaux nouvellement faits au-deſſus & au-deſſous de cette ville, afin de conſerver un volume d'eau conſtant & conſidérable, qui eſt néceſſaire pour aſſurer la navigation du canal.

Ce n'eſt en effet que depuis ces mêmes travaux, que les inondations ſont devenues auſſi fréquentes & auſſi conſidérables. Le terrein y eſt toujours humide, les caves ſont ſouvent remplies d'eau, les maiſons ſont plus ou moins endommagées; enfin, la terre & les prés

adjacens preſque toujours noyés, ne permettent plus d'y cultiver l'Agriculture comme autrefois. Les fièvres intermittentes, putrides & malignes, y ſont auſſi devenues plus communes. Depuis trente-ſix ans que je demeure à Nemours, je ne les avois jamais vu régner auſſi fréquemment que depuis 1770, époque d'une grande inondation. Les cauſes de ces fièvres ſe laiſſent apercevoir d'une manière plus ſenſible.

Preſque tous les matins & tous les ſoirs, dès que le Soleil eſt près de diſparoître, il ſe forme un brouillard plus ou moins épais, des vapeurs aqueuſes qui s'élèvent de ce terrein humide, du Loing & du canal de Briare. A ces exhalaiſons humides qui refroidiſſent les corps & frappent l'organe de la vue, il ſe joint encore des vapeurs plus inſalubres qui bleſſent l'organe de l'odorat. Ce ſont des émanations putrides que fourniſſent les taneries remplies de peaux putréfiées, qu'on apporte de tous les environs, & ſur-tout de Paris, & qu'on fait macérer dans des foſſes d'eaux croupies.

Ce brouillard, continuellement répandu autour de Nemours, eſt ſur-tout dangereux pour ceux qui fréquentent le ſoir ou le matin, les promenades ſituées ſur les bords de ces ſources d'infection,

d'infection, il leur cauſe des fluxions au cou, à la tête, ſur les yeux, ſur les dents, ſur les gencives, & même des douleurs rhumatiſmales très-cruelles. J'ai vu ces fluxions abcédées cauſer des fauſſes pleuréſies, des odontalgies, des otalgies, &c.

C'eſt ſur-tout pour les dents que l'air de Nemours eſt pernicieux. Les étrangers qui ſe fixent dans cette ville, ſont après quelques années de ſéjour, affligés de maux de dents, du gonflement & du ſaignement des gencives. Bien-tôt la mobilité & le déchauſſement des dents, les obligent de recourir aux gargariſmes, & même aux médicamens antiſcorbutiques : rien n'eſt plus commun, que de voir ces perſonnes venues avec des dents auſſi blanches que bien plantées, les avoir d'abord jaunes, enſuite noires & cariées. Si ces étrangers parviennent à éviter ce dernier déſagrément, ils ne peuvent prévenir le déchauſſement des dents & le gonflement des gencives. Tel eſt mon cas.

Il y a trente-ſix ans que j'arrivai à Nemours, muni d'excellentes dents, ſans avoir jamais éprouvé aucun mal aux gencives. J'ai voulu prévenir ces accidens, en uſant de pré-

cautions, tant préſervatives, que de propreté. Il ne m'a pas été poſſible de me ſouſtraire à l'endémie du lieu. Aujourd'hui toutes mes dents déchauſſées & mobiles me laiſſent à peine la faculté de broyer longuement mes alimens.

On compte environ trois mille habitans à Nemours. Ils ſont, en général, d'un caractère doux. Les ménages ne s'y reſſentent pas encore de la diſſolution des mœurs. Les femmes aiſées y allaitent leurs enfans; mais celles du peuple les mettent en nourrice, afin de pouvoir travailler ſans embarras. Ceux-ci croiſſent & ſe développent lentement : ils ſont mous, pareſſeux & inconſtans. C'eſt, ſans doute, l'humidité du pays qui, en relâchant les fibres, énerve ainſi les facultés de l'ame; puiſque ces enfans ne manquent pas d'eſprit naturel, & montrent de l'activité & de l'ambition, dès qu'ils ſont ſortis de leur pays.

Les hommes faits qui vivent dans l'aiſance, ou plutôt dans l'honnête médiocrité que comporte le peu de richeſſes du pays, trouvant peu d'occupation dans leur ville, y mènent une vie oiſive, monotone, & ſouvent chargée d'ennui, qui leur eſt préjudiciable; auſſi ſont-ils

ſujets aux affections de nerfs, à la mélancolie, aux engorgemens du foie & des autres viſcères. Ils ſont rarement attaqués de maladies inflammatoires, mais plus ſouvent de fièvres putrides, ſubintrantes & rémittentes, & quelquefois d'apoplexies. Ceux qui mènent une vie active & occupée, ſont moins ſujets aux affections mélancoliques & aux obſtructions; ils vivent long-temps en général. On compte parmi eux quelques octogénaires, pluſieurs ſeptuagénaires, & encore plus de ſexagénaires: ils ſont, ſans doute, redevables de cette longue vie à leur ſobriété.

Le vin du pays, avec plus ou moins d'eau, ſert de boiſſon ordinaire; le pain de froment pur, ou du moins avec très-peu de ſeigle, le gibier, la viande de boucherie, la volaille, &c. ſont les mets ordinaires & les plus recherchés des riches.

Les gens du peuple, qui jouiſſent d'une certaine aiſance, prennent tous les matins un peu d'eau-de-vie, & ils en augmentent & répètent la doſe, à proportion qu'ils avancent en âge; du reſte, ils ſont ſobres, ne buvant que de l'eau à leurs repas, ou bien de la piquette pendant l'hiver; les plus aiſés y ſubſtituent

du cidre de pommes, de poires, du vin de guignes, de ceriſes, ou de baies de genièvre.

Parmi ceux-ci, les gens de métier forment leur pain de deux parties de ſeigle & d'une de froment; les autres mêlent une partie d'orge avec deux de froment: ce dernier pain eſt compact, peſant, noir, & a très-peu de conſiſtance, ſur-tout lorſqu'il eſt anciennement cuit; il eſt fort indigeſte. Ils font leur ſoupe avec ce pain; ils font uſage de la viande de la dernière qualité, du lard, de la graiſſe de porc, du beurre, des légumes, &c. chacun ſuivant ſes facultés. Ils mangent ce même pain avec des légumes, des racines, & du fromage putréfié qu'ils appellent *Affiné*. Ils uſent encore beaucoup du tabac en fumée ou par le nez.

Ceux qui prennent trop d'eau-de-vie & de tabac, périſſent aſſez communément de quarante-cinq à cinquante ans; ils ſont attaqués même avant trente-cinq, de tremblemens dans les membres, que ſuit bien-tôt l'hydropiſie aſcite; mais ce qu'il y a de remarquable, c'eſt que ces gens ſont forts, vigoureux & très-rarement malades depuis vingt-cinq ans juſqu'à trente-cinq ou quarante. Ceux qui tombent malades depuis trente-cinq ans juſqu'à quarante-cinq, ont toujours

des maladies inflammatoires, dont ils guériſſent communément avec les ſecours de l'art, s'il ne s'y joint point de malignité ; car alors la diſſolution putride de leurs humeurs cauſe bien-tôt leur perte.

Les femmes de cette claſſe ne boivent point d'eau-de-vie ; mais depuis une vingtaine d'années, elles prennent beaucoup de café au lait, ainſi que leurs petits enfans.

Les pauvres ſe vêtiſſent & ſe nourriſſent fort mal ; leur pain noir, compact & fort lourd, eſt compoſé d'une partie de ſeigle & deux d'orge, d'avoine, ou même de ſarraſin, dans les mauvaiſes années. Leur ſoupe ſe fait avec très-peu de beurre & les légumes de la ſaiſon ; ils ne mangent point de viande : les légumes, les harengs & le fromage fait avec la partie caſéeuſe du lait & la preſſure, ſouvent ſi putréfié, qu'il fourmille de vers, ſont leur régal ordinaire : ils ne boivent que de l'eau, ou tout au plus de mauvais cidre.

Ces malheureux mal vêtus & mal nourris, expoſés à toutes les viciſſitudes de l'air, tantôt brûlés par le ſoleil, tantôt gelés par le froid, la pluie, les vents, &c. ſont ſujets aux vraies & fauſſes pleuréſies, aux péripneumonies, aux

érésipèles, aux obstructions & aux catharres sur la poitrine. Les rhumatismes qui les fatiguent le plus, sont le lumbago, qui les courbe dès l'âge de quarante-cinq à cinquante ans. Il y a très-peu de vieillards parmi eux, ils sont, en général, si infirmes dès soixante ans, qu'ils renoncent à leurs occupations, & abandonnent leurs biens à leurs enfans, qui n'en attendant plus rien, les soignent très-mal, & les laissent périr de chagrin; les exemples journaliers de cette horrible ingratitude, ne peuvent les détourner de cet usage, dont ils sont successivement les victimes.

Les habitans de Nemours sont agriculteurs ou artisans de tous métiers; les tanneurs seuls en forment plus du tiers: les peaux qu'on leur apporte des environs, & sur-tout de Paris, sont plus ou moins putréfiées, & répandent dans les rues une odeur infecte, principalement en été & dans les temps orageux; elles causent aux personnes mal-aisées & voisines des tanneries, des fièvres putrides & des anthrax plus ou moins malins.

Au mois d'août 1765, un ouvrier chargé de ramasser les peaux que les voituriers déchargeoient à la porte d'un tanneur, fut piqué à la tempe par une grosse mouche, de l'espèce

de celles qui dépoſent leurs œufs ſur la viande : à l'inſtant même de la piqûre, il reſſentit ſur le muſcle crotaphite une douleur ſi aiguë & ſi cuiſante, qu'il fut obligé d'abandonner ſon travail & d'aller ſe coucher, en jetant les hauts cris ; rien ne put calmer les douleurs ; la tête & le cou ſe gonflèrent & s'enflammèrent, la fièvre s'alluma & le délire ſurvint.

Je fus appelé environ dix heures après la piqûre, je lui trouvai l'œil droit fermé par le gonflement inflammatoire des paupières, une fièvre ardente avec tranſport au cerveau, un aſſoupiſſement & un grand accablement, dont il revenoit par intervalles, en pouſſant des cris affreux ; le pouls étoit précipité, gros & véhément, mais régulier dans ſes pulſations.

Je preſcrivis les boiſſons délayantes & relâchantes, de fréquens lavemens avec le petit-lait & les herbes émollientes ; je le ſaignai promptement du bras, & coup ſur coup juſqu'à quatre fois. Les accidens perſiſtans dans leur violence, je ſaignai du pied de quatre en quatre heures juſqu'à quatre fois ; je fis pluſieurs ſcarifications profondes & en tous ſens, ſur le muſcle crotaphite & ſur le point piqué, qui étoit déjà noir & gangréné, enſuite j'appliquai

un cataplasme de pulpe des herbes émollientes.

Malgré tous ces secours, je ne pus obtenir que le troisième jour, un suintement séreux & sanguinolent, d'une odeur cadavéreuse, par les scarifications. Vingt-quatre heures après, la suppuration devint louable, & détacha une escarre très-considérable, la détersion fut prompte, & la guérison suivit de près. Une partie du muscle orbiculaire avoit été détruite, & la paupière supérieure ne pouvoit recouvrir l'œil; en quelques années les choses se sont remises à peu-près dans l'état naturel *(b)*.

Tous les anthrax & furoncles que j'ai traités, & qui provenoient de ces causes, n'ont point

---

(b) Cette observation est très-intéressante par elle-même & par la manière dont elle est détaillée; mais il ne paroît pas prouvé, selon nous, que les accidens survenus après la piqûre, soient dûs à l'air dans lequel vivoit habituellement le malade, ou à des miasmes pompés par la mouche dans l'atelier du Tanneur, & introduits dans la blessure qu'elle a faite avec son dard. Une piqûre faite dans une partie tendineuse, par une épingle, par une épine ou par tout autre instrument très-fin & très-acéré, a produit plus d'une fois des accidens de cette nature, comme on en voit la preuve dans les Auteurs qui ont recueilli les observations de Chirurgie.

eu de mauvaiſes ſuites, lorſque les malades ont été dociles. Je ſai cependant qu'il en a péri, & même quelques-uns très-ſubitement, entre les mains des Charlatans ; les Chirurgiens même ont échoué dans ces circonſtances, lorſqu'ils ont ſcarifié d'abord & appliqué des eaux ſpiritueuſes, camphrées, &c.

Les Ouvriers-tanneurs peuvent être diviſés en pluſieurs claſſes, relativement à la manière dont ils ſe partagent leurs travaux ; les uns recoivent les peaux putréfiées des Bouchers, & les dépoſent dans la rivière ; d'autres les retirent de l'eau après leur macération, & les mettent dans des foſſes ; ceux-là les pèlent ſur le bord de l'eau ; ceux-ci les entaſſent dans de nouvelles foſſes, & les couvrent de tan ou de chaux éteinte : enfin les derniers les préparent avec de l'huile infecte de poiſſon.

Ces Ouvriers ſont donc continuellement au milieu des peaux, & ſur le bord de l'eau, preſque tous nus, pour être plus libres dans leurs mouvemens ; ils ont tantôt chaud & tantôt froid, ils ſont expoſés aux brouillards, à la pluie & aux mauvais temps ; ils reſpirent un air chargé d'émanations putrides ou des parties ſalines & cauſtiques de la chaux.

Auſſi ſont-ils ſujets aux clous, aux anthrax, charbons & panaris, aux fièvres intermittentes (plus en automne qu'au printemps), aux fièvres putrides & malignes, aux maladies inflammatoires, telles que les éréſipèles, les vraies & fauſſes pleuréſies, les vraies & fauſſes eſquinancies, aux ophtalmies, aux maux de dents, aux fluxions ſur les gencives & ſur la tête, aux douleurs rhumatiſmales & aux obſtructions.

Mais la maladie la plus commune & la plus dangereuſe pour ces artiſans, c'eſt la bouffiſſure, ſoit univerſelle, ſoit partielle, ſur-tout celle des jambes; cette bouffiſſure, qui dans le commencement ne paroît qu'en hiver, & diſparoît du moins en partie pendant l'été, n'inquiette point cette ſorte de gens, qui négligent d'y remédier; elle devient en vieilliſſant plus difficile à guérir & plus conſidérable. Ce n'eſt que lorſqu'elle les empêche enfin de travailler, qu'ils appellent du ſecours; mais malheureuſement on ne peut plus eſpérer de les guérir, s'ils ont le blanc des yeux teint en jaune, ſi la reſpiration eſt gênée, & ſi la bouffiſſure participe de l'œdème. L'hydropiſie de poitrine, l'aſcite, & ſouvent l'anaſarque

ſurviennent, & les malades périſſent bientôt, ſur-tout ceux qui buvoient trop d'eau-de-vie.

En général les Tanneurs ne vieilliſſent point, ce qu'on peut attribuer en partie à leur intempérance & à leur mauvaiſe conduite, vu qu'ils vont s'enivrer dans les cabarets tous les Dimanches & jours de Fêtes, & que ne pouvant ſe rendre chez eux, ils paſſent ſouvent la nuit dehors, expoſés à toutes les injures du temps.

Les vents varient beaucoup à Nemours, où ils ne parviennent qu'en ſe gliſſant avec plus ou moins de violence entre les collines qui entourent cette ville de tous côtés. Le vent de *ſud-eſt*, eſt celui qui paroît influer le plus ſur les habitans, ſur-tout dans les temps chauds & humides; ſans doute parce qu'il paſſe d'abord ſur une prairie de plus de quinze lieues de long, arroſée par des rivières, des ruiſſeaux, des foſſés & des lacs, dont il enlève les émanations putrides & aqueuſes, qu'il porte enſuite ſur la ville, ſous la forme de brouillards; ce qui cauſe au printemps, & ſur-tout en automne, beaucoup de fièvres intermittentes, putrides & catharrales. J'ai obſervé cette influence du vent de ſud, dans la ville & dans

les faubourgs, ſur-tout chez les habitans voiſins de la prairie & des rivières.

J'ai remarqué que dans les années chaudes & ſèches, où les brouillards de la nuit ſont conſidérables, les fièvres intermittentes, putrides & malignes, ont été accompagnées de taches pétéchiales très-abondantes & fort meurtrières; c'étoit principalement les gens du peuple, & ſur-tout les pauvres, qui en étoient les victimes.

Les filles de Nemours deviennent nubiles depuis quatorze juſqu'à ſeize ans; celles du peuple, un peu plus tard que les filles aiſées; elles ſont même ſujettes, à cette époque critique, aux pâles couleurs; mais l'exercice, les pédiluves & quelques ſaignées du pied leur procurent bien-tôt leurs règles.

Les groſſeſſes & les accouchemens y ſont heureux, en général; mais les femmes ſe délivrent avec peine du placenta, qui eſt épais & très-adhérent à la matrice, dont on ne peut ſouvent le détacher, ſans expoſer les femmes à des pertes de ſang conſidérables.

Les enfans du peuple ſont forts, gras, blancs & vigoureux, tant qu'on les allaite; ils ſont ſujets à une inflammation érésipélateuſe,

qu'on appelle dans le pays, *feu de Saint-Antoine.* Leur peau eſt rouge, tendue & comme bourſouflée par-tout le corps, elle ne cède que très-peu à la preſſion ; la reſpiration devient courte & élevée, les yeux ſont fermés, le corps ſans conſiſtance & ſans maintien : ces enfans paroiſſent abſorbés, refuſent de prendre le teton, & ne jettent aucun cri ; la rougeur de la peau eſt univerſelle ou partielle, paſſant ſouvent d'une partie à l'autre, & dans ce cas, elle m'a paru plus dangereuſe. En moins de vingt-quatre heures, les enfans périſſent, avec une pâleur qui ſurvient ſubitement, dans les bras de leurs nourrices, au moment qu'elles s'y attendent le moins.

Ce n'eſt qu'à l'extrémité qu'on appelle les gens de l'Art, après avoir épuiſé toutes les reſſources du charlataniſme & de la ſuperſtition. Les moyens qui m'ont réuſſi, lorſque j'ai été appelé à temps, ſont une légère infuſion de ſureau, coupée avec moitié lait, & ſucrée, pour boiſſon ordinaire ; je faiſois encore envelopper l'enfant dans des linges trempés dans l'infuſion de fleurs de ſureau, par-deſſus leſquels on appliquoit des linges chauds qu'on renouveloit ſouvent, afin d'entretenir une douce

chaleur. Peu d'heures après, lorſque la maladie devoit ſe terminer heureuſement, l'enfant urinoit, rendoit des vents, ſe réveilloit en ſouriant, dans moins de douze heures prenoit le teton & ſe ranimoit; l'inflammation diſparoiſſoit, il ſe faiſoit une légère deſquammation farineuſe de la peau, que les nourrices enlevoient avec un peu d'eau tiède & de lait, & l'enfant étoit guéri. Il ne ſe ſalit que pluſieurs jours après cette maladie; les nourrices emploient les ſuppoſitoires de ſavon, pour les faire évacuer, & calmer les douleurs de colique qu'ils éprouvent ſouvent dans ces circonſtances.

La dentition des enfans ſe fait rarement ſans une inflammation des gencives, avec un gonflement & une ſalivation conſidérables; ſi on n'y remédie à temps, l'inflammation gagne la gorge & les étrangle; lorſqu'on s'y prend de bonne-heure, on réuſſit ſouvent à les guérir, ou du moins à les diſpoſer à la guériſon, en employant les moyens ſuivans: une décoction de racine de guimauve & de figues graſſes, mêlee avec un tiers de lait de vache, dont on humecte la bouche de ces enfans avec un petit pinceau de linge fin; des cataplaſmes de mie de pain ou de farine de lin, dans une

décoction de guimauve, qu'on applique ſur la gorge & ſur le bas-ventre (qui dans ce cas eſt preſque toujours météoriſé & douloureux); mais s'il ſurvient des convulſions, l'enfant meurt bien-tôt, en exhalant une odeur cadavéreuſe.

On nourrit les enfans qu'on sèvre, avec des panades, des œufs frais & d'autres bonnes nourritures, juſqu'à l'âge de trois à quatre ans. Les gens du peuple les font paſſer alors trop ſubitement à leur mauvais régime; bientôt ces enfans perdent leur embonpoint, leur teint frais, blanc, vermeil & gras; ils bruniſſent en maigriſſant: la plupart éprouvent des ophtalmies, des gonflemens aux glandes, ſurtout à celles du cou, des écoulemens purulens derrière les oreilles, des boutons ſur différentes parties du corps, qui ſe terminent par des croûtes plus ou moins épaiſſes, & des maux de gencives; leurs dents tombent, après s'être noircies & cariées; ils reſtent dans cet état, juſqu'à l'âge de neuf à dix ans, qu'ils reprennent leur embonpoint & leur belle couleur. La dépuration des humeurs ayant été opérée par ce travail pénible & critique, les adoleſcens conſervent leur fraîcheur & jouiſſent enſuite

d'une très-bonne ſanté; on a remarqué conſtamment que ce ſont ceux qui ont le plus ſouffert pendant leur enfance, qui deviennent les plus forts & les plus robuſtes.

Chez la plupart des jeunes filles qui approchent de l'âge de dix à douze ans, l'épine dorſale ſe contourne de l'un ou l'autre côté; l'une des omoplates s'élève plus que l'autre, le ſternum ſe bombe, les vraies côtes ſe rapprochent, & l'os des îles du même côté s'élève : dans d'autres, le ſternum paroît aplati & comme enfoncé, les clavicules plus ſaillantes, le baſſin étroit, & le pubis fort arqué; j'en ai vu pluſieurs dont les vraies côtes étoient preſque collées enſemble. Toutes ces filles marchent penchées & ſouffrant conſidérablement de la poitrine, ayant la reſpiration gênée & très-courte; ces accidens font périr beaucoup de filles pendant leur croiſſance, d'autres reſtent eſtropiées & contrefaites; ces difformités ſe corrigent en partie dans celles qui grandiſſent beaucoup, une fois qu'elles ſont bien réglées. Juſqu'à cette époque, les mères doivent trembler pour la taille de leurs filles; j'en ai connu de très-bien faites juſqu'à l'âge de douze à treize ans, qui ſont alors devenues ainſi contrefaites

en

en moins de dix mois, & qui ſe ſont trouvées, après l'apparition de leurs règles, auſſi difformes que celles dont la taille s'étoit gâtée plus tôt.

Les petits garçons ne ſont pas expoſés à une pareille difformité ; il eſt rare d'en trouver de contrefaits ; ſeroit-ce à raiſon du plus grand exercice qu'on leur laiſſe prendre dès l'âge de dix à douze ans ? J'ai même obſervé que depuis qu'on n'uſe plus de corps à baleines, les mauvaiſes tailles ſont devenues moins communes.

Les filles affligées de ces difformités, ſont ſujettes aux crachemens de ſang, à l'aſthme, & pluſieurs meurent d'hydropiſie de poitrine. La plupart des autres, attaquées d'hémoptyſie dès l'âge de dix-ſept, dix-huit ou vingt ans, périſſent de pulmonie. Les hémoptyſies & les apoplexies ſont devenues plus communes, depuis que les travaux faits pour le canal de Briare, ont rendu le pays plus humide.

La rougeole & la petite vérole reviennent périodiquement à Nemours, tous les quatre ou cinq ans ; elles ſont alors épidémiques, & ſe compliquent quelquefois ; elles ſont ordinairement précédées de la vérolette ou petite vérole-volante. La coqueluche eſt encore une maladie périodique du pays, qui revient tous les ſix

ans : il y a eu des années où ces trois maladies attaquoient tous les enfans à la fois, tantôt ſéparément & tantôt réunies.

Dans l'eſpace de trente-quatre ans, je n'ai traité que deux rougeoles & trois petites véroles dans la Communauté des Religieuſes chargées de l'éducation des jeunes filles, encore a-t-on pu ſoupçonner que ces deux maladies avoient été communiquées aux Religieuſes & aux Penſionnaires, par des petites filles de la ville, qui venoient d'éprouver ces deux maladies, & qui étoient retournées aux écoles, ſéparées cependant de la Communauté. Ces obſervations confirment l'opinion de M. Paulet, qu'on peut ſe garantir de la contagion de la petite vérole, lors même que l'épidémie fait le plus de ravage, en évitant ſoigneuſement de communiquer avec les convaleſcens.

La petite vérole & la rougeole ſont, en général, ſi peu dangereuſes à Nemours, qu'on n'appelle les gens de l'art pour les traiter, que lorſqu'il s'y joint quelque ſymptôme alarmant; mais il n'eſt ſouvent plus temps de recourir à eux, lorſque ces maladies ſont compliquées de putridité ou de malignité, d'autant plus que les parens s'oppoſent à l'emploi des remèdes

efficaces, tels que la ſaignée, les véſicatoires, l'émétique & les purgatifs. L'accident qui m'a le plus effrayé, eſt le ptyaliſme, qui arrive du ſept au onze dans les petites véroles confluentes, & du trois au quatre dans la rougeole, lorſque ces maladies ſont compliquées de putridité & de malignité. Il m'a été ſouvent impoſſible de prévenir la ſuppreſſion de la ſalivation, & d'empêcher les malades de périr comme étranglés, avec une oppreſſion auſſi forte que cruelle: je n'ai pu ſauver qu'un très-petit nombre des enfans & des adultes, qui ont eu le malheur d'être affligés de ce terrible ſymptôme *(c)*.

La coqueluche quoique périodique, ainſi que je l'ai dit, eſt variée chaque fois dans ſes ſymptômes, & demande un traitement différent, ſuivant les circonſtances. Les ſaignées conviennent, lorſqu'elle eſt compliquée de fièvre & du ſaignement de nez; l'émétique & l'ipé-

(c) M. Roſe eſt ſi bon obſervateur & ſi bon praticien, que nous ne doutons pas qu'il n'ait mis en uſage dans ces circonſtances, les remèdes indiqués, c'eſt-à-dire, les purgatifs dans la petite vérole, & la ſaignée dans la rougeole; mais nous aurions été flattés qu'il eût bien voulu donner un peu plus de développement, pour ôter toute équivoque ſur un article auſſi intéreſſant.

cacuanha ſont utiles dans les années pluvieuſes ; le kermès réuſſit mieux dans les années ſèches, dont l'hiver a été rigoureux, & l'été chaud ; les vomitifs m'ont paru, dans ce cas, irriter & augmenter la toux. J'ai toujours employé les opiatiques avec avantage, depuis qu'un Médecin étranger m'en fit connoître l'utilité, par ſes ſuccès dans le traitement de la coqueluche, en 1767. Je n'ai pas obtenu d'auſſi bons effets des huileux, des mucilagineux & des bouillons gras, qu'on prodigue dans ces maladies ; je leur préfère les adouciſſans diaphorétiques, & béchiques, tels que les fleurs de ſureau, de violettes, d'althéa, de bouillon blanc, le capillaire, &c. J'uſe des minoratifs, quand j'aperçois dans les crachats des ſignes de coction : en général, les parens ſoignent eux-mêmes cette maladie, & n'appellent les gens de l'art que lorſqu'elle eſt compliquée de putridité & de malignité ; mais ils réclament alors ſouvent trop tard les ſecours de la Médecine.

Les perſonnes d'un tempérament phlegmatique & pituiteux, ſont plus difficiles à guérir que ceux d'un tempérament bilieux & ſanguin, qui guériſſent auſſi plus promptement, mais dont les quintes ou accès ſont plus ſuffocans

& plus fatigans ; la maladie eſt auſſi plus tenace l'hiver que l'été. Dans la dernière épidémie, quelques malades ont pris d'eux-mêmes de la limonade cuite, & s'en ſont bien trouvés.

Une eſpèce d'affection ſcorbutique, qui attaque la bouche & carie les dents, eſt endémique à Nemours : les enfans à la mamelle n'en ſont pas exempts, ils éprouvent d'abord une ſalivation abondante d'une humeur glaireuſe, & par fois ſanguinolente & de mauvaiſe odeur ; les glandes maxillaires, buccales & labiales ſe gonflent, la langue s'épaiſſit au point de les empêcher de teter & de gêner la reſpiration, les glandes maxillaires s'abcèdent. Mais les enfans ſe rétabliſſent facilement, ſi on leur preſcrit des antiſcorbutiques, & ſi on en fait prendre à leurs nourrices *(d)*.

(d) M. Roſe ne voudroit-il pas parler ici du Millet ou Muguet, déſigné par pluſieurs Auteurs, ſous le nom d'*affection ſcorbutique des enfans nouveaux-nés ;* ce qui pourroit empêcher de le croire, c'eſt qu'il n'eſt point parlé ici des petites puſtules blanches qui caractériſent le Millet, & que M. Roſe étoit trop bon obſervateur, pour avoir oublié de décrire ce ſymptôme, s'il eût exiſté.

A l'âge de ſept, huit ou dix ans, ils ſont encore expoſés à la même maladie, qui carie les dents de lait ; après la chute de celles-ci, il en pouſſe d'autres blanches & belles, qui jauniſſent, noirciſſent & ſe carient bientôt. Quand ces enfans ſont débiles & cacochimes, il leur ſurvient une leucophlegmatie ou des obſtructions méſentériques, & enfin des taches violettes ; ils ſont alors incurables & périſſent en peu de temps : leur mort eſt ſouvent annoncée par l'hémorrhagie des gencives ; le changement d'air eſt pour eux, le meilleur remède contre cette terrible maladie.

TOPOGRAPHIE

de CHÉROI.

CETTE petite ville du Gâtinois françois, eſt ſituée ſur la rivière de Lunain, & contient environ deux cents feux & ſept cents cinquante-huit habitans ; elle eſt au centre & environ à cinq lieues de quatre villes, ayant Sens à l'eſt, Courtenai au midi, Nemours à l'oueſt, & Montereau au nord. L'air y eſt pur, mais trop ſec & trop vif pour les poitrines délicates, à qui il eſt plus ſupportable,

quand il y a dans la rivière assez d'eau pour l'humecter.

Le terroir qui contient deux sortes de terre, l'un passablement bonne, & l'autre mauvaise & remplie de cailloux, présente une plaine vaste & coupée par un vallon étroit, qu'arrose le Lunain, mais qu'il ne fertilise pas. Ses côteaux sont garnis de vignes qui produisent du vin de médiocre qualité, mais cependant assez bon, quand il est façonné avec soin & intelligence; il est d'abord un peu dur & âcre, il s'adoucit avec le temps & se conserve plusieurs années; j'en ai bu qui après trois ou quatre ans, étoit agréable & capiteux. La terre y est bien cultivée, quoique peu fertile par elle-même, à cause de l'argile qui s'y trouve à un ou deux pieds, & souvent à un demi-pied de profondeur.

On sème dans les terres de Chéroi, du seigle, du méteil & du froment; chaque arpent ne produit guère que quinze douzaines de gerbes, & dans les meilleures années, la douzaine de gerbes ne fournit pas plus de quarante livres ou deux boisseaux, mesure de Paris: l'avoine y rend si peu, que la paroisse n'en recueille pas assez pour nourrir ses chevaux: le chanvre,

la luzerne, le ſainfoin, le treffle, &c. ne s'y refuſent pas à la culture, mais ils ne réuſſiſſent pas toujours. Les fruits d'hiver y ſont très-bons, ceux qui ſont délicats, y dégénèrent très-promptement.

Les habitans ſe nourriſſent & ſe vêtiſſent aſſez bien, parce qu'ils ſont dans une certaine aiſance; ils ſont robuſtes, infatigables à la marche, grands mangeurs & enclins à la boiſſon; ce ſont les payſans les plus actifs du canton : les uns ſont des manœuvres plus induſtrieux que leurs voiſins, les autres ſont des laboureurs aſſez intelligens, enfin les autres courant de côté & d'autre, ſont des marchands de vaches, de chevaux, de moutons, de cochons, volailles, blé, &c. pour tous les environs. Les femmes y ſont d'une grande taille & d'un fort tempérament; nubiles dès l'âge de treize à quatorze ans, elles accouchent fort heureuſement. Les enfans y viennent aſſez bien, & ſont ſujets, comme dans tout le voiſinage, aux petites véroles, à la rougeole & à la coqueluche : tous les quatre à cinq ans, ces maladies y renaiſſent; mais en tout autre temps, les enfans & les adultes n'y ont aucune maladie endémique.

L'eau de puits qu'on y boit, eſt très-dure, & contient du vitriol & de la ſélénite ; le ſavon s'y diſſout mal, & les légumes y cuiſent avec peine. Les vents y ont un libre cours, & n'y portent aucun préjudice à la ſanté : les maiſons ſont logeables & ſaines, excepté celles des pauvres qui ſont peu aérées, baſſes & rapprochées les unes des autres. Les épidémies y ſont rares, on n'en a compté que quatre dans l'eſpace de cinquante ans, à la diſtance de dix à douze ans l'une de l'autre.

On a obſervé que les bœufs perdent beaucoup de leur embonpoint, par leur ſéjour à Cheroi, & que leur chair dégénère ; cependant les moutons, les cochons & les vaches même y réuſſiſſent parfaitement.

Description & Traitement de l'Épidémie.

Les malades étoient pris ſubitement d'un friſſon très-conſidérable, qui duroit pluſieurs heures, avec un grand mal de tête, un point de côté, une douleur aiguë dans la poitrine ou ſous les omoplates, une grande toux, des crachats rouillés ou roux, viſqueux, vitrés &

gluans, des naufées & quelques défaillances; le pouls étoit petit, fréquent & dur, la peau sèche & ardente, la langue mouillée & fale; quelques malades ont éprouvé des maux de gorge, le ventre étoit reſſerré, les urines jaunes & huileuſes, les ſelles jaunâtres, crues & fort puantes, avec des ſoubreſauts dans les tendons.

Ces ſymptômes ſe ſoutenoient juſqu'au quatre; alors les crachats s'épaiſſiſſoient, & de roux devenoient ſouvent jaunes; les urines diminuoient, les redoublemens de la fièvre ſe rapprochoient & devenoient plus violens, le délire ſe manifeſtoit, & les points de côté ſembloient ſe déplacer. Le ſept, l'oppreſſion & les points de côté augmentoient, le ventre ſe météoriſoit, les crachats ſe ſupprimoient dans la plupart des malades, la toux redoubloit; & ſi l'expectoration ne ſe rétabliſſoit pas avant le neuf, ou s'il ne ſe faiſoit pas une évacuation par les ſelles, les malades mouroient ou paſſoient à un autre état fâcheux de la maladie, qui duroit juſqu'au treize ou au quatorze, époque à laquelle ils périſſoient dans des convulſions affreuſes, & couverts d'une moiteur glaireuſe, d'une odeur acidò-nidoreuſe.

Lorſque les malades paſſoient le ſept, le délire augmentoit, les ſoubreſauts dans les tendons devenoient plus fréquens, les urines plus rares, & rouges, de limpides qu'elles étoient; la toux diminuoit, les crachats perdoient leur couleur rouge ou rouillée, ils ſe conſervoient ſimplement jaunes; & l'onzième jour de la maladie, il ſe manifeſtoit chez quelques enfans des puſtules criſtallines; chez d'autres, des pétéchies, & quelquefois ces deux exanthèmes paroiſſoient en même-temps. Les grandes perſonnes ont rarement eu de ces éruptions.

La convaleſcence a été fort longue malgré la belle ſaiſon: pluſieurs malades ont eſſuyé des rechutes, ſouvent occaſionnées, à la vérité, par leur indiſcrétion dans le régime.

Il étoit mort une douzaine de grandes perſonnes avant mon arrivée; M. Robin, Chirurgien du lieu, fort intelligent, en avoit ſauvé quelques-unes; mais la plupart avoient été traitées par un Charlatan, avec des remèdes incendiaires, qui leur avoient cauſé un violent délire, & une ſuffocation mortelle. Je vis douze malades griévement affectés, dont les uns étoient avancés dans leur maladie, les autres à toute extrémité, quelques-uns enfin commençoient leur maladie.

Je conférai avec M. Robin, qui m'accompagnoit, tant ſur le traitement qu'il avoit ſuivi, que ſur le régime qu'il avoit preſcrit. Il m'apprit qu'il en avoit ſaigné pluſieurs; ſurtout ceux dont les points de côté & l'oppreſſion étoient conſidérables; il a même réitéré cette opération juſqu'à cinq fois, pour ceux qui étoient forts & vigoureux, & qui préſentoient beaucoup de plénitude : ce moyen lui a, dit-il, réuſſi dans quelques ſujets; il avoit l'attention de faire vomir ceux chez leſquels la maladie avoit commencé par des nauſées ou des vomiſſemens; il preſcrivoit des tiſanes ſimples & adouciſſances, des loks avec l'huile d'olive & le ſirop de guimauve; enfin un peu de poudre d'arum dans les loks, pour diviſer les crachats qui étoient trop viſqueux.

Ayant reconnu que les ſymptômes communs à tous les malades, étoient les nauſées, la toux vive & fréquente, l'oppreſſion de poitrine, les vives douleurs au côté, qui ſe prolongeoient ſouvent juſque ſous les omoplates, le grand mal de tête, les laſſitudes ſpontanées, les douleurs dans les jambes, les crachats glaireux, roux, par fois jaunes & rouillés; le pouls petit, dur & concentré, les yeux mornes & un peu

larmoyans ; dès l'invaſion de la maladie, je crus devoir conſeiller l'émétique en lavage, des décoctions légères de chiendent, de réglisſe & de racines de guimauve, des bouillons légers, & ſur-tout les bouillons maigres, avec la poirée, la laitue, le cerfeuil & un peu d'oſeille ; les lavemens émolliens, & un large véſicatoire ſur les points douloureux : j'ordonnai le petit-lait à ceux qui pouvoient s'en procurer.

Je laiſſai les malades entre les mains de M. Robin, avec qui j'étois convenu de ce traitement, & je ne les revis que quatre jours après. Je trouvai ceux que j'avois commencés, dans la marche d'une fièvre humorale & catharrale ; les points de côté diminués, point d'oppreſſion, les crachats ſans aucune apparence de rouge ou de rouille, & moins viſqueux, la toux encore violente, le ventre météoriſé, les déjections plus abondantes, crues & jaunâtres, les urines jaunes & huileuſes.

Je fis joindre aux boiſſons ordinaires, les acides, tels que le ſuc d'oſeille, le ſirop de vinaigre, le vinaigre même à petites doſes ; j'ordonnai les apozèmes avec les chicoracées, aiguiſés d'un grain d'émétique par pinte, ſur laquelle on mettoit encore vingt grains de nitre.

Je fis continuer les lavemens, l'eau de veau, le petit-lait, ou la tiſane que j'émétiſois quelquefois. A l'aide de ce traitement, la maladie s'eſt terminée le onze ou le quatorze au plus tard: les malades dont les crachats étoient ſanguinolens, ont eu l'avantage d'en rendre de très-blancs & de très-cuits dès le neuvième jour de la maladie, & ils ſont reſtés tels juſqu'à la fin.

Je retournai à Chéroi quatre jours après; je trouvai beaucoup de nouveaux malades, mais les anciens étoient parfaitement rétablis: tous ceux qui ont été exacts à ſuivre le traitement indiqué, ſe ſont tirés d'affaire; mais ceux qui s'en ſont écartés, & ſur-tout ceux qui ſe ſont fiés au Charlatan dont j'ai parlé ci-deſſus, ont péri. Sur mes repréſentations, M. l'Intendant fit conduire ce miſérable impoſteur dans les priſons de Sens, & dès ce moment la mortalité ceſſa.

J'allai ainſi tous les quatre jours à Chéroi, tant que l'épidémie dura, laiſſant à M. Robin la peine de ſoigner les malades pendant mon abſence. Nous avons ſauvé cinquante-quatre perſonnes ſur ſoixante-douze que nous avons eu à traiter: les dix-huit morts étoient des vieillards & ceux qui ont été les victimes du

charlataniſme. Quelques enfans ont été attaqués de la même maladie, & enlevés très-bruſquement; leurs mères n'ayant point réclamé notre ſecours, faute de connoître le danger qu'ils couroient.

Il y a eu peu d'éruptions miliaires, celles qui ont paru étoient criſtallines & ſolitaires, quelques-unes ont été pétéchiales; le délire a duré dans quelques ſujets, depuis le cinquième jour de la maladie juſqu'à la fin. Les convaleſcences ont été longues & languiſſantes, pluſieurs même étoient accompagnées de bouffiſſure.

J'ai cherché à connoître la cauſe de cette épidémie pendant que j'étois à Chéroi, je n'ai pu en ſoupçonner d'autre que le ſéjour que quelques habitans de cette ville ont fait dans les paroiſſes voiſines de Sens, qui ont eſſuyé la même maladie, & avec les mêmes ſymptômes. On a fourni du riz, de la viande & des remèdes aux malades par les ordres de M. l'Intendant.

Réflexions.

M. Rose a très-bien vu que dans cette épidémie, les points de côté n'étoient que ſymptomatiques, & non la maladie

principale ; & que ce n'étoit pas par conſéquent de la ſaignée, mais des évacuans & des véſicatoires qu'il devoit eſpérer la guériſon d'une fièvre humorale & catharrale, qui cauſoit des douleurs vagues à la poitrine : ainſi l'émétique en lavage étoit très-bien indiqué dès l'invaſion de la maladie ; mais il nous ſemble que la ſaignée auroit pu être utile aux ſujets pléthoriques, lorſqu'après les trois premiers jours les redoublemens de la fièvre ſe rapprochoient & devenoient plus violens : ce n'eût été à la vérité qu'un remède palliatif, mais qui auroit ſoulagé les malades, & qui pouvoit être employé une fois ou deux ſans inconvénient, puiſque M. Robin l'avoit réitéré juſqu'à cinq fois ſans accident. On auroit encore pu employer avec ſuccès le nitre & le camphre, pour modérer la violence des ſymptômes, car ils ont une efficacité reconnue contre les ſoubreſauts des tendons ; & le délire, les loks pectoraux aiguiſés par quelques grains de kermès ;

kermès, auroient facilité l'expectoration. Enfin, les purgatifs béchiques, à la tête desquels on peut mettre la manne, auroient bien servi sur la fin de la maladie, pour adoucir la poitrine, achever la dépuration des humeurs, & accélérer la convalescence.

Mais on pense que M. Rose n'a indiqué ici que les principaux remèdes & les plus énergiques contre la maladie qu'il avoit à combattre : c'étoit certainement l'émétique & les vésicatoires appliqués de bonne-heure.

Nous ne nous arrêterons point à faire remarquer toutes les beautés contenues dans la topographie de Nemours ; la justesse & l'étendue du plan, la précision & la clarté du dessin, le ton de philosophie & de sensibilité qui y règnent, en font un morceau qui doit faire le plus grand plaisir à tous nos Lecteurs. Mais les vues médicales de M. Rose sur l'action de l'air humide, dans les différentes saisons &

dans les différens âges ; ſes réflexions ſur l'influence du régime dans l'éducation des enfans ; enfin, le tableau des maladies des Tanneurs, & des cauſes qui peuvent les aggraver, ſont des inſtructions fort précieuſes pour les habitans de Nemours, & même pour les Médecins de tous les pays.

Nous venons de perdre l'Auteur de ce Mémoire, & en mêlant nos regrets aux pleurs de ſes concitoyens, nous ne pouvons pas nous empêcher de dire qu'il ſera fort difficile de remplacer un homme de ce mérite, qui pendant quarante ans a rendu les ſervices les plus importans à l'État & à l'humanité dans le Gâtinois : excellent obſervateur, habile en Médecine comme en Chirurgie, ce digne citoyen a toujours eu un zèle infatigable pour le ſoulagement des malheureux, & ſa carrière en a été abrégée.

DESCRIPTION

DE L'ÉPIDÉMIE

Qui a régné à PICHELEUX, élection de Beauvais, en 1781.

Par M. MARSAN.

LE 3 Septembre 1781, je me transportai avec M. Friou, au village de Picheleux, à trois lieues de la ville de Beauvais, où nous trouvames cinquante-huit personnes, plus ou moins affligées d'une fièvre dyssentérique, vermineuse, épidémique, qui avoit enlevé sept à huit malades dans moins de quinze jours. Cette cruelle maladie étoit assez fréquemment compliquée de malignité, sur-tout dans les maisons où plusieurs malades étoient réunis dans la même chambre, & souvent dans le même lit.

La maladie s'annonçoit par des frissons qui étoient bien-tôt suivis de tranchées plus ou moins aiguës; les déjections tardoient plus ou moins à paroître, suivant le siége & l'intensité de la maladie, & elles étoient accompagnées

d'accidens différens chez les différens malades; les uns étoient ſi relâchés qu'ils ne pouvoient rien retenir; les autres éprouvoient un cruel teneſme, ſouvent accompagné de dyſurie. Quant à la qualité, les déjections étoient glaireuſes, par fois vertes, & tantôt blanches, tantôt ſanguinolentes; l'air corrompu ne pouvant ſe renouveler dans les chambres des malades, on n'y reſpiroit qu'une odeur horriblement infecte.

Cette altération de l'air dans la chambre de chaque malade, ſervit non-ſeulement à multiplier la dyſſenterie, mais encore à la compliquer d'une fièvre maligne d'un très-mauvais caractère : pluſieurs en ont été atteints dans le cours de leur maladie; chez d'autres, au contraire, la fièvre maligne ſe préſentoit d'abord, comme maladie eſſentielle & primitive, tandis que la dyſſenterie qui ſurvenoit quelques jours après, paroiſſoit n'être qu'une affection ſymptomatique.

La plupart des gens de ce village, ſe plaignoient quelques jours avant d'être attaqués de la dyſſenterie, d'un friſſon vague qui ſe faiſoit ſentir à pluſieurs repriſes, de quelques tranchées ſupportables d'abord, & qui, en

augmentant chaque jour, excitoient un teneſme plus ou moins douloureux; ils ne rendoient preſque rien par les ſelles, ou tout au plus des glaires infectes, brûlantes, preſque toujours blanches & verdâtres d'abord; elles devenoient par la ſuite plus ou moins ſanguinolentes; alors les coliques diminuoient, & la maladie tendoit à ſa fin; ceux qui n'étoient pas tourmentés par le teneſme, avoient des coliques beaucoup plus ſupportables, & leur fondement étoit ſi relâché, qu'ils ne pouvoient recevoir ni retenir de lavemens.

Différens malades attaqués de la fièvre maligne, dont la dyſſenterie paroiſſoit n'être que le ſymptôme, nous ont offert ces deux variétés; mais j'ai ſouvent remarqué chez ces perſonnes, dès les premiers jours de cette maladie, une eſpèce de concrétion blanchâtre ſur les poils intérieurs des narines, qui, avec le concours des autres ſymptômes, me préſageoit une fièvre maligne, dont j'apprenois ainſi à me défier d'avance; bien-tôt le malade paroiſſoit abſorbé, l'aſſoupiſſement ou un délire ſourd ſuccédoit; alors la ſéchereſſe de la langue & du goſier empêchoit la déglutition, même des boiſſons, comme ſi les malades euſſent été

pris d'une angine : le pouls étoit très-ſerré, petit, convulſif & irrégulier avec des ſoubreſauts dans les tendons ; il ſe manifeſtoit une éruption tantôt milliaire, tantôt pourprée, & quelquefois livide ; enfin, le ventre plus ou moins élevé & météoriſé, & ſouvent le hoquet, étoient les derniers ſymptômes de cette maladie, funeſtes à tous ceux qui les éprouvoient, à moins qu'ils ne puſſent boire abondamment, & prendre les remèdes qui leur étoient preſcrits ; mais le danger de ces malades duroit long-temps, & nous n'obſervions quelque changement en mieux que vers le dix-huit, vingt, ou vingt-quatre de la maladie.

Parmi ces malades, il y en a eu un âgé de trente-huit à quarante ans, qui a été violemment tourmenté pendant dix à douze jours, par un hoquet, qui a cédé à l'uſage d'un ſachet de menthe aquatique fricaſſée avec du vinaigre, qu'on appliquoit trois fois par jour ſur le creux de l'eſtomac, & à une potion antiſpaſmodique, faite avec l'eau de menthe, celle d'orange, le ſyrop de limon & un peu de liqueur minérale anodine d'Hoffmann.

Nous avons obſervé que lorſque la dyſſenterie cédoit facilement aux remèdes & guériſſoit

promptement, les convaleſcens éprouvoient différentes métaſtaſes : chez les uns, la maladie s'eſt changée en goutte ſciatique ; chez d'autres, en rhumatiſme goutteux ; chez quelques-uns, en hydropiſie, tantôt aſcite, tantôt leucophlegmatique.

Les fièvres malignes & les dyſſenteries ſimples ont duré à peu-près également ; leur cours étoit de trente-ſix jours à ſix ſemaines, & même au-delà, ſi les malades n'obſervoient pas exactement un bon régime, & ſur-tout n'évitoient pas ſoigneuſement les alternatives du froid & du chaud, que les orages & les pluies fréquentes occaſionnoient.

C'eſt à cette intempérie de la ſaiſon, autant qu'à la mauvaiſe eau de puits, qui fait l'unique boiſſon des habitans de ce pays, & aux fruits de mauvaiſe qualité qu'ils ont mangés avant leur maturité, que nous avons attribué l'épidémie. Les habitans de ce village ſont d'ailleurs peu robuſtes, & diſpoſés par leur occupation habituelle aux engorgemens du bas-ventre : les hommes & les femmes paſſent leur vie à filer enſemble de la laine pour les fabriques de Beauvais.

Notre premier ſoin a été de faire établir une

exacte police dans le village, afin de prévenir la contagion ; de faire nettoyer les rues, & défendre qu'on y jetât de nouvelles ordures. Sur notre réquiſition, le Syndic a ordonné, 1.° de ſéparer les malades, lorſque cela ſe pouvoit ; 2.° de faire de nouvelles ouvertures aux chambres, afin d'y faciliter le renouvellement de l'air ; 3.° de rincer les pots-de-chambre chaque fois que les malades iroient à la ſelle, après avoir porté les excrémens loin de la maiſon dans une foſſe, & les avoir recouverts de terre ; 4.° de brûler pluſieurs fois dans la journée des baies & du bois de genièvre dans les chambres des malades ; 5.° de tenir les malades auſſi proprement que leurs facultés le permettoient ; 6.° ſi le linge leur manquoit, de renouveler ſouvent la paille ſur laquelle ils couchoient, & de faire porter dans les champs celle qui étoit ſalie par les matières fécales ; 7.° de balayer régulièrement tous les jours les chambres des malades, & tout le reſte de la maiſon ; 8.° d'avoir toujours une eau de lin ou de guimauve près de la chaiſe percée, & de laver avec un petit linge trempé dans cette eau le fondement du malade, toutes les fois qu'il ſe leveroit de deſſus le ſiége,

afin d'emporter le peu d'excrémens qui s'y ſeroient attachés, de modérer & de prévenir par ce moyen, les douleurs & les épreintes que les malades éprouvoient dans cette maladie; nous leur conſeillions encore d'introduire dans le fondement, après l'avoir ainſi lavé, un morceau de beurre frais qu'on tenoit dans de l'eau fraîche près de la chaiſe percée; il n'y a que ceux qui en ont fait uſage, qui puiſſent croire combien ces petits ſecours modèrent les douleurs du teneſme, & facilitent la déjection d'une matière ſi âcre.

Le régime diététique conſiſtoit dans la décoction blanche, de légères panades, du riz bien crevé & bien clair, le tout convenablement ſucré: nous avons donné très-peu & le moins qu'il nous a été poſſible de bouillon de viande; l'eau de riz, l'eau panée, le petit-lait, & l'eau de veau très-légère, rendue un peu mucilagineuſe par l'addition de quelques grains de gomme arabique, & toujours nitrée, ſervoient de boiſſon ordinaire, ſur-tout, pour ceux qui étoient attaqués de fièvre maligne.

Lorſque le pouls étoit élevé & fort, & qu'il y avoit de la fièvre avec de la ſéchereſſe, des tranchées, du météoriſme & du teneſme,

nous tirions deux, trois ou quatre palettes de ſang, dans une ou deux ſaignées, ſuivant l'indication; mais, en général, nous commencions le traitement de cette maladie par quelques doſes d'ipécacuanha, & quelquefois de verre d'antimoine ciré; ce dernier médicament plus actif, provoquoit de copieuſes évacuations vermineuſes, par en haut & par en bas.

Les malades prenoient le ſoir une doſe de diaſcordium en bol ou délayée dans une cuillerée de boiſſon; le lendemain, on leur donnoit un minoratif ou une doſe de poudre antidyſſentérique, à laquelle nous ajoutions un peu de la poudre vermifuge, juſqu'à ce que les déjections priſſent un meilleur caractère, & que les tranchées & le teneſme diſparuſſent.

Les lavemens adouciſſans formoient une partie eſſentielle du traitement; ceux qui refuſoient d'en uſer ou qui ne pouvoient les garder, ſouffroient beaucoup plus & bien plus longtemps du teneſme & des tranchées; ces remèdes qui s'adminiſtroient au degré de chaleur animale, étoient faits avec la décoction de graine de lin, ou un mélange de parties égales de lait & d'eau: on y faiſoit fondre un peu de ſuif; & pour que les malades en retiraſſent

un plus grand ſoulagement, nous les engagions à n'en prendre que la moitié ou les deux tiers à la fois, afin de pouvoir les garder plus facilement & plus long-temps ; on les réitéroit ſouvent nuit & jour, & au moins trois ou quatre fois dans les vingt-quatre heures.

Le calmant ci-deſſus ne ſe preſcrivoit qu'à ceux dont les tranchées étoient inſupportables; nous l'ordonnions même avec beaucoup de circonſpection, lorſque le météoriſme étoit porté au point de faire craindre l'inflammation, de peur de déterminer la gangrène des inteſtins, comme j'ai eu l'occaſion de l'obſerver autrefois dans ma pratique.

Vers la fin de la maladie, lorſque le cours de ventre n'étoit plus entretenu, pour ainſi dire, que par la foibleſſe des inteſtins, nous faiſions éteindre dans la boiſſon des clous rougis, ou infuſer quelque plante tonique & vulnéraire; comme une pincée de millefeuille, de renouée ou de ſalicaire, qui ſe trouvoient à la porte de tous les malades; s'il reſtoit un peu de tranchées ou de teneſme, on faiſoit un bol avec trois & juſqu'à ſix grains d'ipécacuanha, dix grains de rhubarbe en poudre, autant de quinquina, & un demi-gros ou un

gros de diaſcordium, à prendre en quatre doſes, de ſix en ſix heures.

Les minoratifs qu'on ordonnoit dans les derniers temps de la maladie, étoient compoſés de demi-once de tamarin, d'un demi-gros de rhubarbe concaſſée, d'un gros de ſel d'epſom, deux pincées de *ſemen contra*, & une once & demie ou deux onces de manne, dans un verre de décoction de plantain; on y délayoit une demi-once de catholicum double.

Les malades chez qui la dyſſenterie étoit compliquée de la fièvre maligne, qui ſe plaignoient moins des tranchées, & qui avoient le fondement relâché, uſoient de boiſſons tempérantes & rafraîchiſſantes, telles que le petit-lait pour ceux qui pouvoient s'en procurer, & pour les autres une tiſane ſimple avec le chiendent, la réglisſe & une pincée de fleurs de guimauve ou de bouillon blanc. Ils uſoient tous d'apozèmes faits avec les plantes borraginées & chicoracées, qu'on édulcoroit avec le ſyrop de violette, & qu'on aciduloit ainſi que la tiſane, avec l'eſprit de ſoufre dulcifié. Pour ceux qui ne prenoient point de petit-lait, & dont le ventre n'étoit pas météoriſé au point de faire craindre l'inflammation, on mettoit dans ces

apozèmes quelques gros de quinquina concaſſé, ſur-tout quand il y avoit des éruptions ſuſpectes à la peau.

Les tamarins, la caſſe dans le petit-lait, avec un peu de *ſemen contra*, & quelquefois du quinquina, enfin le ſyrop de violette, étoient les minoratifs qu'on donnoit tous les deux ou trois jours, en une ou pluſieurs doſes, juſqu'à ce que les matières euſſent pris un meilleur caractère, & qu'il y eût indication de fortifier les viſcères.

Les lavemens de petit-lait, ou faits avec une décoction émolliente, n'étoient pas moins employés que dans la dyſſenterie ſimple; mais rarement donnions-nous le diaſcordium dans ce cas.

Le délire, la ſéchereſſe de la langue & de la gorge, enfin tous les accidens de cette fâcheuſe maladie, ne diminuoient qu'à meſure que les matières fécales prenoient la conſiſtance de purée, avec une couleur jaune-pâle, & qu'elles devenoient moins fétides. Tous ceux chez qui ces ſymptômes fâcheux, & ſur-tout le délire ou l'aſſoupiſſement duroient plus de vingt, vingt-quatre ou trente jours, périſſoient, ſi les déjections n'avoient pas changé de caractère. Les

uns mouroient dans cet état, les autres tomboient dans le marasme, & éprouvoient une faim canine, qui augmentoit le flux dyssentérique, lorsqu'on la satisfaisoit, & qui conduisoit bientôt les malades au tombeau.

Les convalescens ne se sont bien rétablis, sans rechute, qu'en suivant long-temps le régime qui leur avoit été prescrit; c'est-à-dire, en se nourrissant de panades & d'œufs frais, en continuant long-temps les boissons décrites ci-dessus, qu'on rendoit un peu toniques, & en prenant un peu de vin avec de l'eau, lorsque leurs facultés leur permettoient d'en user. Nous leur interdisions toutes sortes de laitage, & sur-tout la bouillie qu'ils desiroient beaucoup, les fruits cuits ou cruds; nous leur faisions éviter l'humidité & les fraîcheurs, afin d'entretenir toujours une transpiration égale & uniforme.

J'eus occasion de traiter l'hiver suivant plusieurs de ces malades que la métastase de l'humeur morbifique avoit rendus perclus par des sciatiques, des rhumatismes, & quelquefois des gonflemens goutteux dans les articulations; d'autres sont devenus hydropiques. Tous ces différens malades que j'ai traités chez eux ou à l'Hôtel-Dieu, à raison de récidive, avoient le

ventre, on ne peut plus difficile à émouvoir. Perſuadé que je ne pouvois les guérir qu'en rappelant l'humeur à ſon foyer primitif, & en l'évacuant par cette voie, j'employai les purgatifs énergiques, & ſouvent les draſtiques avec ſuccès; ce n'a été que par leur moyen, & par l'uſage d'une boiſſon préparée avec la ſquine, le chardon-roland & la fleur de ſureau, nitrée, que j'ai enfin délivré ces perſonnes des reliquats de l'épidémie.

Nous avons eu cent ſoixante-dix malades, dont il eſt mort vingt-quatre, la plupart vieillards ou enfans; ſept à huit jeunes gens ſeulement ont partagé leur ſort.

RÉFLEXIONS.

Sydenham regardoit la dyſſenterie comme une fièvre dépuratoire, qui expulſoit par les vaiſſeaux méſaraïques les matières âcres & fermenteſcibles contenues dans les humeurs; cette idée a été bien développée depuis cet Auteur, par pluſieurs des Médecins qui ont honoré ce ſiècle, mais M. Pringle eſt celui qui a le mieux fait ſentir juſqu'à quel point elle étoit

fondée ; cet excellent Obſervateur, en calculant les effets de la température de l'air & l'influence des climats ſur le corps humain, a vu que, du moment où la tranſpiration étoit diminuée par le changement de la ſaiſon ou du climat, le refoulement des humeurs âcres qui ſe portoient à l'intérieur, produiſoit ou des fièvres intermittentes, quand elles reſtoient en partie dans les ſecondes voies, ou des dyſſenteries, quand elles ſe dépoſoient ſur le canal inteſtinal. Ce reflux des humeurs de la tranſpiration ſur le canal inteſtinal, a lieu ſuivant ſes remarques, lorſqu'une grande humidité ſuccède à une grande chaleur, & c'eſt ce que produiſent ordinairement les premières pluies d'automne.

Il eſt donc important de favoriſer par les émétiques & les purgatifs, cette évacuation qu'affecte la Nature, tant que la fétidité des ſelles nous indique qu'il reſte encore des matières putrides à évacuer par les premières voies ; les autres indications

ſe

ſe bornent alors à calmer par les adouciſſans, l'irritation que les miaſmes putrides cauſent au canal inteſtinal, & à prévenir par les antiſeptiques la corruption des humeurs ; on obtient ainſi une dépuration complète, & l'on en eſt aſſuré lorſque les déjections ceſſent d'être fétides ; alors les ſtomachiques & les toniques ſuffiſent ſouvent pour arrêter la dyſſenterie : & l'on n'eſt obligé d'employer les aſtringens, que lorſque le flux devient colliquatif.

M. Marſan, pénétré de ces principes, a traité, en conſéquence, les malades de Picheleux avec une prudence éclairée ; il a inſiſté ſur les émétiques & les laxatifs, quand la maladie paroiſſoit principalement entretenue par un foyer humoral & vermineux ; il a prodigué les délayans, les tempérans, les acidules, le quinquina, quand la complication de malignité s'y eſt jointe : on ne peut s'empêcher d'applaudir aux précautions qu'il a priſes, pour arrêter ou diminuer la contagion de la maladie,

& on voit avec intérêt & ſenſibilité l'exactitude avec laquelle il eſt entré dans tous les détails propres à alléger les ſouffrances des malades. La Médecine eſt la ſcience des grandes & des petites choſes, & pluſieurs de ces dyſſentériques ont dû la vie, ſans doute, à cette multitude d'attentions qui ne paroiſſent d'abord devoir apporter qu'un peu d'adouciſſement ou un ſoulagement paſſager. M. Marſan a marqué avec aſſez de préciſion l'époque à laquelle on peut faire uſage des toniques dans la dyſſenterie, & s'il en a quelquefois fait uſage avant cette période, c'eſt avec la plus grande circonſpection.

En effet, en cédant aux inſtances des malades, & en employant trop tôt les aſtringens, on empêche la Nature d'achever la dépuration des humeurs ; les miaſmes putrides ainſi retenus dans le corps, rendent les convaleſcences longues & difficiles, cauſent des rechutes fréquentes ou d'autres maladies, qui ne cèdent qu'à une nouvelle

dépuration des humeurs que l'art provoque par les ſelles ou par les ſueurs ; & ſouvent, dans ce cas, les inteſtins trop reſſerrés par les anti-dyſſentériques, ne ſe prêtent que difficilement à l'action des évacuans ; il a même fallu que M. Marſan employât des draſtiques pour les émouvoir.

Cet habile Médecin paroît craindre l'uſage du lait & des fruits dans la dyſſenterie ; il eſt vrai que les fruits verds & de mauvaiſe qualité, pris en grande quantité, cauſent ſouvent des flux dyſſentériques ; mais pluſieurs bons Praticiens, & notamment M. Tiſſot, ont prouvé, & l'expérience le démontre tous les jours, que les bons fruits mûrs, pris modérément, & ſur-tout cuits, loin d'être nuiſibles ſont au contraire fort utiles, comme adouciſſans & antiſeptiques, & ſont ſubſtitués avec le plus grand avantage à la viande & aux bouillons, dont il faut uſer le moins poſſible en ce cas *.

* Les raiſins bien mûrs ſur-tout ont été

Le lait qu'on peut regarder comme un extrait des végétaux, ne nous paroît pas moins convenable dans ce cas, à titre d'adouciſſant, de reſtaurant & de calmant, pourvu qu'on en uſe avec modération.

Quoique nous différions d'avis avec M. Marſan, ſur l'uſage du lait & des fruits dans la dyſſenterie, nous ne pouvons cependant qu'applaudir à ſon traitement, qui eſt en général fort bon; ſon Mémoire qui dénote un habile Praticien & un excellent Obſervateur, eſt écrit d'une manière aſſez intéreſſante pour nous faire regretter de n'avoir pas reçu la topographie de Picheleux de la même main.

ſouvent le ſpécifique de cette maladie, & l'on a vu pluſieurs fois des compagnies entières de Soldats affectés de ce mal dans les pays méridionaux, trouver le remède à leur mal, en mangeant une quantité conſidérable de raiſins.

DESCRIPTION

DE L'ÉPIDÉMIE,

Qui dans les mois de Mai, Juin, Juillet & Août 1783, a regné dans les paroisses de SHUILLES & de S.T-REINAN. Reinau

Par le même.

LE 12 du mois de Juin nous fumes envoyés, M. Frion & moi, dans cette Paroisse, où nous visitames vingt-quatre malades alités.

L'humidité du printemps & de l'été, les fréquentes alternatives de chaud & de froid, après un hiver pendant lequel les habitans avoient mangé des fruits de mauvaise qualité & souvent gâtés, enfin la mauvaise eau peuvent avoir causé cette épidémie.

Les habitans de cette Paroisse sont maçons ou charpentiers ; ils vont travailler toute la semaine dans les villes voisines, & ne reviennent guère chez eux, que pour y passer les dimanches & les fêtes ; leurs femmes filent du lin & du chanvre pour les fabriques de toiles de demi-hollande.

Le village de Shuilles, ſitué dans un fond, ne contient qu'une vingtaine de feux, tandis que le hameau de Saint-Reinan, qui en dépend, en contient plus de deux cents; celui-ci eſt à l'oueſt de Shuilles, dans une belle plaine, & défendu contre le vent de ſud par un bois qui n'en eſt qu'à un demi-quart de lieue. Il eſt à un quart de lieue de Saint-Reinan; toute la paroiſſe eſt à l'Eſt de Beauvais.

On boit de l'eau de puits à Saint-Reinan, comme à Shuilles; mais les habitans de ce dernier endroit peuvent de plus boire l'eau de la Brêche, rivière qui paſſe dans ce village.

La maladie régnante étoit une fièvre putride vermineuſe, qui préſentoit des ſymptômes d'inflammation dans différentes parties du corps.

Lorſque c'étoit le cerveau qui étoit affecté, il y avoit douleur à la tête, un délire ſourd ou de l'aſſoupiſſement; le malade n'ouvroit les yeux qu'après avoir été appelé pluſieurs fois & à haute voix; ſon regard étoit indécis, il avoit l'air hébété & comme étonné, la langue sèche & chargée de ſabure; le ventre étoit météoriſé & reſſerré, & les urines crues. Ces ſymptômes, preſque tous graves, mais parmi leſquels le délire & l'aſſoupiſſement étoient ſur-tout fort

alarmans, ne perdoient de leur furie que lorſque les malades avoient rendu, par de fréquentes & copieuſes déjections, des matières bilieuſes & infectes, avec des vers, tantôt morts, tantôt vivans.

Outre ces ſymptômes, les malades éprouvoient quelquefois, dans la première période de la maladie, de la ſurdité, des mouvemens convulſifs, & ſur-tout des ſoubreſauts dans les tendons. Ces derniers ſymptômes étoient plus ſenſibles dans les redoublemens & chez ceux qui avoient la tête priſe, & ils préſageoient toujours une maladie longue & violente.

Au commencement de la maladie, lorſqu'aucun fâcheux ſymptôme n'annonçoit encore une affection décidément grave, une petite concrétion blanchâtre qui s'attachoit aux poils des narines, & qui étoit plus ou moins ſenſible, même chez les enfans, m'inſtruiſoit d'avance du caractère futur de la maladie, & me mettoit à même de prédire qu'elle ſeroit fort ſérieuſe & de longue durée; j'ai fait ce pronoſtic à des perſonnes qui ne ſe croyoient que légèrement indiſpoſées, & j'ai éprouvé conſtamment que ce petit ſigne étoit un préſage de malignité. Cette eſpèce d'indication n'eſt, je crois, décrite

nulle part; mais je puis dire qu'elle m'a aidé à porter un pronoſtic certain ſur la maladie. J'engage les Praticiens à y faire attention.

La chaleur de la peau chez les malades de Saint-Reinan, étoit en raiſon de la violence de la fièvre; le plus ſouvent elle étoit sèche & mordicante, le pouls vif & fréquent, le délire & les ſoubreſauts des tendons bien ſenſibles, le ventre très-reſſerré, l'altération conſidérable; ils avoient ſouvent des éruptions milliaires, quelquefois pourprées, mais rarement d'un rouge foncé & violet, celles-ci étoient d'un mauvais augure. Nous ne confondions pas ces éruptions avec celles connues ſous le nom de *ſudamina*, car celles-ci étoient l'effet des ſueurs forcées que provoquoient les liqueurs chaudes & vineuſes, & la trop grande quantité de couvertures dont les malades ſe ſurchargeoient par le conſeil de deux mauvais Chirurgiens du voiſinage, qui venoient les traiter ſecrétement, malgré les défenſes de M. le Subdélégué.

La peau étoit au contraire mollaſſe, & la chaleur naturelle, chez certains malades plus affaiſſés que les autres, & qui éprouvoient un *coma vigil*, au lieu du délire; la lenteur & la molleſſe du pouls moins fréquent que dans l'état naturel,

m'indiquoient, dès la première période de la maladie, un état d'atonie qui menaçoit les malades de bouffiſſures ; cette eſpèce de leucophlegmatie eſt moins ſenſible à la vue qu'au toucher. Il eſt, je penſe, très-eſſentiel de faire attention à cette *rareté* du pouls qui eſt néanmoins fébrile, quoiqu'en diſent quelques Médecins ; il n'eſt pas moins important de prendre garde à ce ſigne qui indique la bouffiſſure dont les malades ſont menacés, afin d'être plus circonſpect ſur l'uſage des ſaignées, qui diminuent le principe vital, augmentent l'affaiſſement, accélèrent la bouffiſſure, la rendent plus conſidérable, & tuent quelquefois le malade.

Cette fièvre qui duroit de quinze, dix-huit, juſqu'à trente & quarante jours, n'attaquoit pas tous les malades avec la même violence, quoique quelques-uns fuſſent réunis dans la même chambre & dans le même lit : il y en a eu chez qui elle ne préſentoit aucun autre ſymptôme fâcheux qu'un grand abattement ; mais par cela même, & par ſa durée, elle participoit du caractère de l'épidémie régnante, & elle ſe changeoit chez ces malades en fièvre continue avec des redoublemens toujours annoncés par un friſſon plus ou moins ſenſible, ſur-

tout aux extrémités, & en fièvres, tantôt tierces & tantôt doubles tierces.

Quelques malades ont été tourmentés par un point de côté très-douloureux; ce ſymptôme, joint à la violence de la fièvre, à la dureté du pouls, à la douleur de tête & à une toux sèche avec la langue luiſante, auroit pu me faire croire qu'il y avoit une inflammation pleuritique, d'autant que cette douleur étoit plutôt au-deſſus qu'au-deſſous des fauſſes côtes; mais après une ou deux ſaignées, la qualité du ſang tiré par une large ouverture du vaiſſeau, ne tardoit pas à m'éclairer. Quelques heures après la ſaignée, ce ſang qui avoit très-peu de ſéroſité, étoit d'un rouge vif comme le ſang artériel; dans ce cas, je réitérois rarement la ſaignée, & ce n'étoit même qu'après avoir donné un vomitif ou un minoratif, auquel j'aſſociois toujours quelque vermifuge. L'expérience m'a ſouvent convaincu, par la ſortie des vers morts & vivans, à la ſuite de ces purgations, & par la ceſſation du point de côté, que la préſence ſeule de ces vers dans les premières voies, étoit la cauſe de cette douleur ſymptomatique.

En général, les malades ſe ſont bien trouvés des moiteurs & des ſueurs qui ſurvenoient vers

la troiſième période de la maladie, le ventre faiſant bien ſes fonctions & le pouls étant bien développé, quoiqu'un peu irrégulier, mais plus ondulent. Il s'eſt fait chez quelques-uns une criſe par l'expectoration facile d'une matière blanche, ſans mauvaiſe odeur ; la reſpiration n'étoit pas gênée, & une légère toux favoriſoit la ſortie des crachats ; les malades ſe trouvoient mieux, & tous les accidens diminuoient ſenſiblement.

Lorſque nous étions appelés dès l'invaſion de la maladie, nous débutions par une ſaignée du bras ou du pied, ſuivant les indications ; ce qui n'étoit pas toujours néceſſaire : il a fallu cependant la réitérer quelquefois. D'après l'état de la langue nous preſcrivions enſuite un vomitif de dix-huit grains d'ipécacuanha & un grain de tartre ſtibié en une ou deux doſes. Ce remède nous a paru d'autant plus convenable, qu'après avoir débarraſſé, par le vomiſſement, l'eſtomac des humeurs ſtagnantes qui le ſurchargeoient, il procuroit, par quatre ou cinq ſelles, l'évacuation d'une grande quantité de matières bilieuſes & corrompues très-ſouvent mêlées de vers morts ou vivans, ce qui ſoulageoit beaucoup les malades.

Les lavemens émolliens adminiſtrés deux fois le jour, les fomentations ſur le ventre, quand il étoit météoriſé, les boiſſons rafraîchiſſantes & adouciſſantes étoient les ſeuls remèdes qu'on employoit, juſqu'à ce que la détente du bas-ventre & la diminution des ſymptômes permiſſent d'uſer des minoratifs. La tiſane ſimple nitrée, le petit-lait clarifié pour ceux qui éprouvoient le plus d'altération & de ſéchereſſe, la décoction des chicoracées & des borraginées, édulcorée avec le ſyrop de violette, & acidulée avec une ſuffiſante quantité d'eſprit de ſoufre, étoient la boiſſon ordinaire des malades. Lorſqu'il y avoit de la bouffiſſure, on la rendoit apéritive par l'addition de la racine de chardon-roland, & depuis trente grains juſqu'à un gros de nitre par pinte; on y joignoit de plus deux pincées de fleurs de ſureau, pour la rendre légèrement diaphorétique.

Nous avons employé les véſicatoires aux jambes, ſur quelques perſonnes, & notamment ſur une forte fille & ſur une femme que la maladie avoit forcée de ceſſer l'allaitement de ſon nourriſſon; ils ont eu dans ces deux cas le plus grand ſuccès.

Lorſque la violence de la fièvre étoit paſſée,

que le ventre s'étoit détendu & étoit devenu ſouple & moins ſenſible, le pouls développé & la peau moite, nous donnions des minoratifs en deux ou trois doſes, & aiguiſés quelquefois avec un ou deux grains de tartre ſtibié, ſur-tout pour les malades affectés ou menacés de bouffiſſures. Ces purgatifs étoient compoſés avec les tamarins, la caſſe, le ſel d'ebſom & le ſyrop de violette ou la manne; on y ajoutoit ſouvent quelques gros de ſéné, & toujours un peu de quinquina concaſſé; on y joignoit encore du *ſemen contra*, & l'on réitéroit ces minoratifs plus ou moins ſouvent, ſuivant les circonſtances.

Lorſque la fièvre primitive ſe changeoit en intermittente, on donnoit quelques doſes de quinquina pulvériſé avec un peu de crême de tartre; ce qui terminoit facilement la maladie.

Nous avons employé de préférence pour les malades bouffis, les poudres purgatives univerſelles, avec un peu de poudre de quinquina & de poudre à vers; ce qui nous réuſſiſſoit très-bien. Dans l'intervalle des purgations, on aiguiſoit la tiſane apéritive avec un ou deux grains de tartre ſtibié, afin de tenir le ventre relâché, & d'obtenir quelques évacuations dans la journée.

Deux cents ſix perſonnes ont été attaquées de cette épidémie ; il en eſt mort vingt, malgré les ſecours de l'art, qui ont été contrariés par les artifices des deux Fraters dont j'ai parlé ci-deſſus.

RÉFLEXIONS.

M. Marſan a très-bien vu que dans une fièvre humorale vermineuſe, c'étoit principalement des évacuans & des vermifuges que les malades pouvoient obtenir leur guériſon, que la ſaignée n'offroit qu'un ſecours palliatif contre la maladie, & qu'on n'auroit pu la réitérer ſans inconvénient, ſur des ſujets dont la maſſe du ſang étoit fort appauvrie. Son traitement dirigé d'après cet aperçu eſt en général fort bien entendu; il eſt fâcheux qu'il n'ait pu obtenir des malades, de faire un plus grand uſage des véſicatoires, pour calmer les douleurs ſymptomatiques des différentes parties, car il eſt clair que ces douleurs n'étoient dûes qu'à un engorgement local, & qu'elles en impoſoient par leur apparence de maladie

inflammatoire. Le camphre joint au nitre, eſt ſouvent utile pour calmer le délire, les agitations convulſives & les ſoubreſauts des tendons. M. Marſan terminoit ſagement ſon traitement par les minoratifs, dès que la coction avoit diſpoſé le corps aux évacuations critiques, & il avoit recours au quinquina pour ranimer & ſoutenir les forces ſur le déclin de la maladie.

Ce Médecin auſſi exact Obſervateur que bon Praticien, nous parle d'un nouveau ſymptôme auquel il reconnoiſſoit qu'une maladie dont on ne ſe défioit pas, ſeroit grave & dangereuſe : c'étoit, dit-il, une eſpèce de concrétion blanchâtre qui s'attachoit aux poils des narines dès l'invaſion de la maladie ; il eſt bien à deſirer que ce ſigne de malignité ſe rencontre auſſi fréquemment dans les autres maladies, que M. Marſan l'a obſervé dans l'épidémie qu'il a eu à traiter : ce ſera un nouveau ſervice à joindre à tous ceux

que cet habile Médecin rend journellement à l'humanité *.

---

* Mais en cherchant à vérifier cette découverte, il faut bien prendre garde de ſe laiſſer induire en erreur par une illuſion qui n'eſt pas rare : on voit ſouvent ce qu'on cherche à voir ; l'imagination prévenue groſſit les plus petits objets ou les transforme ſuivant ſes vœux, & tandis que l'on juge entièrement de l'état du malade d'après le concours des ſymptômes, on prononce que le ſigne qui a fait décider, eſt un ſymptôme iſolé, acceſſoire & ſouvent très-variable ; il eſt peu d'Auteurs anciens, qui n'aient voulu aſſigner un ſymptôme pathognomonique de la fièvre, comme des autres maladies, & ils ſont peu d'accord ſur ce ſymptôme univoque ; les Modernes ſont certainement beaucoup plus à l'abri de l'erreur, en cherchant le diagnoſtic des maladies dans le concours des ſymptômes : cela n'empêche pas que l'obſervation de M. Marſan ne puiſſe être fort utile.

DESCRIPTION

DE L'ÉPIDÉMIE

Qui a régné à RÉBAIS & à SAINT-DENYS en Brie, pendant l'automne de l'année 1783, avec la Topographie de ces deux endroits.

Par M. DE FRANCE.

TOPOGRAPHIE de Rébais.

RÉBAIS, petite ville de Brie, à trois lieues vers l'eſt de Coulomiers, & à quinze de Paris, eſt expoſée au midi ſur la pente douce d'une colline, dans un vallon qu'arroſe un petit ruiſſeau, dont les pluies & la fonte des neiges font un torrent conſidérable : on y reſpire pendant l'automne, l'hiver & même le printemps un air infecté de l'odeur de brouillards épais, formés par les exhalaiſons putrides qui s'élèvent des étangs, des marais & des bois qui environnent cette ville, dont les terres fortes & argileuſes,

ne s'imbibent pas facilement, & conſervent long-temps après les pluies, une grande humidité : tous les vents y ont un libre cours, mais ſur-tout ceux du ſud & de l'oueſt, qui y ſont les plus violens.

Le pays eſt fertile en blés, en avoine, en pois, en veſce, &c. il n'y a point de vignes; des fruits & des légumes excellens y abondent : on y compte près de quinze cents habitans, artiſans ou laboureurs : ils ſe nourriſſent de pain de froment, de viande de boucherie, de ſalé, de légumes, de fruits & de laitage; leur boiſſon ordinaire eſt une mauvaiſe eau de puits, qui ne diſſout pas le ſavon; il faut aller à un quart de lieue de la ville pour en trouver de meilleure : on pourroit cependant s'en procurer de très-bonne à peu de frais, en réparant la fontaine du vieux château de l'Abbatiale.

Quoique le peuple y ſoit en général moins mal logé que dans les campagnes, il ne l'eſt cependant pas d'une manière plus ſalubre : les maiſons ſont baſſes, étroites, humides, ſombres & peu aérées; les rez-de-chauſſée ſont au-deſſous du niveau de la rue; la coutume de creuſer des foſſes dans les cours, & d'y ramaſſer les eaux de pluie; le voiſinage des lavoirs &

du fumier; l'odeur qui s'exhale des urines, des excrémens humains; enfin, le peu d'attention que font les habitans à ces principes de corruption ; l'habitude où ils ſont de s'entaſſer dans une même chambre, ſont des cauſes permanentes d'inſalubrité.

Peu de perſonnes ont de belles dents dans cette ville ; les maladies qui y ſont les plus communes & qu'on peut regarder comme endémiques, ſont des fièvres putrides exanthémateuſes, des tierces & des quartes rebelles, qui dégénèrent en hydropiſie, & enfin les obſtructions.

TOPOGRAPHIE

de SAINT-DENYS en Brie.

A une lieue au couchant de Rébais, à deux à l'eſt de Coulomiers, & à quatorze lieues de Paris, ſe trouve ce village, partagé en treize hameaux, dont une partie eſt ſituée dans un vallon qui s'étend de l'eſt à l'oueſt, & l'autre dans une plaine marécageuſe ; les rues de tous ces hameaux ſont pendant neuf à dix mois de l'année, remplies d'eau ſtagnantes & de boue;

chaque maiſon a ſa mare d'eau croupie, où pourrit le fumier ; elle n'offre qu'un rez-de-chauſſée au-deſſous du niveau de la rue, avec une porte pour toute ouverture ; la fenêtre, s'il y en a, eſt à chaſſis dormant.

Les habitans qui ſont tous Tiſſerands ou Laboureurs, couchent pluſieurs enſemble dans ces petites chambres, où l'air ne peut ſe renouveler ; l'eau de puits qu'ils boivent, ne peut diſſoudre le ſavon ; ils ſe nourriſſent comme ceux de Rébais, & jouiſſent de quelque aiſance ; le terrein y eſt de même nature que celui de Rébais.

On recueille dans pluſieurs de ces hameaux un vin acerbe, qui peut corriger la crudité de l'eau. Ce village eſt trop près des étangs qui ſont à l'eſt de Rébais, pour ne pas en reſſentir l'influence meurtrière ; les fièvres putrides exanthémateuſes, les tierces & les quartes longues & rebelles ; enfin les rhumatiſmes, ſont les maladies endémiques de cet endroit.

DESCRIPTION de l'Épidémie.

C'étoit une fièvre putride, vermineuſe, dyſſentérique, tantôt continue, tantôt double tierce, tierce ou quarte ; le pouls étoit languiſſant,

concentré & intermittent dans les dyſſentériques ; quand la maladie n'étoit qu'une fièvre rémittente, le mal de tête étoit inſupportable dans le paroxiſme ; les redoublemens irréguliers préſageoient une éruption, le délire ou un aſſoupiſſement léthargique ; la langue étoit noire & aride, jaune, limoneuſe, ſans action ou agitée de mouvemens convulſifs, avec mal de gorge & difficulté d'avaler : ces derniers ſignes étoient preſque toujours le préſage d'une affection comateuſe ou d'une éruption.

La poitrine ne paroiſſoit affectée, & la reſpiration génée, que dans ceux qui avoient des vers ; alors il y avoit une toux sèche, férine & ſans expectoration ; les cachectiques & les ſcorbutiques expectoroient une mouſſe rouſsâtre ; les urines qui couloient en petite quantité, & qui occaſionnoient des cuiſſons & des excoriations à leur paſſage, étoient ſaffranées ou rouges, ne dépoſoient point, ou n'offroient qu'un nuage muqueux, ſuſpendu au milieu du vaſe : le ventre étoit tendu, pareſſeux ou lâche à l'excès ; les déjections crues, fétides, vermineuſes, rares ou très-fréquentes, la peau sèche & aride.

Les moiteurs qui ſurvenoient quelquefois,

ne ſoulageoient qu'au moment où une éruption pourprée ou miliaire, & quelquefois l'une & l'autre, faiſoient ceſſer les accidens les plus graves; auſſi-tôt la langue s'humectoit, les déjections devenoient plus liées & de meilleure qualité; le prurit le plus incommode ſuccédoit à l'éruption, & la terminoit.

Chez les dyſſentériques, l'œil étoit ardent ou terne, la figure pâle & livide, enfin des bouffiſſures qui gardoient l'impreſſion du doigt, faiſoient craindre l'hydropiſie, à laquelle étoient ſur-tout expoſés ceux qui avoient été ſaignés; chez ces malades, les déjections devenoient ſanguinolentes, glaireuſes & ſéreuſes, & enfin gangréneuſes : la proſtration des forces, la langueur & l'épuiſement contre-indiquoient cependant la ſaignée; mais le préjugé eſt aveugle.

Ce n'eſt pas que je n'aie fait uſage de la ſaignée du bras ou du pied dans quelques circonſtances, pour des gens robuſtes & pléthoriques, chez qui la ſéchereſſe de la langue, la conſtipation opiniâtre, la rareté des urines, la rougeur des yeux & une légère hémorragie par le nez, manifeſtoient un érétiſme conſidérable; les délayans, les tempérans & les rafraîchiſſans n'auroient pu détendre aſſez promptement.

Mais la baſe de mon traitement a été le tartre ſtibié, d'abord comme émétique, enſuite comme ſtimulant, pour entretenir les évacuations par les ſelles, & exciter une légère diaphorèſe; j'étois fondé à ſolliciter ce dernier genre d'évacuation, parce qu'il m'a paru que la cauſe de la maladie régnante étoit les brouillards d'été & d'automne, qui avoient ſuſpendu une ſécrétion auſſi précieuſe que celle de la tranſpiration. Je donnai auſſi l'ipécacuanha dans les premiers temps de la maladie; ces deux vomitifs évacuoient des matières bilieuſes, porracées, érugineuſes, qui brûloient le goſier des malades en paſſant.

La poudre *(n.° 1)* de la boîte de M. l'Intendant, ou l'eſprit de vitriol délayé dans l'eau, l'eau de caſſe, celle de tamarins, le petit-lait & la tiſane de bourrache, ont ſervi de boiſſon ordinaire : on employoit l'eau de riz acidulée dans le cas de dyſſenterie; je faiſois appliquer de bonne-heure les véſicatoires à ceux qui étoient menacés de délire, d'aſſoupiſſement ou d'éruption; la poudre *(n.° 4)* provoquoit & entretenoit les ſueurs, & favoriſoit l'éruption, lorſqu'on ſaiſiſſoit le moment d'une bonne moiteur pour l'employer; celle du *n.° 8* calmoit

par enchantement les douleurs de la dyſſenterie : on la donnoit le ſoir, après avoir fait prendre le matin l'ipécacuanha à petites doſes ; la poudre du *n.° 9* faiſoit ceſſer tous les accidens.

Lorſqu'il y avoit des vers, la poudre du *n.° 7* réuſſiſſoit très-bien ; celles des *n.os 2* & *3* s'employoient dans les cas d'irritation & d'une grande chaleur ; nous combattions les infiltrations & les hydropiſies menaçantes, avec la poudre du *n.° 5* ; les pilules cochées nous ſervoient pour purger, lorſque la fièvre étoit tombée, & les entrailles moins ſenſibles ; telle étoit la marche la plus favorable pour la guériſon, & les convaleſcences n'ont été alongées que par la difficulté de ſoumettre exactement tous les malades, & de leur faire obſerver le régime.

Il n'a pas été rare de voir ces fièvres dégénérer en quartes ; peut-être l'étoient-elles dans le principe, du moins dans quelques malades, les exacerbations avoient lieu à la même heure, tous les trois jours : le quinquina auroit dû être employé quelquefois, mais je craignois qu'il ne perpétuât la maladie, parce qu'il arrête la fièvre, ſans guérir la cauſe. J'ai donc préféré de faire prendre la crème de

tartre à la doſe de quatre, cinq ou ſix gros dans de la pulpe de pommes cuites, avec un verre de tiſane de racine de patience ſauvage par-deſſus ; les bouffiſſures ſe ſont diſſipées, les urines ont coulé plus abondamment, le ventre eſt devenu libre, & la fièvre a ceſſé.

J'ai permis à quelques malades de Saint-Denys, de prendre du vin du pays avec égale quantité d'eau de fontaine, au lieu de limonade & d'eau acidulée; il n'eſt mort perſonne dans cette paroiſſe, où il y a eu quatre-vingt-dix malades ; huit à dix étoient morts à Rébais avant mon arrivée ; tous ceux que j'y ai traités dès l'invaſion de la maladie, ſe ſont tirés d'affaires ; ceux qui ont été ſaignés & mal traités, les cacochymes ou ſcorbutiques, & ceux qui avoient la dyſſenterie, n'ont pas été ſi heureux : preſque tous ſont morts hydropiques, ou bien ont eu une convaleſcence longue & pénible ; enfin, de deux cents malades que j'ai eu à traiter, il en eſt mort vingt-cinq dans l'eſpace de trois mois qu'a duré la maladie.

RÉFLEXIONS.

ON ne peut rien ajouter aux moyens que M. de France a employés, pour

combattre une maladie qui ſe préſentoit ſous tant de formes différentes; il a ſu tirer le plus grand parti de la boîte pour les épidémies, & il a traité avec le plus grand ſuccès un grand nombre de malades; nous croyons cependant devoir combattre un préjugé aſſez généralement répandu, & qui a empêché ce ſavant Médecin de preſcrire un remède dont il ſentoit d'ailleurs toute l'utilité, c'eſt que le quinquina arrête les fièvres plutôt qu'il ne les guérit; à la vérité, ce médicament donné ſeul & à grande doſe, peut avoir quelquefois cet inconvénient; mais quand on l'emploie à moindre doſe, & joint à quelques ſels neutres purgatifs, ou à quelques amers apéritifs, à la rhubarbe ſur-tout, alors il excite lui-même l'action purgative ou apéritive des ſubſtances qui lui ſont aſſociées, & n'arrête jamais la fièvre, tant qu'il y a des matières morbifiques à évacuer. Auſſi tous les Praticiens conviennent-ils que c'eſt de cette façon qu'il faut adminiſtrer d'abord ce

remède dans les fièvres intermittentes, ſi l'on veut en uſer ſans danger ; ils ne le donnent jamais ſeul, que quand ils ſont aſſurés qu'il n'y a plus de matière putride dans les premières voies ; & il eſt ſi vrai que les purgatifs empêchent le quinquina d'arrêter la fièvre ſubitement, que la plupart des Auteurs défendent de purger & même de donner des lavemens, lorſqu'on fait prendre ce médicament dans l'intention d'arrêter la fièvre.

Nous penſons donc qu'on auroit pu employer le quinquina ſans danger, & même avec le plus grand ſuccès, dès que la fièvre a commencé à diminuer ; il ſuffiſoit de l'unir avec quelque ſel neutre, la rhubarbe & quelques grains d'ipécacuanha ; l'addition de ces ſubſtances pulvériſées à la poudre anti-dyſſentérique du *n.° 9*, de la boîte pour les épidémies, auroit été fort utile contre la dyſſenterie.

Le quinquina adminiſtré de cette façon, bien loin d'arrêter ſubitement la fièvre,

auroit au contraire ſoutenu les forces dans le travail de la coction, & accéléré la dépuration critique des humeurs, les malades ſe ſeroient rétablis plus promptement; & quelques priſes de cette poudre compoſée de quinquina, de rhubarbe & de quelques grains d'ipécacuanha, auroient enſuite aſſuré & accéléré leur convaleſcence.

On croit même qu'il auroit en quelque ſorte remédié aux inconvéniens de leur négligence à obſerver le régime qui leur étoit preſcrit; l'uſage du quinquina étoit d'autant mieux indiqué dans cette maladie épidémique, qu'elle paroiſſoit tenir du caractère des intermittentes par la régularité de ſes exacerbations, comme M. de France l'a très-bien obſervé.

RELATION

D'UNE ÉPIDÉMIE

Qui a régné à HUISON, élection d'Étampes, pendant les mois de Février, Mars & Avril 1783, avec la Topographie de cette Paroisse.

Par M. DE VAUZEME.

LE village d'Huiſon, à quatre lieues à l'eſt d'Étampes, & à trois lieues au ſud d'Arpajon, eſt ſitué ſur la rive Occidentale, & à trois cents pas environ de la petite rivière d'Eſſonne: les maiſons y ſont bâties ſur une même ligne, & s'étendent l'eſpace d'un demi-quart de lieue, le long de cette rivière, qui ſerpente & coule du ſud-eſt au nord: ſon lit, qu'elle ne quitte preſque jamais, eſt étroit, profond, rempli de vaſe, bordé de roſeaux & de plantes aquatiques; il s'en éleve des brouillards très-épais: l'eau de cette rivière eſt froide & dure.

Il y a pluſieurs belles fontaines qui fourniſſent une eau très-limpide & très-agréable à boire:

une d'elles, qu'on appelle *la fontaine ſucrée*, a ſa ſource dans le village, & produit un ruiſſeau conſidérable, qui va ſe perdre dans la rivière. Comme ces ſources ſont peu profondes, chaque particulier a dans ſa maiſon un puits, dont l'eau eſt auſſi mauvaiſe que celle de la rivière.

Au ſud & au ſud-oueſt, une chaîne de montagnes couvertes d'arbres, défend ce village contre l'influence pernicieuſe de ces vents.

Le hameau de Longueville, qui dépend du village d'Huiſon, en eſt à une demi-lieue du côté du nord-oueſt; il eſt ſitué dans une plaine enfermée preſque de tous côtés, en forme de fer-à-cheval: beaucoup de fontaines qui ont leurs ſources dans ce hameau, réuniſſent leurs eaux, & forment une petite rivière qui fait tourner un moulin, éloigné tout au plus de quatre cents pas du hameau, & qui va enſuite ſe jeter dans celle d'Eſſonne. Ce hameau contient les deux tiers des paroiſſiens, dont le nombre montoit ci-devant à trois cents.

Le terrein de cette paroiſſe eſt ſablonneux, & produit peu de froment, mais aſſez de ſeigle, d'orge, de méteil, d'haricots, de lentilles, de pois, &c.

Les habitans qui ſont très-miſérables, com-

poſent leur pain de ſeigle & d'orge, & ne mangent que des légumes : ils vendent leur crême & leur beurre pour acheter du ſel. Leurs maiſons ſont toutes couvertes de chaume, dégradées, baſſes & mal aérées : les cours ſont remplies de fumier, comme dans toutes les campagnes ; on voit par les ruines qui exiſtent encore, que cette paroiſſe étoit autrefois beaucoup plus conſidérable. Il y meurt, année commune, cinq à ſix perſonnes : il y a vingt-cinq ans qu'une épidémie y enleva preſque le quart des habitans : le travail & la misère abrégent tellement leurs jours, qu'ils parviennent rarement à ſoixante ans.

Description & Traitement de l'Épidémie.

Il étoit déjà mort vingt-cinq perſonnes, lorſqu'on demanda du ſecours ; l'épidemie avoit commencé en Février. Sur le rapport qui m'en a été fait par les habitans, il paroît que la maladie régnante étoit une fièvre putride vermineuſe, qui a été abandonnée à la Nature ou mal traitée : je ne fis ma première viſite que le 16 Mars ; il faut remarquer que la température de ce mois étoit froide & humide ; le vent

ſouffloit ſouvent du nord & du nord-eſt : il tomba de la neige le 12 & le 13 du mois. Le commencement d'Avril préſenta à peu-près la même conſtitution ; il y avoit ſeulement plus de ſéchereſſe.

A mon arrivée, les pleuréſies & les péripneumonies, compliquées de vers & de putridité, avoient pris le deſſus ; ou plutôt, il régnoit deux maladies, une péripneumonie eſſentielle & une fièvre putride, avec des ſymptômes péripneumoniques.

La maladie ſe déclaroit par un grand mal de tête & des nauſées ; pluſieurs perſonnes ont réjeté des vers par haut & par bas : il y avoit de la fièvre, un point de côté plus ou moins douloureux, une toux violente, avec ou ſans crachement de ſang, & un grand accablement : le ventre étoit météoriſé, il ſurvenoit quelquefois un dévoiement de matières bilieuſes, &c.

Dès que dans un ménage, un individu ſe trouvoit attaqué de l'épidémie, on devoit craindre pour le reſte de la famille : de douze perſonnes qui habitoient la Grange-poulain, ferme du hameau de Longueville, dix ont été priſes de cette maladie.

Tous

Tous les malades dont le pouls étoit dur & plein, ont été saignés plusieurs fois; on faisoit ensuite vomir avec le kermès; on entretenoit la liberté du ventre avec les lavemens émolliens; les boissons ont été adoucissantes & légèrement diaphorétiques: la crise s'est faite le neuf ou le quatorze de la maladie, par les sueurs & les urines.

Chez quelques autres, la foiblesse du pouls, la langue humide & très-chargée, les déjections vermineuses & l'anéantissement général, ont indiqué les émétiques ou les émético-cathartiques alliés aux anthelmintiques: on appliquoit un vésicatoire sur le point douloureux lorsqu'il persistoit; la décoction de tamarins aiguisée avec un ou deux grains de tartre émétique, servoit de boisson ordinaire.

Les symptômes péripneumoniques ont presque toujours disparu du trois au cinq de l'invasion de la maladie, quand elle étoit bien traitée; néanmoins chez la plupart elle n'a été jugée que le vingt-unième jour.

Il y a eu beaucoup d'autres affections avec fièvre, douleur de tête & point douloureux à la poitrine, mais vague; un émétique ou un émético-cathartique, suivant la force du pouls &

des malades, ſuffiſoient pour enlever le mal en trois ou quatre jours.

Sur ſoixante malades que j'ai traités, je n'en ai perdu que huit : quelques-uns de ceux qui ont ſuccombé, n'ont déclaré leur maladie que pluſieurs jours après l'invaſion ; d'autres n'ont voulu ſuivre aucun traitement.

Je n'ai qu'à me louer du zèle & de l'activité de M. Galu le jeune, Chirurgien de la Ferté-Aleps.

RÉFLEXIONS.

On ne peut rien voir de plus exact & de plus précis, que cette deſcription de l'épidémie que M. de Vauzeme a traitée : il a ſagement reconnu qu'elle produiſoit deux maladies bien différentes, l'une eſſentiellement inflammatoire qui exigeoit la ſaignée ; & l'autre, dans laquelle l'inflammation n'étoit qu'apparente, & qui devoit plutôt céder aux évacuans & aux anthelmintiques. Pour compléter cette obſervation & la rendre d'une utilité plus générale, il ne falloit qu'expoſer un peu plus en

détail les médicamens qui ont été preſcrits dans ces différentes circonſtances. Quoique M. de Vauzeme en ait aſſez dit, pour prouver aux gens inſtruits qu'il eſt auſſi bon Praticien qu'habile Obſervateur, cependant ceux pour l'inſtruction de qui ce Journal eſt principalement fait, pourront y trouver quelque choſe à deſirer, parce que, ſi des principes généraux ſuffiſent aux maîtres de l'Art, les perſonnes moins inſtruites ſe conduiſent par des exemples particuliers.

DESCRIPTION

DE L'ÉPIDÉMIE

Qui a ravagé le village de Courlon, pendant les mois de Mars, Avril & Mai 1783.

Par M. MAGET.

TOPOGRAPHIE.

LE village de Courlon, compoſé de deux cents quarante feux, eſt ſitué au bas & en partie ſur la pente de deux collines, dans une plaine découverte, entre des vignes bornées d'un côté par des terres labourées, & de l'autre par des prairies : il n'eſt pas éloigné de la rivière d'Yonne, qui parvient juſqu'à lui dans ſes fréquens & prompts débordemens, & qui s'en retire preſque auſſi rapidement, ſans rien gâter, & ſans laiſſer d'eau ſtagnante.

Ce village, expoſé au midi, eſt bien aéré de tous côtés, ſi ce n'eſt vers le nord & le nord-oueſt, où il eſt un peu abrité par les

deux collines, entre leſquelles il eſt ſitué. Le terrein d'alentour eſt élevé, brun, veineux, meilleur dans un canton que dans l'autre, mais bon en général : il produit plus de blé que de ſeigle, de l'avoine, de l'orge, du foin, du chanvre, & une grande quantité d'un vin auſtère, nourriſſant & ſpiritueux, dont la lie fournit de très-bonne eau-de-vie.

Il n'y a rien d'inſalubre dans ce pays, ſi ce n'eſt une mare d'eau, qui ſe forme par les pluies, & tarit facilement, ſans répandre de mauvaiſe odeur : l'eau des puits a un goût d'eau nitrée, & bleſſe certains eſtomacs. Les maiſons, couvertes de tuiles ou de paille, ſont, les unes élevées & les autres baſſes, en général peu aérées & ouvertes d'un ſeul côté : les rues ſont longues & larges.

Il y a peu de Bourgeois & de Laboureurs, très-peu de gens de métier. Les Vignerons forment le plus grand nombre des habitans, qui ſont en général ſales, avares, d'une grande taille, forts & robuſtes, ivrognes, d'un caractère dur & facile à émouvoir : ils ont le viſage coloré ſur un fond blanc ou pâle ; les cheveux plats ou friſés : ils ſont ſujets aux maladies aiguës, & ſur-tout à la dyſſenterie, qui eſt ſouvent

épidémique parmi eux : toutes ces maladies y dégénèrent facilement en chroniques.

Le pain s'y fait avec le froment ; les pauvres y ajoutent de l'orge & du ſeigle ; les riches ſeuls y mangent quelquefois de la viande de boucherie, & rarement du cochon : on y vit communément de légumes farineux, de navets, & principalement de fromage : on y mange de temps à autre de la marée.

Description & Traitement de l'Épidémie.

Arrivé à Courlon, le 3 Avril 1783, on me donna la liſte de vingt-deux malades ; j'en trouvai ſix de morts, trois à l'agonie, qui moururent le lendemain, le treizième jour de leur maladie : il y en avoit de très-mal qui n'étoient encore qu'au cinq ; d'autres que je trouvai moins mal n'étoient qu'au trois ou au deux.

La maladie débutoit par des laſſitudes générales ; un friſſon très-léger, des maux de cœur, des vomiſſemens bilieux & des dejections fréquentes de même nature : le ventre rempli de ſabure ſe météoriſoit ; les urines qui couloient librement, étoient rouges & claires, la langue

blanche & jaune, très-chargée ; il y avoit beaucoup d'altération, une vive douleur au côté, changeant de place, & ſe portant de l'épaule au ſein, ou à l'un des hypocondres, avec une grande fièvre qui redoubloit tous les ſoirs : la toux étoit sèche & fréquente, l'expectoration difficile, les crachats rouillés, la peau brûlante, la bouche mauvaiſe, le viſage jaune, les joues rouges & les yeux plus doux qu'ardens.

Les accidens augmentoient depuis le trois juſqu'au cinq : les crachats bilieux étoient mouſſeux & cruds ; les urines toujours rouges ou jaunes ſe troubloient ſans dépoſer.

Dans les uns, la maladie paroiſſoit tenir davantage de la fièvre putride ; la langue étoit noire & sèche, le ventre tendu ou déprimé par le ſpaſme : il ſurvenoit du délire & de violens ſoubreſauts dans les tendons, & les malades mouroient du neuf au treize.

Dans d'autres, la maladie participoit plus du caractère de la péripneumonie eſſentielle, le ventre ſe tendoit moins & ſouvent reſtoit ſouple ; la langue toujours humide ne noirciſſoit point, une ſueur qui ne procuroit aucun ſoulagement, couvroit la poitrine & le viſage ; la poitrine ſe rempliſſoit, l'oppreſſion ſurvenoit & le malade

périſſoit du quatre au cinq, ou du cinq au ſept, avec toute ſa connoiſſance.

Il y eut même une femme qui périt dans quinze heures, malgré tous les ſecours qu'on lui donna : dans celle-ci, le dépôt de la matière morbifique parut ſe faire ſur le cerveau & ſur la poitrine ; elle vomiſſoit continuellement, la douleur occupoit le côté droit de la poitrine auprès des dernières vraies côtes, la paupière du côté gauche ſe relâcha, & l'œil de ce côté reſta fermé ; enfin, elle tomba dans l'aſſoupiſſement & mourut.

La plupart des malades rendoient des vers par les ſelles ; une femme en rendit un peloton conſidérable : j'ai remarqué que, ſi la douleur de côté étoit légère au commencement, elle devenoit très-vive vers le cinq, époque ordinaire à laquelle le ventre ſe trouvoit en mauvais état : dans les perſonnes qui périrent, les crachats devinrent jaunes & fluides dès que la poitrine commença à s'embarraſſer, & l'expectoration n'alla pas au-delà de vingt-quatre heures.

Pluſieurs de ceux qui moururent, s'étoient gorgés de vin malgré mes défenſes, le jour même qu'on les purgeoit : trois eurent le râle deux heures après, & périrent le troiſième jour.

Ceux qui usèrent modérément de cette boiſſon, ont éprouvé des ſymptômes moins graves; la ſoupe même priſe en petite quantité, lorſqu'il y avoit encore de la fièvre, cauſoit de pareils accidens.

Afin de reconnoître le ſiége & les effets de la maladie, je fis l'ouverture d'un homme qui en étoit mort le quatre; je trouvai dans la cavité de la poitrine environ une pinte & demie d'eau limpide un peu jaune, le lobe du poumon abſcédé, une membrane cellulaire formant une poche au fond de la poitrine, & remplie d'une lymphe glaireuſe & d'eſpèces d'hydatides. L'autre côté étoit ſain, le cœur & les oreillettes vides & pâles, le foie engorgé de ſang & fort volumineux; le bord inférieur de ce viſcère excédoit celui des côtes, de quatre bons travers de doigt; ſon petit lobe ſe portoit au-delà de l'épigaſtre: les autres viſcères me parurent très-ſains.

Je fus obligé de mettre de la célérité dans mon opération, afin d'échapper à la brutalité d'un parent qui vouloit s'y oppoſer, & menaçoit de me maltraiter: j'aurois deſiré réitérer cet examen ſur pluſieurs perſonnes mortes à diverſes époques de la maladie & de ſes différentes eſpèces, mais les préjugés des habitans ont contrarié mes deſirs; & M. Soulas mon

confrère, Chirurgien de l'endroit, pour être entré dans mes vues avec beaucoup de zèle, a été exposé, comme moi, au ressentiment de ces villageois.

La douleur de côté qui n'étoit le plus souvent que symptomatique, prise pour essentiellement pleurétique, avoit fait prodiguer les saignées jusqu'au nombre de quatre; le sang fort appauvri ressembloit à de la lavure de chairs, étoit d'un jaune sale, la sérosité jaune, la couenne mollasse, le caillot ne se détachoit pas du vase: on négligeoit les évacuations, on s'en tenoit à la simple tisane, & les malades buvoient du vin à discrétion.

Je sentis tous les dangers de cette méthode, & je n'eus pas de peine à reconnoître pour maladie essentielle, une fièvre putride bilieuse. Je supprimai la saignée, ou du moins je n'en usai que dans les cas urgens, & je la faisois encore très-petite: alors elle ne m'a pas paru contraire.

Je commençois presque toujours le traitement par un émétique que je donnois dès le premier instant de la maladie: j'eus bientôt occasion d'observer que le vomissement soulageoit & diminuoit beaucoup plus la douleur du côté, que la saignée.

Je prescrivois ensuite des émético-cathar-

tiques, la poudre du *n.°* 1. de la boîte pour les épidémies, & celle des *n.os* 3 *&* 5, ſuivant les indications ; les lavemens émolliens n'étoient pas négligés; je faiſois aérer les chambres des malades, & j'y faiſois évaporer du vinaigre ſur une pelle rouge, afin d'en corriger le mauvais air.

La boiſſon ordinaire des malades, conſiſtoit dans une tiſane d'orge miellée, avec une cuillerée de vinaigre, & dans des bouillons de veau avec l'oſeille & le cerfeuil ; on n'y mettoit que du cerfeuil ſur la fin, j'ordonnois un looch avec le jaune d'œuf, le ſucre & un grain de kermès, & ſouvent la poudre diaphorétique de la boîte pour le traitement des épidémies.

J'employois enſuite la décoction de quinquina, ſeule ou acidulée avec l'eſprit de vitriol: les topiques réſolutifs appliqués ſur le côté, ſoulageoient pour l'inſtant ; j'employois de préférence les véſicatoires, quand les aſſiſtans vouloient ſe prêter à cette application, à laquelle j'avois beaucoup de peine à les décider.

La criſe s'eſt faite par l'expectoration, les ſelles & les ſueurs. De quarante-ſept perſonnes attaquées de l'épidémie, il en eſt mort dix-neuf, la plupart ont été victimes de leur intempérance & de leur négligence à uſer des

remèdes qu'on leur ordonnoit, ou de leur trop grande confiance dans un Charlatan qui les avoit prévenus contre les remèdes de M. l'Intendant & ceux qui les employoient; pas un ſeul de ceux qui ſe ſont confiés à lui, n'eſt échappé; de vingt-huit qui ſont morts de l'épidémie, tant avant que depuis mon arrivée, vingt ont péri entre ſes mains, ſuivant le compte de M. Soulas.

RÉFLEXIONS.

On ne peut trop admirer la ſagacité avec laquelle M. Maget a combattu une maladie qui ſe préſentoit d'abord ſous un ſi terrible aſpect; aucune des reſſources de l'Art ne lui a échappé, & il a ſu en faire l'application la plus convenable; il eſt fâcheux qu'il ait été contrarié par les intrigues d'un Charlatan, & par la prévention des malades, contre certains remèdes: il auroit ſauvé un plus grand nombre de perſonnes.

Cette fièvre putride-vermineuſe, ſe maſquoit ſi bien ſous les apparences d'une pleuréſie inflammatoire, qu'il a fallu la plus

grande attention pour la reconnoître, & beaucoup de diſcernement pour diſtinguer le très-petit nombre de cas dans leſquels une petite ſaignée étoit néceſſaire pour calmer la violence des accidens, & pouvoit ſe faire ſans inconvéniens, parmi tant d'autres cas dans leſquels elle auroit été fort nuiſible. L'hiſtoire de cette épidémie nous apprend encore d'une autre manière, juſqu'à quel point les préjugés ſont funeſtes : le vin dans les maladies inflammatoires de la poitrine, eſt un poiſon, M. Maget a fort bien fait de le remarquer. On renouvelle tous les jours la même obſervation dans les hôpitaux de Paris, où les gens du peuple n'arrivent guère, ſans s'être reſtaurés de pluſieurs verres de vin, ce qui donne aux fluxions de poitrine qu'ils éprouvent, une complication bien dangereuſe.

DESCRIPTION

DE L'ÉPIDÉMIE

Qui a ravagé la paroiſſe de MOUY, pendant les cinq premiers mois de l'année 1783, avec la Topographie de cette Paroiſſe.

Par le Même.

IL régnoit depuis près de cinq mois dans la paroiſſe de Mouy, & ſur-tout dans le hameau de Peugny qui en dépend, une maladie qui conſtamment & à des périodes fixes de trois ſemaines ou d'un mois, attaquoit deux par deux les habitans de chaque maiſon.

Ce Village compoſé de vingt-cinq feux, & également expoſé à tous les vents, eſt ſitué dans une plaine découverte, dont le ſol ſec & ſablonneux, offre un mauvais pâturage du côté du levant. Ses habitans ſont très-pauvres, & ne boivent preſque que de l'eau qu'ils tirent d'une ſource qui vient de la Seine,

dont ils ne ſont guère éloignés que d'un demi-quart de lieue ; les maiſons y ſont baſſes, enfoncées & ouvertes ſeulement du côté du midi ; il y règne la plus grande mal-propreté, une ſeule chambre ſervoit aux malades & à ceux qui ſe portoient bien, l'infection de l'air y étoit extrême.

Cette maladie ſe préſentoit ſous la forme d'une double tierce putride, d'abord avec une affection comateuſe, & par la ſuite, avec une fluxion catharale plus ou moins douloureuſe ſur la poitrine : elle devint il y a deux mois plus commune, & depuis quinze jours le nombre des malades s'étoit fort accrû.

Voici quels étoient les ſymptômes lorſque j'arrivai le 9 Avril 1783 : le friſſon, la bouche mauvaiſe, la langue chargée, des nauſées, & ſouvent le vomiſſement bilieux précédoient la fièvre : celle-ci produiſoit une grande ſoif, une vive douleur à la tête ou au côté, vers le ſein ou les hypocondres, avec une toux sèche & violente ; l'expectoration étoit difficile, rouillée ou criſtalline, les urines rouges, le ventre médiocrement tendu, ſans douleur, la peau sèche & brûlante.

Si l'expectoration & les ſueurs manquoient,

le mal augmentoit, la poitrine ſe rempliſſoit, & le malade très-oppreſſé périſſoit le ſept dans un délire qui duroit de douze à vingt-quatre heures; lorſqu'au contraire la Nature ou les ſecours de l'Art devoient triompher de la maladie, la ſueur s'établiſſoit du cinq au ſept, & étoit bientôt ſuivie d'une expectoration un peu purulente; les urines devenoient troubles & dépoſoient abondamment; le malade étoir guéri du ſept au neuf.

J'ai cru pouvoir attribuer la cauſe de cette maladie, à une tranſpiration ſupprimée par le froid de la ſaiſon, & à un reflux de l'humeur bilieuſe ſur la poitrine; ce qui m'a confirmé dans cette opinion, c'eſt le prompt ſoulagement qne les malades éprouvoient de la ſueur, dès qu'elle s'établiſſoit dans cette maladie, fort analogue à celles qui régnoient depuis quinze mois dans les environs.

J'ai donc inſiſté ſur l'uſage des diaphorétiques & des expectorans; j'ordonnois une tiſane faite avec la chicorée ſauvage, le cerfeuil & le miel, & un looch compoſé du ſyrop de guimauve, de celui de capillaire, de quelques grains de kermès, & d'une forte infuſion de coquelicot, à prendre d'heure en heure par cuillerée; je me

je me proposois d'employer l'emplâtre vésicatoire, si les cataplasmes faits avec le cresson, la mie de pain & le sel bouillis dans du vin, n'avoient pas suffi pour emporter la douleur du côté : la vapeur du vinaigre ou la fumée du genièvre qu'on brûloit dans les maisons, y corrigeoit l'infection de l'air.

Il n'est mort qu'un malade de sept que j'ai traités de cette façon, huit sur quinze avoient péri dans les mois précédens, & douze sur vingt-deux, dans les cinq mois qu'a duré l'Épidémie, ce qui est considérable pour un aussi petit village.

RÉFLEXIONS.

M. MAGET n'a pas cru devoir donner à cette Épidémie plus d'importance qu'elle n'en méritoit, aussi ne nous a-t-il pas envoyé sur ce sujet un Mémoire aussi détaillé que le précédent. En effet, ce n'étoit qu'une fièvre catharale, qui produisoit quelques symptômes pleurétiques si légers, qu'ils n'ont pas contre-indiqué les diaphorétiques que M. Maget a cru pouvoir donner

dès le début de la maladie, & qu'ils n'ont pas exigé de saignées, ni l'application des véſicatoires.

Cette fièvre n'a donc été ſi meurtrière d'abord, que parce qu'elle a été entièrement négligée, c'eſt ce qui fait ſentir de quelle importance il eſt pour le Gouvernement, d'avoir des gens de l'Art, placés de diſtance en diſtance, pour porter auſſitôt du ſecours aux malheureux habitans de la campagne, privés de toute reſſource & remplis de préjugés pernicieux, par les moyens deſquels les maladies les plus légères font ſouvent les plus grands ravages, faute d'être traitées d'abord convenablement.

DESCRIPTION

DE L'ÉPIDÉMIE,

Qui a ravagé différentes paroisses de l'élection de BEAUVAIS, *sur la fin de l'Été, & pendant tout l'Automne de l'année 1783.*

Par M. MARSAN.

ON remarqua pendant les mois de Juin & de Juillet 1783, quelques diarrhées parmi les gens de la campagne, dans les différentes paroisses de cette élection. Elles devinrent plus communes vers la mi-Juillet, & plusieurs personnes commencèrent à ressentir des tranchées avec des épreintes douloureuses & du tenesme, toutes les fois qu'elles alloient à la garde-robe, ce qu'elles étoient obligées de faire à chaque instant, pour ne rendre que très-peu de matières bilieuses ou de glaires mousseuses, souvent mêlées de stries sanguinolentes: cette maladie qui se manifestoit en même temps dans plusieurs paroisses, attaquoit

à la fois plusieurs personnes dans la même maison. Les paroisses de cette élection qui en ont été le plus affligées, sont celles de Trossereux, de Savigny, de la Chapelle-aux-pots, de Pierre-fite, d'Ons-en-Bray, d'Espanbourg, de Saint-Paul, de Vambe, du Hamel, & de Notre-Dame-du-Thil.

Topographie de ces paroisses.

Trossereux est situé au nord & à une lieue de Beauvais, ainsi que Houssay qui en dépend; le sol y est bon & fertile; il produit un peu de vin, on y trouve quelques bois & d'excellentes prairies arrosées par le Therrein, rivière qui abonde en très-bonnes truites & en écrevisses. Les habitans s'occupent sur-tout de la pêche & de l'agriculture, & fournissent beaucoup d'ouvriers pour les ateliers de Beauvais.

Savigny, fort renommé pour ses anciennes fabriques de poterie de terre, est à deux lieues nord-oueſt de Beauvais, ayant à son est, un monticule, d'où se tire de l'argile dont on fait toutes sortes de poterie; des bois environnent son territoire, qui n'est pas des meilleurs; les eaux y sont assez bonnes.

Le ſol de la Chapelle-aux-pots, environ à quatre lieues de Beauvais, au nord des paroiſſes d'Ons-en-Bray & d'Eſpanbourg, eſt de la même qualité & environné de bois ou de marais ; les eaux y ſont ferrugineuſes & vitrioliques ; les habitans s'y occupent à la fabrique de la poterie comme à Savigny.

Ons-en-Bray, à trois lieues vers l'oueſt de Beauvais, eſt couvert du côté du midi, par une chaîne de monticules qui s'étendent bien loin de l'eſt à l'oueſt, & du côté de l'eſt par pluſieurs bois de haute-futaie : ce village à mi-côte domine ſur les communes marécageuſes du Bray, & ſur un étang conſidérable qui eſt au nord, & autour duquel ſont pluſieurs hameaux dépendans de la paroiſſe d'Ons-en-Bray. Les terres qui ne ſont pas bien bonnes, produiſent peu de froment, mais beaucoup de fruits & de ſeigle ; il y a d'excellens pâturages où l'on nourrit beaucoup de vaches, qui fourniſſent au marché de Gournai, une quantité immenſe de beurre, pour l'approviſionnement de Paris. On y exploite depuis quelques années, de la tourbe qui contient du vitriol ; auſſi les eaux ſont-elles vitrioliques & ferrugineuſes.

La paroiſſe d'Eſpanbourg, à quatre lieues de Beauvais, & à l'oueſt d'Ons-en-Bray, lui reſſemble par ſa ſituation & ſon ſol.

Le territoire de Saint-Paul, paroiſſe ſituée à une lieue & demie vers l'oueſt de Beauvais, & à l'eſt d'Ons-en-Bray dans la même vallée, reſſemble à celui de ce dernier pays; les bois y ſont conſidérables, & les eaux de même qualité, le vitriol y abonde. Il y a depuis vingt ans une fabrique conſidérable de couperoſe, au hameau de Béquet. Celui du Mont-Saint-Adrien, ſitué ſur un monticule au nord-eſt de la paroiſſe de Saint-Paul, eſt plus ſalubre, quoique le terrein n'y ſoit pas bon.

La paroiſſe de Vambè-ſous-Gerberoy, à cinq lieues nord-oueſt de Beauvais, & à une demi-lieue ſud-oueſt de Gerberoy, eſt dans un fond, environné de monticules, la plupart couverts de bois: le terrein des vallons tient de la nature de celui du Bray; les eaux de ſource y ſont communes; il y a très-peu de propriétaires, & par conſéquent beaucoup d'indigens.

Le Hamel eſt un très-beau pays, bien découvert, à ſix lieues nord-oueſt de Beauvais, fertile en blé & en fruits; les habitans ſont adonnés au cidre & à l'eau-de-vie,

peignent la laine & fabriquent des étoffes & des bas.

La paroiſſe de Notre-Dame-du-Thil, à une lieue & au nord de Beauvais, offre un ſol fertile en mauvais vin & en bon blé, bien expoſé au vent de nord; mais Villers, hameau conſidérable qui en dépend, eſt dans un vallon aſſez mal-ſain, & peuplé ſur-tout de Vignerons.

Les femmes de tous ces Villages, s'occupent ordinairement de la filature de la laine pour les fabriques de Beauvais pendant l'hiver, & elles travaillent le reſte de l'année avec leur mari à la culture des vignobles & du chanvre.

Description de l'Épidémie.

Ce fut d'abord à Troſſereux & à Houſſay, que nous portames des ſecours; mais ayant reconnu que les malades ſe laiſſoient guider par deux mauvais Chirurgiens, & n'exécutoient point ce qui leur étoit ordonné; nous primes le parti de les abandonner à eux-mêmes, après leur avoir fait trois viſites inutiles. Nous allames dans les autres paroiſſes affligées de l'Épidémie, dont les habitans ſuivirent nos ordonnances avec autant de confiance que de docilité; nous

nous transportions, M. Frion & moi, alternativement dans les mêmes endroits, afin de secourir un plus grand nombre de malades à la fois.

Il n'y avoit pas beaucoup de malades dans le village de Savigny; mais les hameaux de sa dépendance, situés dans des pays marécageux, environnés de monticules & de bois, & habités par des pauvres, en étoient surchargés; les autres paroisses en avoient un aussi grand nombre: la paroisse d'Ons-en-Bray & celle de Saint-Paul, avoient même perdu quelques adultes & beaucoup d'enfans avant notre arrivée; car c'étoit sur-tout les enfans au-dessous de dix ans, qui étoient le plus maltraités de la maladie, & qui périssoient dans trois à quatre jours, faute d'être secourus, ou parce qu'ils ne vouloient rien prendre; les adultes & les personnes raisonnables, se tiroient plus facilement d'affaire.

La maladie a paru compliquée de fièvre putride-vermineuse, dans les villages de Savigny & d'Ons-en-Bray: la dyssenterie se manifestoit d'abord par une courbature, un grand abattement, un léger frisson, des douleurs sourdes, mais plus sensibles dans la région épigastrique,

avec des picotemens, quand il y avoit des vers; enfin par des borborigmes qui étoient bientôt ſuivis de déjections copieuſes, bilieuſes, porracées, mouſſeuſes ſur la fin, très-fétides, & qui irritant le fondement par leur acrimonie, cauſoient des épreintes & un teneſme fort douloureux. Dans peu de jours les douleurs ſourdes & les coliques que reſſentoient les malades, ſe changeoient en tranchées très-violentes; le teneſme devenoit inſupportable; les malades ne rendoient après de longs efforts, que quelques glaires ſanguinolentes, ou un peu de bile verte mêlée de ſang; ſouvent dans le fort de la maladie, le teneſme produiſoit la ſtrangurie ou tout au moins la dyſurie, & le météoriſme du ventre ſe joignoit aux tranchées; ſi quelquefois les douleurs ſourdes & les picotemens que les malades avoient reſſentis à la région épigaſtrique, dès l'invaſion de la maladie, n'étoient pas ſuivis du teneſme, alors le fondement ſe relâchoit de façon que les malades rendoient involontairement leurs excrémens, & ne pouvoient retenir les lavemens.

C'eſt ce qui arrivoit ſur-tout lorſque la dyſſenterie étoit compliquée de fièvre putride; dans ce cas les déjections toujours précédées de

tranchées, étoient fort bilieuſes, enſanglantées, ſouvent mêlées de vers & plus copieuſes que dans la dyſſenterie ſimple; la langue étoit sèche & chargée de ſabure; l'altération conſidérable; le pouls vif & fort; il y avoit pluſieurs redoublemens irréguliers dans les vingt-quatre heures, toujours annoncés par un froid plus ou moins ſenſible; la plupart des malades éprouvoient un aſſoupiſſement ou un délire ſourd, & ſouvent le tranſport pendant les redoublemens; la peau toujours sèche & aride, étoit rarement humectée à la fin des redoublemens; la fièvre ne ſe terminoit guère avant trente, trente-ſix ou quarante jours.

Quoique la langue fût aſſez nette & aſſez humide dans la dyſſenterie ſimple, les malades n'étoient pas moins avides de boiſſons; leur peau étoit sèche, ſans être brûlante, leur pouls petit, concentré, foible, miſérable, inégal & irrégulier.

Les chaleurs exceſſives qui ont régné dans ce pays, depuis la fin du printemps juſqu'au milieu de l'automne, ont pu cauſer cette Épidémie; un brouillard très-épais privoit notre horizon de l'aſpect du ſoleil, qui ne paroiſſoit

qu'à l'inſtant de ſon coucher, & alors ſon diſque comme enflammé & obſcurci par le brouillard, reſſembloit aſſez à celui de la lune dans ſon plein. Cette chaleur continuelle de l'atmoſphère, qui n'étoit interrompue par aucun vent frais, épuiſoit par des ſueurs continuelles, les habitans de la campagne, obligés de vaquer aux travaux les plus pénibles, n'ayant ni vin, ni cidre, ne buvant que de mauvaiſe eau & ſe nourriſſant de très-mauvais pain; ces malheureux tout en ſueur, afin de ſe rafraîchir pendant ces grandes chaleurs, mettoient ſouvent les jambes dans l'eau froide, avant d'aller ſe repoſer quelques inſtans à l'ombre ou au frais, ſoit par terre ou ſur l'herbe, ſans nulle précaution; ne pouvant ſe coucher dans leurs lits qui étoient remplis de punaiſes (dont la chaleur avoit ſingulièrement favoriſé la multiplication); ils paſſoient les nuits au bivouac.

Ces rafraîchiſſemens ſi peu ménagés, en arrêtant ſubitement la tranſpiration, & faiſant refouler les humeurs ſur le canal inteſtinal, occaſionnoient les flux dyſſentériques; c'eſt par la même raiſon que, ſi quelque pluie d'orage ſurprenoit les payſans en ſueur au milieu des champs, nous étions bien aſſurés de trouver le

lendemain ou peu de jours après un plus grand nombre de perſonnes malades de la dyſſenterie *(a)*.

Ce qui déterminoit pareillement & rendoit la maladie plus fâcheuſe pour les enfans, c'eſt qu'ils mangeoient beaucoup de fruits verds, & que pour les rafraîchir, on leur faiſoit boire du lait très-froid, ſortant de la cave où on le conſervoit.

La dyſſenterie n'étoit pas dangereuſe par elle-même; elle ſe terminoit au plus tôt dans quinze à vingt jours, & dans un mois ou ſix ſemaines pour le plus tard, ſi ſa marche n'étoit pas dérangée par une métaſtaſe de l'humeur dyſſentérique ſur quelque partie du corps; car alors celle-ci produiſoit une goutte ſciatique, & ſe jettant ſur la hanche & ſur la cuiſſe, un rhumatiſme goutteux, avec un gonflement ſubit & inflammatoire d'une ou pluſieurs articulations; l'hydropiſie, l'aſcite, l'anaſarque, la paralyſie complète ou incomplète, avec perte du ſentiment ou du mouvement, partielle ou générale; enfin des fièvres tierces & quartes,

(a) M. Pringle a fait la même obſervation ſur l'armée Angloiſe après la bataille de Dettingen.

quand elle n'affectoit point une partie particulière, mais qu'elle étoit refoulée au-dedans. Ces ſortes de paralyſies n'ont cependant pas été obſervées dans les campagnes ci-deſſus déſignées, mais plutôt dans la ville & à l'hôpital de Beauvais, ſur des perſonnes dont le flux dyſſentérique avoit été arrêté trop ſubitement par l'uſage des aſtringens.

Le pronoſtic ſe tiroit de la violence des tranchées & du teneſme, de la fréquence, de la quantité & de la qualité des déjections, de l'état du pouls, de l'irritabilité de l'eſtomac & de l'épuiſement des ſujets.

Les tranchées qui affectoient la région épigaſtrique plus particulièrement, étoient plus aiguës, plus longues & le plus ſouvent ſuivies de météoriſme, d'inflammation au bas-ventre, de hoquet & de mal de gorge, déterminé non par l'inflammation, mais par la ſéchereſſe qui rendoit la déglutition douloureuſe; ces deux derniers ſymptômes réunis au météoriſme & au teneſme très-brûlant, étoient des ſignes funeſtes; quand les tranchées, le teneſme diſparoiſſoient ſubitement, & que les malades ſe trouvoient mieux, rendant avec plus de facilité des excrémens plus foncés en couleur & plus infects

que de coutume, le pouls reſtant d'ailleurs petit, tendu, convulſif, irrégulier & intermittent, c'étoit le préſage d'une mort très-prochaine, quoique inattendue de la part des perſonnes ſans expérience, qui croyoient les malades guéris.

Une trop grande altération, la bouche sèche, la peau rude & aride, ou bien la langue très-rouge & luiſante ſans humidité, avec quelques-uns des ſignes ci-deſſus, ſur-tout ceux relatifs au pouls, & les yeux ternes, dénotoient pareillement que la terminaiſon de la maladie ſeroit auſſi prompte que funeſte.

Quoique la ſtrangurie ou la dyſurie réunies au teneſme, fiſſent cruellement ſouffrir les malades, toutes les fois qu'ils ſe préſentoient pour aller à la ſelle, ces ſymptômes n'étoient cependant point de mauvais augure, à moins qu'il ne s'en joignît quelques-uns de ceux dont nous avons parlé ci-deſſus.

Les malades qui n'avoient que quelques-uns de ces fâcheux ſymptômes, & dans un degré plus ſupportable, dont les déjections étoient moins fétides & moins rouges, chez qui le teneſme & les tranchées devenoient plus rares & cauſoient moins de douleurs; ceux qui n'avoient pas trop d'altération, dont la bouche

étoit un peu humide ; la langue s'étant dépouillée dans le cours de la maladie, de la ſabure qui la recouvroit, commençoienr à éprouver un changement heureux ; bientôt après la peau devenoit plus douce & plus humectée, le regard plus animé, & le pouls de petit, concentré & irrégulier, devenoit plus ſouple, plus élevé & plus régulier; les déjections étoient plus faciles, le météoriſme du ventre tomboit, & les urines couloient avec plus de liberté & paroiſſoient moins acrimonieuſes au malade ; enfin un ſommeil paiſible par intervalles, indiquoit une guériſon certaine, quoique le hoquet continuât encore, ſur-tout ſi les malades deſiroient leurs alimens ordinaires & principalement du pain ; ce qui dénotoit un bon appétit ; les convaleſcens devoient ſe conduire avec prudence, s'ils vouloient éviter les récidives qui ont été aſſez communes.

Le hoquet, avons-nous dit, n'étoit pas de mauvais augure, quand il n'étoit point accompagné d'inflammation ou de météoriſme, & qu'il n'étoit occaſionné que par la trop grande ſenſibilité ou la foibleſſe de l'eſtomac : nous avons vu deux malades, qui après avoir été tracaſſés pendant plus de quinze jours par ce

fâcheux ſymptôme, ſe ſont parfaitement rétablis; il eſt vrai qu'il n'a jamais été auſſi fréquent, ni auſſi violent que dans ceux chez qui ce ſymptôme étoit aggravé par d'autres plus fâcheux.

Un topique de menthe aquatique, appliqué ſur le creux de l'eſtomac, modéroit beaucoup & faiſoit quelquefois diſparoître entièrement le hoquet: le bon vin, ſur-tout celui d'Eſpagne, étoit encore plus efficace contre ce ſymptôme, & réparoit les forces, à meſure que les malades avançoient dans leur convaleſcence; j'en ai vu les bons effets ſur une Religieuſe.

Régime & Traitement preſcrits contre l'Épidémie.

Avant d'ordonner des remèdes, nous avons commencé par tracer un plan de conduite à M.rs les Curés ou Syndics, pour diriger les malades dans le régime, pour leur faire obſerver la plus grande propreté & éviter la communication & la propagation de la maladie, enfin pour adminiſtrer les remèdes de la manière la plus convenable en notre abſence. Nous leur avons pour cela indiqué les moyens preſcrits

preſcrits ci-deſſus dans l'épidémie de Picheleux; M. le Curé d'Ons-en-Bray, les a fait exécuter avec la plus grande exactitude, & même en a fait un ſujet d'inſtruction qu'il donnoit dans l'égliſe à ſes paroiſſiens: conduite dictée par la prudence & par l'humanité, que tous les Paſteurs ne tarderont pas à imiter en pareilles circonſtances.

Le régime que nous preſcrivions aux perſonnes attaquées ſeulement de la dyſſenterie, ne leur plaiſoit pas, parce que nous leur défendions de prendre des bouillons gras, & de manger de la viande & de la ſoupe graſſe; mais pour peu qu'ils s'écartaſſent de nos ordonnances, ils en étoient punis par la violence des ſymptômes de la maladie, qui devenoit plus cruelle.

Au lieu de bouillons gras, on leur donnoit de trois en trois heures, une verrée d'une forte décoction de riz, avec un peu de beurre & de ſel ou de ſucre, ou bien une panade préparée de la même façon, & de temps en temps quelques laits de poule, pour varier.

On leur preſcrivoit des demi-lavemens émolliens & adouciſſans, faits avec une décoction de graine de lin & un peu de beurre, ou un

bout de chandelle, ou parties égales de lait & d'eau, ou bien une décoction de tête de mouton ou de tripes, à prendre pluſieurs fois dans le jour & la nuit; mais faute de ſeringue, les pauvres étoient ſouvent obligés de ſe paſſer de ce médicament ſi néceſſaire dans cette maladie: il ſeroit bien à deſirer qu'on obligeât chaque Communauté, de ſe pourvoir d'une ou deux ſeringues, que les Syndics entretiendroient propres, & qu'au beſoin ils prêteroient aux pauvres malades.

Lorſque le pouls étoit plein & fort, & que les malades étoient violemment tourmentés par les tranchées dès les premiers jours de la maladie, on leur tiroit du bras, deux palettes de ſang, rarement étoit-il néceſſaire de réitérer la ſaignée.

On leur donnoit enſuite un vomitif, compoſé de dix-huit grains d'ipécacuanha & d'un grain de tartre émétique, à prendre en trois doſes, & à un quart-d'heure de diſtance: ce remède évacuoit par haut & par bas beaucoup de matières bilieuſes, poracées & quelquefois mêlées de vers; on leur adminiſtroit dans l'après-midi, un ou deux lavemens, & ſur le ſoir ils prenoient un calmant de trente grains

de diaſcordium ou de vingt-quatre grains de thériaque : ces malades étoient purgés le lendemain avec un ſimple minoratif, compoſé d'abord de manne & de tamarins, auquel on ajoutoit par la ſuite du catholicum double.

Le plus ſouvent nous donnions après le vomitif ci-deſſus indiqué, juſqu'à deux ou trois fois, dix-huit grains d'ipécacuanha pour deux priſes, & dans les intervalles beaucoup de demi-lavemens : on appliquoit des fomentations émollientes ſur le bas-ventre, afin de modérer les tranchées & le météoriſme, & on donnoit le ſoir un calmant, du moins les jours de purgation.

La boîte des médicamens de M.r de Laſſone, & celle pour le traitement des épidémies nous étant parvenues, nous ſubſtituames le verre ciré d'antimoine à l'ipécacuanha ; la poudre anti-dyſſentérique ſe donnoit tous les trois à quatre jours dans les dyſſenteries ſimples, avec le plus grand ſuccès ; ces malades ſe trouvoient ſoulagés dès la ſeconde ou la troiſième priſe de cette poudre ; les déjections rouges changeoient de couleur, les tranchées & le teneſme diminuoient, & ſi les malades ne s'écartoient pas trop tôt du régime preſcrit, quelques doſes de

la poudre, *n.° 9*, de la boîte pour les Épidémies, & de temps en temps quelques-unes de celles du *n.° 8*, achevoient la guériſon des malades dans quinze à vingt jours; mais les imprudences occaſionnoient ſouvent des rechutes plus ſérieuſes & plus longues que la maladie primitive.

Si le foyer de la maladie changeoit de place, & qu'il ſe fît une métaſtaſe ſur la hanche, ſous la forme de ſciatique, ou ſur quelques articulations, ſous celle de rhumatiſme goutteux, &c. Les purgarifs, ſur-tout la poudre hydragogue, dans le cas de bouffiſſure & d'hydropiſie, étoient fort utiles, pour rappeler la matière morbifique à ſon foyer primitif. On donnoit de plus des diurétiques & des diaphorétiques, pour rétablir la tranſpiration & évacuer les eaux épanchées, enſuite des toniques & des fortifians, pour rendre le reſſort aux parties & aſſurer la guériſon.

On ne guériſſoit pas facilement les fièvres intermittentes, qui étoient la ſuite de la dyſſenterie; il falloit inſiſter beaucoup ſur la poudre cathartique, avant d'uſer de la poudre ſébrifuge purgative, à laquelle on aſſocioit les aposèmes amers; mais ſoit par négligence dans le régime,

ſoit par l'intempérie de l'hiver qui a été rigoureux, beaucoup de malades n'ont pu guérir de ces fièvres, qui ont ſouvent dégénéré en bouffiſſure & en hydropiſie, leſquelles ayant été négligées, ont emporté beaucoup de monde pendant l'hiver.

Un Soldat eſt entré dans l'Hôtel-Dieu de Beauvais, avec une paralyſie, qui lui étoit ſurvenue à la ſuite d'une dyſſenterie ſupprimée; la maladie n'affectoit que les organes du mouvement, il ne pouvoit ni marcher, ni ſe ſoutenir; les draſtiques & la tiſane des bois ſudorifiques l'ont bien guéri, & il eſt ſorti de l'hôpital parfaitement rétabli après quatre mois de traitement, pour aller rejoindre ſon régiment.

Lorſque les malades pris de la dyſſenterie, étoient attaqués en même temps de fièvre putride; après les avoir ſaignés du bras ou du pied, ſuivant le beſoin & leurs forces, on les faiſoit vomir, & on leur preſcrivoit le petit-lait ou la décoction des plantes chicoracées, & une tiſane tempérante ou l'eau panée; on ne négligeoit pas les lavemens & les fomentations émollientes; lorſqu'il y avoit des tranchées & du météoriſme, on ſollicitoit journellement le ventre, par la diſſolution de deux grains de

tartre ſtibié, dans une pinte des boiſſons indiquées ci-deſſus.

La poudre du *n.° 7* opéroit efficacement, lorſqu'il y avoit des vers; celles du *n.° 2 & du n.° 3*, calmoient utilement les douleurs d'entrailles, & modéroient les ſpaſmes & le délire; on employoit rarement la poudre calmante du *n.° 9*, & ſeulement lorſque les douleurs du ventre & de la tête étoient conſidérables: ces remèdes ayant communément modéré la violence des ſymptômes qui affectoient la tête, nous n'avons pas eu beſoin d'appliquer les véſicatoires, les accidens diminuant d'eux-mêmes, à proportion qu'on évacuoit les premières voies.

Si quelques perſonnes ſont mortes de ces fièvres, c'eſt qu'elles n'ont pu être ſecourues à temps: c'eſt à Ons-en-Bray qu'il y en a eu le plus; nous y vîmes à notre première viſite, une femme de quarante ans, au vingt-huitième jour d'une fièvre de cette eſpèce, à qui il étoit ſurvenu ce même jour dans la matinée, une parotide fort conſidérable du côté droit; voyant que la matière de la criſe étoit abondante, & craignant qu'il ne ſe fît en notre abſence quelque fâcheuſe métaſtaſe, nous fîmes ouvrir cette tumeur avant ſa maturité, & appli-

quer deſſus de puiſſans maturatifs émolliens, pour en accélérer la ſuppuration; le ſuccès répondit à notre attente; la ſuppuration fut auſſi prompte qu'abondante, & la malade fut en pleine convaleſcence dix à douze jours après l'ouverture de cette tumeur.

Des évacuations abondantes ſans douleurs d'entrailles, quelquefois mêlées de vers dans les commencemens, plus rares enſuite, ſans fétidité & ayant plus de conſiſtance, le pouls devenant alors plus ſouple, plus développé & plus égal, quoiqu'encore foible; les malades commençant à prendre quelque repos, le rétabliſſement de la tranſpiration, les urines plus colorées, dépoſant un bon ſédiment; & enfin le retour de l'appétit annonçoient une heureuſe terminaiſon de la maladie, qui duroit en général vingt-huit, trente & même quarante jours.

Il y avoit eu à Eſpanbourg des fièvres de cette eſpèce, qui avoient enlevé quelques perſonnes avant notre arrivée: cependant la maladie régnante dans cette paroiſſe & à la Chapelle-aux-Pots, étoit une fièvre intermittente, tierce ou quarte, qui y eſt endémique; elle a été cet automne plus commune que de coutume.

Nous avons vu dans la paroiſſe de Vambé,

beaucoup de fièvres putrides de l'eſpèce ci-deſſus, & des fièvres intermittentes qui y ont régné les mois d'Août, Septembre & Octobre. M. Deſbarts, Chirurgien à Gerberoy, m'a ſecondé avec beaucoup de zèle & d'activité dans le traitement de ces maladies, pendant que M. Frion étoit occupé dans les autres paroiſſes; les véſicatoires appliqués aux jambes, ont été fort utiles dans les fièvres putrides de Vambé, où il y a eu très-peu de dyſſenteries.

Cette dernière maladie a affligé pendant la fin de l'été & l'automne de 1783, les habitans du Hamel, & ceux des hameaux de Grez & de Rieux qui en dépendent; l'excès de la boiſſon, ſur-tout de l'eau-de-vie, y a rendu la dyſſenterie plus violente & plus meurtrière; les tranchées & le teneſme ont été bien plus vifs & plus douloureux, la maladie & la convaleſcence bien plus longues: c'eſt dans ce pays que le hoquet a été le plus fréquent, ainſi que les récidives; ce dernier ſymptôme a cruellement tourmenté quelques malades avant leur mort. M. Barbier, Chirurgien de Compuis, élection d'Amiens, s'eſt employé avec beaucoup de zèle & d'intelligence pour le traitement de l'épidémie dans cette paroiſſe.

Nombre des malades & des morts dans les différentes Paroiſſes qui ont été ravagées par l'Épidémie.

	malades.	morts.
A Notre-Dame-du-Thil.....	56.....	20.
A la Chapelle-aux-Pots.....	27.....	5.
A Ons-en-Bray.....	87.....	32.
A Saint-Paul.....	47.....	9.
A Eſpanbourg.....	41.....	3.
A Vambé.....	62.....	6.
Au Hamel.....	56.....	18.
A Savigny.....	50.....	7.
TOTAL.....	426.....	100.

trente-quatre adultes & ſoixante-ſix enfans morts.

RÉFLEXIONS.

L'EXPOSITION que fait M. Marſan, des ſymptômes & des cauſes de l'épidémie qu'il a été chargé de traiter, & des moyens curatifs dont il s'eſt ſervi, ne laiſſe rien à deſirer ſur l'hiſtoire & le traitement de cette maladie; elle ne peut qu'ajouter à la haute idée que nous avions de ſes talens;

s'il preſcrivoit de bonne heure le diaſcordium, il l'employoit à ſi petite doſe, que ce médicament pouvoit tout au plus modérer le flux dyſſentérique, lorſqu'il étoit trop abondant, ſans l'arrêter complétement.

Ceux à qui la vertu aſtrictive du diaſcordium, même employé en ſi petite quantité, feroit encore ombrage, emploîront avec plus de ſécurité la thériaque, dont M. Marſan uſoit encore dans ce cas avec beaucoup de ſuccès.

En effet, les ſubſtances purgatives qui entrent dans la compoſition de ce dernier médicament, ſont bien propres à empêcher la vertu aſtrictive de celles qui leur ſont unies ; en ſorte que cette compoſition ſtomachique & corroborante reçoit des aſtringens, toute la vertu tonique qu'ils peuvent lui communiquer, ſans participer, pour ainſi dire, à leur aſtriction, avantage dont à la vérité le diaſcordium ne jouit pas, mais que M. Marſan pouvoit lui procurer quand il le jugeoit à propos, en lui

joignant quelque purgatif amer, tels que la rhubarbe, le ſyrop de chicorée compoſé, &c. enfin quelques grains d'ipécacuanha, dont il uſoit aſſez généralement les jours qu'il donnoit la thériaque ou le diaſcordium.

Nous avons cru devoir faire cette remarque pour ceux qui voyant que M. Marſan employoit le diaſcordium ou la thériaque, auroient pu penſer d'abord qu'il uſoit indifféremment de l'un ou de l'autre de ces médicamens, tandis qu'il préféroit ſans doute la thériaque quand il avoit en vue de calmer les tranchées & de fortifier les entrailles, & qu'il uſoit plutôt du diaſcordium lorſqu'il croyoit devoir modérer un peu le flux dyſſentérique qui lui paroiſſoit colliquatif, ſur-tout après l'uſage d'un purgatif qui avoit augmenté la pente qu'avoient les fluides, à ſe porter ſur le canal inteſtinal & à ſortir par l'anus. Nous nous flattons que ceux qui liront l'hiſtoire de ces diverſes Épidémies, obſervées & traitées par M. Marſan, feront attention aux

obſtacles qu'il a rencontrés, tant du côté de la pauvreté des habitans, que de leur répugnance à ſe ſoumettre au régime qu'il propoſoit : l'efficacité qu'il attribue aux décoctions farineuſes, ſubſtituées aux bouillons, eſt fort aiſée à concevoir. Cette manière de nourrir les malades a beaucoup de rapport avec celle d'*Hippocrate*, qui n'employoit que la tiſane d'orge, tantôt ſous la forme de bouillie, tantôt plus claire, & quelquefois chargée des principes de quelques plantes.

DESCRIPTION

DE LA MALADIE ÉPIDÉMIQUE

Qui a ravagé les hameaux de la FALAISE *& de* NEZET, *annexes de la paroiſſe d'*ÉPOSNE, *dans le courant de Juin & de Juillet 1783.*

Par M. ROGER.

TOPOGRAPHIE.

LA Falaiſe & le Nezet ſont ſitués dans un vallon à deux lieues de Mantes, & ſéparés l'un de l'autre par un ruiſſeau conſidérable, qui fait tourner pluſieurs moulins : ce vallon a la forme d'un entonnoir, dont la baſe longue environ d'une demi-lieue, répond au nord & à la rivière de Seine.

Ces deux hameaux ſont fort humides, à raiſon du ruiſſeau qui y paſſe, d'une multitude de lacs & de pièces d'eau qui ſervent à arroſer de vaſtes marais, où l'on recueille toutes ſortes

de légumes & ſur-tout d'excellens artichauts; des boſquets & des arbres fruitiers de toutes eſpèces, entourent ces deux hameaux, dont le ſol eſt fertile en vins & en grains.

Les maiſons y ſont baſſes, preſque toutes bornées au rez-de-chauſſée, couvertes de tuiles ou de chaume, n'étant éclairées que par une croiſée ou deux au plus, & ayant preſque toutes devant elles une cour, où le fumier croupit dans une mare d'eau, qui donne beaucoup de mauvaiſe odeur, ſur-tout en été.

On compte dans ces deux hameaux environ ſix cents habitans; ils ſont grands, forts, bien faits & bons cultivateurs; ils ſe nourriſſent de pain de ſeigle, de porc & de légumes; ils boivent du vin & de la piquette.

Il eſt bon d'obſerver que dans le temps de l'épidémie, l'atmoſphère étoit très-chaude & chargée d'un brouillard fort épais.

Description & Traitement de l'Épidémie.

Les malades éprouvoient d'abord de la laſſitude & des douleurs dans les extrémités, une fièvre ardente ſe déclaroit & étoit ſuivie

du tranſport, avec une altération conſidérable, un affaiſſement général & des ſueurs abondantes; la peau ſe couvroit d'une éruption miliaire; le ventre étoit tendu & douloureux; les urines briquetées; il y avoit un dévoiement verdâtre, chez pluſieurs; la langue & les lévres, ainſi que les dents, étoient noires & sèches; le pouls lent, petit, enfoncé; d'autres, les jeunes gens ſur-tout, l'avoient dur & plein; ils mouroient le ſept ou le huit de la maladie.

L'épidémie avoit enlevé douze perſonnes de quinze qu'elle avoit attaqués, lorſque je fus envoyé dans ces hameaux; je vis à ma première viſite, trente-ſix malades, & leur nombre augmentoit à chaque inſtant; mais un traitement mieux entendu, arrêta bientôt l'épidémie & la rendit moins meurtrière; celui qu'on avoit ſuivi juſqu'alors, étoit la ſeule cauſe de la grande mortalité qui avoit alarmé les habitans: voici quel il étoit.

Auſſitôt que quelque perſonne reſſentoit la moindre atteinte de la maladie, on la faiſoit coucher, & après l'avoir bien couverte dans ſon lit, on lui donnoit, ſuivant ſon âge, une bouteille ou une demi-bouteille de vin chaud,

avec du ſucre & de la canelle; bientôt celui qui avoit pris un pareil remède tomboit dans le délire, ſe tourmentoit, s'agitoit & cherchoit à ſortir de ſon lit; mais des forces ſupérieures l'y retenoient bien couvert, juſqu'à ce que le malheureux patient tombât dans une ſtupeur & un engourdiſſement général, qui ſe terminoient par une grande ſueur.

Quelques-uns ſe trouvèrent guéris à la ſuite d'une pareille criſe; ils reſtèrent ſeulement très-foibles pendant quelques jours; mais chez la plupart la fièvre redoubla, dans peu de jours les ſymptômes de putridité dont j'ai parlé ci-deſſus, ſe développèrent, & les malades n'y réſiſtèrent pas long-temps.

Je ſubſtituai à ce traitement incendiaire, un régime délayant, adouciſſant & anti-putride; je fis renouveler l'air dans les chambres des malades, qu'on changeoit de linge, quand ils avoient ſué; je recommandai ſur-tout de ne les couvrir qu'autant qu'il le falloit pour entretenir la chaleur naturelle; j'ordonnai pluſieurs lavemens émolliens à prendre dans la journée; je faiſois appliquer de pareilles fomentations ſur le bas-ventre, quand il étoit dur & tendu.

Le petit-lait & une tiſane faite avec la racine de

de ſcorſonnère, les feuilles de chicorée, avec ſuffiſante quantité de vinaigre, ſervoient de boiſſons ordinaires : on les émétiſoit lorſqu'il falloit tenir le ventre libre ; j'employai les bouillons d'herbes de préférence aux autres.

M. de Lucivel Médecin ayant approuvé mon traitement, je le continuai, à quelques modifications près, néceſſaires dans certains ſujets, & je guéris ſoixante à quatre-vingts malades ; il n'y en eut que deux qui périrent, malgré tous les ſoins que je leur donnai.

DESCRIPTION

DE L'ÉPIDÉMIE

Qui a régné dans le hameau de la COUARDE, pendant l'Automne de l'année 1783.

Par le même.

TOPOGRAPHIE.

LE hameau de la Couarde qui dépend de la paroiſſe de Nauphlette, eſt ſitué ſur un côteau expoſé au midi, à quatre lieues de Mantes, & près de la forêt de Breval, qui le borde à l'oueſt ; il y a au bas du côteau un petit ruiſſeau, qui n'eſt entretenu que par l'eau des pluies.

Le terrein, qui eſt d'ailleurs très-ſec en tout temps, produit toutes ſortes de grains & beaucoup de pommes dont on fait du cidre, boiſſon ordinaire du pays.

Les habitans ſont d'une taille moyenne, preſque tous pauvres, travaillant à l'Agriculture

ou dans les bois; ils se nourrissent de pain de seigle, de soupe faite avec du porc salé, des haricots & de laitage; ils n'ont que de mauvaise eau croupie; leurs maisons basses & couvertes de chaume, n'ont qu'une seule ouverture qui donne sur une cour remplie de fumier: on compte environ quatre cents personnes dans ce hameau.

Description & Traitement de l'Épidémie.

Ayant été envoyé le 5 Novembre dans ce hameau, j'y trouvai douze malades, & six autres dans une ferme qui en dépend; le Fermier avoit déjà perdu trois enfans; il étoit dans la plus grande consternation, voyant ses cinq autres enfans attaqués de la même maladie, & fort mal; ils étoient dans un état de stupeur absolue, & avaloient avec beaucoup de peine; ils avoient le visage enflammé, les dents, les lèvres & la langue sèches & noires; le pouls dur & intermittent; la peau couverte d'éruptions milliaires, le ventre tendu, les urines briquetées, un dévoyement considérable de matières verdâtres.

Cette maladie étoit ſi contagieuſe, que tous ceux qui gardoient ou même qui approchoient le plus des malades, ont été attaqués de la même maladie; mais ayant été mieux traités que les premiers malades, ils ſe ſont tous tirés d'affaires.

Des envies de vomir, un grand mal de tête & à la gorge, avec difficulté d'avaler, étoient les premiers ſymptômes qui ſe manifeſtoient; la fièvre s'allumoit & étoit conſidérable pendant les quatre premiers jours, la peau ſe couvroit de plaques rouges, comme dans les fièvres ſcarlatines; les ſueurs étoient très-abondantes, & la maladie ſe terminoit dans l'eſpace de ſix à ſept jours.

L'infuſion de fleurs de ſureau, acidulée avec une ſuffiſante quantité de vinaigre, les bouillons de veau & de poules avec les plantes potagères, ſervoient de boiſſon ordinaire aux malades; on leur tenoit le ventre libre par des lavemens émolliens; on appliquoit autour du cou des cataplaſmes de mie de pain & de lait; on uſoit de gargariſmes, compoſés avec la fleur de ſureau, le miel & le vinaigre, dans ſuffiſante quantité d'eau; & dans le cas de putréfaction, on faiſoit ces gargariſmes avec une décoction

de feuilles de noyer & de creſſon, & ſuffiſante quantité de miel roſat & d'eſprit de vitriol.

Les bains de pieds & ſur-tout l'application des véſicatoires n'ont pas été négligés, lorſque l'humeur morbifique menaçoit de ſe fixer à la tête; mais ces moyens n'ont pu empêcher la formation des abcès (ſur-tout aux amigdales & aux parotides) qui ont occaſionné chez pluſieurs malades un écoulement de pus & de matière ſanguinolente, par le nez & les oreilles, & quelquefois la mort.

Je connois pluſieurs enfans de l'âge de dix à douze ans, qui quoique guéris depuis plus de trois mois, ont encore un petit écoulement par les oreilles, avec perte totale de l'ouïe; les injections vulnéraires, les exutoires, les fondans & les purgatifs ont été employés ſans ſuccès contre cet accident.

De cinquante à ſoixante malades qu'il y a eu tant dans le hameau que dans la ferme, il en eſt mort ſix, en comptant les trois enfans du Fermier, qui étoient morts avant mon arrivée: ces ſix perſonnes ont été les victimes du mauvais traitement auquel on les a ſoumis, plutôt que de la maladie, puiſque celle-ci a ceſſé d'être meurtrière, dès qu'on n'a plus donné aux

malades du vin avec du ſucre & de la canelle, ce qui eſt l'unique & ſouverain remède ou plutôt le vrai poiſon des gens de la campagne, qui l'emploient pour toutes leurs maladies, & principalement dans la petite vérole & la rougeole. Quoiqu'ils tuent par ce moyen la moitié de leurs enfans, ces déſaſtres ne peuvent les tirer de ce malheureux préjugé.

DESCRIPTION

DE L'ÉPIDÉMIE

Qui a ravagé la paroiſſe de GUERVILLE *& les Hameaux qui en dépendent, au Printemps de l'année 1783.*

Par le Même.

TOPOGRAPHIE.

GUERVILLE eſt une forte paroiſſe, à cinq quarts de lieue de Mantes, de laquelle dépendent les hameaux de la Plaigne, la Broſſe, Bois-Robert, Freſnelle, Groſmoulu & Senneville; ces ſix hameaux ſont éloignés les uns des autres, & à peu-près à une demi-lieue de la paroiſſe; ils ont tous, excepté Senneville, la même poſition que le Breuil, annexe de Mantes-la-ville, que l'épidémie a auſſi ravagé, étant ſitués comme lui ſur des côteaux élevés & expoſés au midi; le terrein y eſt fort ſec, ſur-tout en été.

Le Breuil contient environ ſix cents perſonnes ; c'eſt un village très-pauvre & fort mal-propre, dont les maiſons, qui n'ont d'autre ouverture que la porte, ſont fort baſſes & couvertes de chaume ; elles n'ont pour la plupart qu'une ſeule chambre, où tout le monde loge enſemble, & où les enfans couchent juſqu'à ſix dans le même lit ; chaque maiſon a auſſi dans ſa cour une mare d'eau croupie & un fumier devant ſa porte ; le village eſt entouré de mares d'eau & d'arbres de toutes eſpèces.

Les habitans de ce village ſont en général fort maigres, d'une grandeur & d'une force médiocre ; ils ſe nourriſſent de pain d'orge & de ſeigle, de fromage blanc, d'haricots & de lentilles, & cultivent la terre qui produit du vin & un peu de toutes ſortes de grains ; les plus aiſés ne mangent que de la chair de porc, & jamais de viande de boucherie.

Senneville, hameau qui dépend de la paroiſſe de Guerville, eſt dans un fond, entre deux côteaux fort élevés, qui le garantiſſent du vent de nord ; ſon entrée fort large & fort libre, répond à la Seine ; il y a au bas de ce village, un ruiſſeau que les pluies rendent fort conſi-

dérable, & qui se rend dans une grande mare qu'on laisse remplir & qu'on lâche ensuite pour faire tourner un moulin à farine; il y a beaucoup d'arbres, de mares & de fumier, comme dans tous les villages: le sol ressemble à celui de Guerville.

Ce dernier endroit, chef-lieu de la paroisse, est entre deux côteaux; l'un au midi, dont l'issue est fort libre; l'autre au nord, en forme d'entonnoir, dont la base répond à la Seine, & dont la largeur est à peu-près d'une demi-lieue. Les brouillards qui s'élèvent de la Seine, s'enfoncent dans cette gorge, & vont se répandre sur Guerville & Senneville.

Une infinité de sources rendent le pays fort humide, & produisent des fontaines & des mares où l'eau croupit en été, & augmente l'infection que causent les fumiers rassemblés dans le village; les maisons y sont aussi mal construites que dans les hameaux voisins, & le cimetière est au milieu de l'endroit.

Les habitans au nombre d'environ douze cents, sont d'une taille ordinaire, un peu maigres, fort mal-propres, & d'une force proportionnée à leur constitution; ils se nourrissent de pain de seigle & d'orge, des légumes farineux,

de fromage blanc & de petit-ſalé; ils boivent de la piquette & du cidre de pommes ou de poires: le ſol y eſt fertile en vin, en fruits & grains de toute eſpèce.

Description & Traitement de l'Épidémie.

Au commencement de Mars 1783, une fièvre putride, pourprée & vermineuſe, ſe répandit dans toute la paroiſſe, ainſi que dans le Breuil. Ses ſymptômes étoient d'abord un grand accablement, des douleurs de tête & aux extrémités; des envies de vomir & des ſoubreſauts dans les tendons; le pouls étoit dur, petit & inégal; la bouche sèche, le bord des lèvres & la langue noirs; les urines briquetées; le ventre dur & tendu; les déjections abondantes, très-fétides & d'une couleur brune & jaunâtre; la chaleur étoit extrême dans toute l'habitude du corps, la tête s'embarraſſoit, & les malades périſſoient vers le treizième jour de la maladie.

Tous ces ſymptômes ne ſe rencontroient pas, du moins avec la même violence, chez tous les ſujets. Les jeunes gens ſanguins & bilieux

étoient ceux qui les éprouvoient tous le plus communément ; mais les perſonnes de trente à quarante ans, d'une conſtitution phlegmatique, avoient le pouls plus ſouple, des ſelles abondantes moins fétides ; ils rendoient des urines nébuleuſes, & étoient fort affaiſſés.

Lorſque j'étois appelé à temps, je faiſois ſaigner du bras ou du pied, ſuivant les indications, ceux qui étoient jeunes & forts ; je préférois la ſaignée du pied, lorſque la tête menaçoit de s'embarraſſer ; mais je trouvois rarement l'occaſion de placer les ſaignées, parce qu'on m'appeloit trop tard ; deux ou trois jours de maladie produiſant un affaiſſement conſidérable chez les gens de la campagne, à qui dès-lors la ſaignée devient pernicieuſe.

L'émétique que j'employois alors de préférence, faiſoit rejeter une grande quantité de bile porracée avec des vers ; quelques-uns rendoient une bile noire, qui étoit preſque toujours de mauvais augure ; bientôt le hoquet ſurvenoit, le ventre devenoit dur & ſenſible, & les malades tomboient dans un affaiſſement mortel ; cependant l'uſage des antiſeptiques amers & du camphre, en ont ſauvé quelques-uns.

L'eau commune miellée & acidulée, avec une ſuffiſante quantité de vinaigre, & le petit-lait, ſervoient de boiſſon ordinaire ; on y ajoutoit ſouvent du nitre & du tartre ſtibié, afin d'entretenir les évacuations : ces moyens ſuffiſoient pour guérir la plupart des malades.

Les bouillons ſe faiſoient avec l'oſeille, la poirée & les autres plantes potagères & un peu de beurre ; les lavemens émolliens n'étoient pas négligés : lorſque la maladie étoit longue, on ſoutenoit les forces par l'uſage du riz écraſé dans les bouillons, par quelques cuillerées de vin vieux, & par l'uſage du quinquina.

Cette maladie ceſſa vers la fin de Juin ; ſur plus de quatre-vingts malades que j'ai traités de cette manière, il n'en eſt mort que ſept ou huit ; plus de ſoixante avoient péri avant mon arrivée, ſuivant le rapport de M. le Curé.

RÉFLEXIONS.

Si les relations précédentes des maladies épidémiques ont fait connoître que les épidémies les moins dangereuſes deviennent ſouvent fort meurtrières dans les campagnes, lorſqu'elles ſont négligées ; les

obſervations de M. Roger prouvent d'un autre côté qu'elles ſont encore plus pernicieuſes, quand les malheureux payſans abandonnés à eux-mêmes, s'ingèrent de les traiter. L'épidémie de la Falaiſe & du Nezet, qui étoit ſi bénigne, qu'il n'a fallu, pour ainſi dire, que faire ceſſer le régime incendiaire pour la guérir, avoit cependant emporté les quatre cinquièmes des malades, lorſque M. Roger fut envoyé pour la combattre. Celle de la Couarde, qu'un traitement mal-entendu avoit pareillement rendu plus maligne, avoit enlevé trois enfans dans la même maiſon. Enfin l'épidémie de la paroiſſe de Guerville avoit fait périr au moins ſoixante perſonnes, tandis que M. Roger n'en a perdu que ſept ou huit, ſur environ quatre-vingts qu'il a ſoignés; ce qui ne fait qu'un dixième. On ne peut donc envoyer trop promptement des ſecours aux malheureux habitans de la campagne, & il ſeroit bien à deſirer qu'on pût leur perſuader de

s'abſtenir de tout remède échauffant & de s'en tenir ſimplement à une diète ſévère, & à de l'eau pure ou panée, juſqu'à ce que les gens de l'Art leur euſſent indiqué les vrais moyens de guériſon. Combien en ſauveroit-on, que le vin & les alimens dont ils ſe gorgent, par un malheureux préjugé, précipitent dans le tombeau !

Il eſt bien évident que l'épidémie de la Falaiſe & du Nezet, devoit toute ſa malignité au régime incendiaire que ſuivoient les malades, puiſqu'il a ſuffi d'en ſubſtituer un rafraîchiſſant, pour la faire changer de caractère. M. Roger n'a eu que très-rarement beſoin d'employer les grands remèdes, tels que les ſaignées & l'émétique ; il ne donnoit même ce dernier médicament qu'à petite doſe & en lavage : c'eſt par cette attention à ne point tracaſſer les malades par des remèdes ſuperflus, qu'il s'eſt montré bon Praticien ; ſans doute qu'il avoit ſoin de purger les malades à la fin de leur maladie, pour aſſurer leur guériſon.

L'épidémie de la Couarde, étoit plus dangereuſe par elle-même & vraiment contagieuſe, puiſqu'elle ſe communiquoit à ceux qui gardoient les malades, & même à ceux qui s'en approchoient ſouvent; ſi elle a fait moins de ravage, c'eſt que M. Roger y a remédié plus tôt : c'étoit une angine accompagnée de fièvre ſcarlatine, que cet habile Chirurgien a traitée avec le plus grand ſuccès, puiſqu'il n'a perdu que deux ou trois malades ſur environ ſoixante qu'il a ſoignés.

Il auroit peut-être été poſſible d'éviter aux malades les abcès & les écoulemens ſanguinolens, qui leur ſont ſurvenus à la gorge & dans les environs; ſi on avoit eu recours d'abord à la ſaignée, afin de prévenir ou de diminuer l'inflammation, & ſi on avoit donné l'émétique, qui paroiſſoit indiqué par les nauſées, afin d'évacuer les premières voies & de détourner par cette ſecouſſe, les humeurs qui ſe jetoient ſur la gorge : du reſte le traitement preſcrit,

étoit très-bien conçu & méritoit tous les ſuccès qu'il a obtenus.

M. Roger ne parle pas de l'éruption qui a dû ſe faire dans l'épidémie de Guerville, ſi c'étoit une fièvre pourprée; peut-être a-t-il cru qu'il ſuffiſoit de nommer une maladie, pour indiquer tous les ſymptômes qui lui ſont eſſentiels & qui la caractériſent, ſans en faire une énumération qu'il a jugée ſuperflue.

On peut douter que cette fièvre fût eſſentiellement vermineuſe, puiſque les malades n'ont éprouvé aucun des ſymptômes qui dénotent particulièrement la préſence des vers; & qu'ils n'ont pas eu beſoin des anthelmintiques: le peu de vers que l'émétique a fait ſortir, pouvoient habiter dans le corps des malades, ſans trop les incommoder, & ſans y être une cauſe de maladie, comme il eſt aſſez commun de l'obſerver chez des perſonnes dont la ſanté paroît bonne à tous égards.

Quoi qu'il en ſoit, le traitement preſcrit

étoit le plus convenable, en ce que c'étoit celui qu'indiquoient les ſymptômes décrits, abſtraction faite du nom qui pouvoit convenir à la maladie.

En effet, M. Roger lui ayant reconnu un caractère putride, l'a combattue principalement avec l'émétique & les acides; ce qui ne l'a pas empêché d'avoir recours à la ſaignée du bras ou du pied, quand des ſymptômes particuliers en ont fait connoître la néceſſité: quelques cuillerées de vin vieux & le quinquina, s'employoient utilement pour ſoutenir les forces, ſur le déclin de la maladie, & on purgeoit ſans doute alors les malades, autant qu'il le falloit, pour aſſurer la guériſon.

DESCRIPTION

D'UNE ÉPIDÉMIE

Qui a régné à BEAUMONT-SUR-OISE, élection de Senlis, au mois de Mars 1783.

Par M. VIÉ.

TOPOGRAPHIE.

BEAUMONT eſt une petite ville à huit lieues de Paris, ſituée à mi-côte, & bâtie en partie en amphithéâtre, ſur la rivière d'Oiſe, qui la borde à l'oueſt & au nord; le reſte de la ville s'étend du côté de l'eſt dans une petite plaine bornée par une montagne que couronnent les bois de Carnelle & de Saint-Martin-du-Tertre. Le penchant de cette montagne eſt couvert de vignes, qui donnent un aſſez mauvais vin; l'eau dont on uſe, eſt fournie par une fontaine qui prend ſa ſource dans le bois de Carnelle; elle eſt chargée de matières crétacées, gâte les dents, donne des goîtres, & ne peut

se garder plusieurs jours, sans exhaler une odeur désagréable.

L'air qu'on respire à Beaumont, est très-sain, & le terrein fertile ; en général il y a peu de maladies, sur-tout chez les bourgeois. Les pêcheurs qui habitent le bas de la ville, les ouvriers qui travaillent sur les farines destinées pour Paris, & les vignerons qui occupent le pied de la montagne de Carnelle, sont ceux dont la santé se dérange le plus souvent; cependant les fièvres intermittentes y sont si rares, que depuis vingt-deux ans, je pourrois à peine compter sept ou huit personnes qui en aient été attaquées, encore étoit-ce des gens employés au mélange des farines.

La maladie la plus commune à Beaumont, est une fièvre putride, qui paroît presque toutes les années au printemps, ou au commencement de l'été ; elle est ordinairement si bénigne, qu'on la guérit facilement, en l'attaquant dans son principe.

Il n'en a pas été de même au mois de Mars 1783, non-seulement cette maladie a été beaucoup plus générale, mais encore beaucoup plus longue & plus grave par ses complications & par un appareil effrayant ; elle a régné près

de cinq mois ; deux cents personnes en ont été frappées d'une manière plus ou moins dangereuse, mais toujours alarmante ; & une preuve de son caractère épidémique, c'est qu'elle attaquoit indistinctement les enfans, les adultes & les vieillards.

Description de la Maladie.

Elle s'annonçoit par une pesanteur de tête, des yeux larmoyans, un teint livide & plombé, une lassitude considérable dans toutes les parties du corps, & une grande douleur dans les reins ; les malades étoient surpris d'une fièvre très-vive, précédée du frisson ; la langue étoit très-chargée & tremblante, l'anxiété considérable, l'abattement marqué, le pouls plein, mais mou ; bientôt le ventre se tendoit, il s'établissoit des évacuations crues & verminеuses. Dans le progrès de la maladie, on voyoit naître des mouvemens convulsifs dans les tendons, du délire & une éruption milliaire ; dans le déclin, les évacuations du ventre devenoient de meilleure nature ; les urines annonçoient la coction, & il s'est formé chez un très-grand nombre, un dépôt critique sur les parotides, dépôt qui devenoit de la grosseur

du poing, dans vingt-quatre heures, & qu'il étoit fort intéreſſant d'ouvrir avec promptitude.

Pour donner une idée plus exacte de la marche de l'épidémie, nous rapporterons l'hiſtoire de quelques-uns des malades qui en ont été attaqués.

Première Observation.

Un jeune homme de dix-neuf ans, qui fut attaqué un des premiers de la maladie, éprouva d'abord une laſſitude univerſelle, des envies de vomir, une douleur dans les reins, une peſanteur conſidérable à la tête.

Je lui preſcrivis le premier jour pluſieurs lavemens, l'eau de poulet pour boiſſon, & par intervalles, une limonade légère ou de l'eau de groſeille; il vomit beaucoup & rendit une bile exactement verte & quantité de matières glaireuſes.

Le lendemain la fièvre fut moins vive, & le malade prit les mêmes boiſſons, aiguiſées avec un grain d'émétique & trente grains de ſel de nitre.

Le trois de la maladie, la fièvre étoit plus forte, le ventre bouffi, les urines très-claires; je fis adminiſtrer des fomentations émollientes

& des demi-lavemens avec le lait & la caſſonade, ce qui procura des ſelles aſſez copieuſes d'une matière épaiſſe & aſſez jaunâtre.

Le quatre, le ventre étoit plus mou; je fis paſſer trois onces de tamarins, aiguiſées d'un grain d'émétique, dans une pinte d'eau de veau, ce qui produiſit encore une évacuation abondante.

Le cinq, la reſpiration devint gênée, l'œil vif, le pouls plus fort & plus fréquent; & le lendemain la peau parut couverte d'une éruption milliaire, qui ſe ſoutint juſqu'au neuf: je favoriſai cette éruption, en faiſant ajouter à la boiſſon une pincée de fleurs de ſureau.

Le dix, ces petits boutons devinrent farineux & tombèrent en pouſſière: la fièvre ſe ſoutint enſuite juſqu'au ſeize, & céda tout-à-fait le dix-ſept; mais elle avoit été ſi douce depuis la diſparition du millet, qu'elle n'avoit point empêché de purger trois fois le malade.

Deuxième Observation.

La fille *Damoy* fut ſaiſie de la maladie régnante, c'étoit un ſujet ſanguin; auſſi les ſymptômes dominans étoient une tête lourde,

le visage enflammé, une fièvre violente, avec des mouvemens convulsifs dans les tendons : je prescrivis d'abord une saignée du bras ; deux heures après, l'estomac fut évacué par le moyen de l'ipécacuanha dans trois verres de décoction de *semen contra*, ce qui fit rendre à la malade trois vers & beaucoup de bile.

Le lendemain, la tension du ventre me fit encore soupçonner des matières vermineuses ; j'ordonnai en conséquence des lavemens avec le miel & la cassonade, qui firent encore sortir plusieurs vers : le ventre resta cependant tendu jusqu'au neuvième jour ; les urines étoient claires, & le délire perpétuel.

Le neuf de la maladie, des signes de coction parurent dans les urines & dans les selles ; la tête commença à être moins affectée ; tous les accidens allarmans cessèrent le quatorze, & il ne resta qu'une sorte d'imbécillité, qui disparut à mesure que la malade fut purgée, & qu'elle reprit des forces.

J'observerai ici que le délire a été considérable sur huit ou dix malades, vers le dix-sept de la maladie : quatre hommes pouvoient à peine les retenir dans leurs lits ; le ventre étoit extrêmement tendu, les mouvemens convulsifs

conſidérables, toute eſpèce d'évacuation ſupprimée, & le pouls dans un état à ne préſenter aucune reſſource.

Je me déterminai à leur faire paſſer trois ou quatre verres d'émulſion, dans leſquels je faiſois mettre une demi-once de ſyrop diacode : ce remède a eu tant de ſuccès, qu'aucun de ces malades n'eſt mort : l'effet qu'il produiſoit étoit d'abord de tranquilliſer les malades, d'amollir le ventre, & de favoriſer des évacuations abondantes, dont pluſieurs étoient remplies de vers.

Troisième Observation.

La femme *Groſpierre*, après avoir éprouvé les mêmes accidens & uſé des mêmes remèdes que les autres, eut, le ſix, une éruption, qui diſparut totalement le ſept au ſoir : la tête ſe prit auſſitôt, & il parut le lendemain matin, une parotide de la groſſeur d'un œuf de pigeon ; cette tumeur étoit le ſoir, groſſe comme le poing : je fis appliquer deſſus un cataplaſme fort émollient : on l'ouvrit le neuf, il en ſortit un pus d'une odeur cadavéreuſe. Cette malade a eu beſoin de prendre du quinquina, tant pour faciliter la ſuppuration, que pour ranimer les forces.

Quatrième Observation.

Le nommé *Cagnet* s'étant trouvé dans les mêmes circonſtances que la malade précédente, eut un dépôt conſidérable près de l'anus ; la quantité de matière, & la poſition de la tumeur, la firent tomber bientôt en gangrène ; je me hâtai de la faire ouvrir, il en ſortit un pus noirâtre d'une odeur inſoutenable ; le malade a eu une convaleſcence bien lente. J'ai uni les ſucs de creſſon au quinquina, & le malade étoit en état de ſortir le quarantième jour de ſa maladie.

Ces bubons ont auſſi paru chez plus de douze malades, pour leſquels j'ai employé les mêmes moyens avec un égal avantage ; dans d'autres, ils ont paru & diſparu quelques heures après ; l'application de larges véſicatoires aux jambes a prévenu les mauvais effets de cette métaſtaſe ; une ſeule femme, dont la parotide ne fut point ouverte, & à qui on n'appliqua pas les véſicatoires, parce que ſes parens s'y oppoſèrent, a été la victime de leur entêtement.

Il eſt aiſé de voir par cet expoſé, 1.° que la maladie qui a régné à Beaumont, le printemps & l'été de l'année 1783, étoit une fièvre putride

vermineuſe, plus ou moins compliquée ſuivant les différens ſujets.

2.° Que cette maladie étoit épidémique, puiſqu'elle ſe propageoit de maiſon en maiſon, & qu'elle n'épargnoit perſonne dans celles où elle étoit entrée.

3.° Que la ſaignée y a été rarement requiſe, tandis que les évacuans, les acidules, les anti-putrides & les véſicatoires, y ont eu le plus grand ſuccès, comme dans preſque toutes les maladies épidémiques des campagnes.

Les cauſes de cette maladie ne ſont pas difficiles à déterminer : elle eſt née, s'eſt développée & a régné dans les faubourgs de la ville, qui ſont à la vérité expoſés à l'eſt, mais qui ne reçoivent point l'influence de ce vent, à cauſe de la montagne & des bois qui les couvrent de ce côté : la mal-propreté de ces faubourgs eſt extrême ; les maiſons ne ſont que de petites cellules qui ne tirent le jour que par la porte, & qui renferment chacune ſept ou huit familles. Les Vignerons qui les habitent, ramaſſent au printemps, du fumier qu'ils entaſſent à leurs portes ; il s'en exhale une odeur infecte, & il coule de chacun de ces fumiers une liqueur noirâtre & puante,

dont la réunion forme un cloaque d'autant plus dangereux, que les rues n'y ſont pavées que par intervalles.

Voilà la cauſe de la fièvre qui paroît tous les ans chez les habitans de ce quartier. Pourquoi a-t-elle été plus grave en 1783! c'eſt que l'hiver avoit été fort humide, le printemps chaud & humide, & les alimens moins bons que les années précédentes.

On ſe convaincra de la juſteſſe de ces conjectures, en conſidérant que cette maladie n'a paru dans la ville que ſur trois ou quatre individus indigens; tandis qu'elle a frappé plus de deux cents pauvres habitans des faubourgs que nous venons de décrire. Sur ces deux cents malades, il n'en eſt mort que ſept, parmi leſquels il faut compter une femme abandonnée un inſtant à elle-même dans le délire, & qui s'eſt jetée dans la rivière.

Si les moyens de l'Art ont ſi bien réuſſi, on le doit principalement aux ſecours abondans & multipliés, que la vigilance de M. l'Intendant a fait diſtribuer aux malades. Notre reſpectable Curé & tous les honnêtes gens de notre ville, ont donné en même-temps des preuves éclatantes de leur humanité. Je dois beaucoup aux

ſoins actifs & éclairés de M.rs Alteyra & Giroux, Chirurgiens de cette ville, qui m'ont ſecondé auprès des malades.

Réflexions.

La maladie épidémique ſur laquelle M. Vié nous a envoyé un Mémoire auſſi exact que précis, n'avoit pas en général un caractère de putridité bien décidé: elle ſe terminoit d'ailleurs avant le vingt-unième jour, qui eſt le terme ordinaire des vraies fièvres putrides; c'étoit plutôt une fièvre ſtercorale-vermineuſe, déterminée par la ſabure accumulée dans les premières voies, & produite par les mauvais alimens auxquels le peuple avoit été réduit cette année. Cette fièvre eſt cependant devenue putride & maligne par le paſſage de ces mauvais ſucs dans la maſſe du ſang; leur corruption ayant été augmentée par leur ſéjour dans le corps & par la chaleur de la fièvre. La mauvaiſe conſtitution des ſujets, l'intempérie de

l'année, & les ſources d'infection particulière au pays, ont ſans doute contribué à cette fâcheuſe dégénération de la maladie primitive : mais les ſoins vigilans & éclairés de M. Vié, l'ont prévenue chez la plupart des malades qui ont pu être évacués de bonne-heure, & chez qui la ſabure des premières voies n'a pas eu le temps d'acquérir le degré de corruption propre à la fièvre putride, & n'a pu infecter la maſſe du ſang par ſon mélange avec ce fluide.

DESCRIPTION

DE L'ÉPIDÉMIE

Qui a régné dans la paroiſſe de SCEAUX, *élection de Nemours, depuis le commencement d'Août juſqu'à la fin de l'année 1783.*

Par M. JULIEN.

TOPOGRAPHIE.

LA paroiſſe de Sceaux, qui contient neuf cents vingt-deux perſonnes, eſt à deux grandes lieues de Château-Landon, & à cinq de Nemours, ſituée dans un petit vallon, à l'extrémité d'une plaine qui la borde au nord, & bâtie ſur le bord du Fuſin, rivière que groſſiſſent au-deſſus de Sceaux quantité de fontaines, qui ſortent du marais immenſe, par lequel ce bourg eſt borné au midi.

Le courant de cette rivière eſt aſſez fort, pour faire tourner douze moulins dans l'eſpace d'à peu-près trois lieues qu'elle parcourt, avant

d'aller ſe perdre dans le canal de Loing, au-deſſous de Château-Landon. Elle roule ſes eaux ſur un fond de vaſe profonde & noire, qui en détériore la qualité ; mais près de Château-Landon, elle trouve un lit de ſable & de cailloux, qui rend ſes eaux légères & bonnes à boire.

Les fontaines qui arroſent le marais, ſont autant d'abîmes dont on a peine à trouver le fond : les eaux y ſont ſtagnantes dans les temps de ſéchereſſe, couvertes de lentilles d'eau, & ſi froides qu'on n'y voit preſque pas de grenouilles. Il eſt dangereux de paſſer dans ce marais, ſi l'on n'en connoît pas les ſentiers ; ſouvent les beſtiaux qui y paiſſent, s'y embourbent, & périroient, s'ils n'étoient promptement ſecourus.

La rivière, ainſi que ces gouffres, contient du poiſſon d'une petite eſpèce, beaucoup de ſangſues & une quantité prodigieuſe d'écreviſſes très-noires, & d'une médiocre qualité.

L'aulné croît abondamment dans ce marais, & ce bois intercepte le courant d'air du nord au midi : j'y ai reconnu pluſieurs ſources d'eaux minérales ferrugineuſes, mais dont on ne peut tirer aucun avantage, par l'impoſſibilité de leur

procurer de l'écoulement, ſans les confondre avec des eaux étrangères.

Le bourg de Sceaux eſt fort ancien, on y voit des veſtiges de murailles & de larges foſſés que le temps a reſpectés. Les maiſons y ſont mal conſtruites, baſſes & couvertes de paille, ne recevant de lumière que par les portes pratiquées au midi, en face du marais. Les fumiers ſont, comme dans toutes les campagnes, dépoſés juſque ſur le pas des portes; les rues qui ne ſont point pavées, ſont remplies de boue pendant l'hiver & dans les temps pluvieux.

Un grand chemin conſtruit par *Jules Céſar*, pour communiquer de la Champagne avec l'Orléanois, par Sens, paſſe au milieu du bourg, dont les maiſons s'étendent en grande partie le long de la rivière du côté de l'eſt, à plus d'une lieue. Le reſte des habitations entièrement iſolé du bourg, forme un hameau qu'on appelle la *Botière*. L'eau de la plupart des puits eſt fade, peſante, & diſſout difficilement le ſavon.

Le hameau de la Botière, qui n'a de communication avec le bourg que par une chauſſée de pierre, longue d'un quart de lieue, & quelques autres hameaux qui lui ſont contigus, comprend

comprend environ ſoixante feux, tous conſtruits au milieu du marais, environnés de mares d'eau, de foſſés & de fontaines. Les joncs & les roſeaux qui y croiſſent en quantité, & les feuilles d'aulne qui pourriſſent dans ces eaux, augmentent l'inſalubrité du lieu : il s'y forme toutes les nuits des brouillards très-épais, ſurtout au printemps, & l'air de ce marais n'eſt jamais dégagé de vapeurs.

Auſſi les fièvres putrides éruptives y ſont-elles très-communes. Cette paroiſſe étoit du nombre des vingt-ſix qui furent ravagées, il y a vingt-ſept ans, par une épidémie que feus M.rs de Chaignebrun, Roſe & moi, fûmes chargés de traiter. Nous obſervames alors que la mauvaiſe ſituation du bourg rendit la mortalité plus conſidérable parmi les habitans.

La plaine qui ſe termine auprès de Sceaux, a environ dix lieues de circuit, & dépend de dix paroiſſes : la portion de Sceaux eſt aride ; ſon ſol ne porte preſque par-tout que ſix à ſept pouces de bonne terre, fort légère, ſur un fond de terre blanche, calcaire en pluſieurs endroits : les vents brûlans du midi y deſſèchent les grains, s'ils ne ſont ſouvent arroſés par la pluie ; ſi ces vents ſont violens & durent par

un temps de ſéchereſſe, ils découvrent la racine des grains, & les font périr avant leur maturité: la terre y eſt ſi maigre, qu'elle ne peut produire que du ſeigle, de l'orge, du ſarraſin & de l'avoine qui eſt d'une très-bonne qualité. On y sème du ſainfoin, parce que l'herbe du marais eſt peu nourriſſante; les beſtiaux qui y paiſſent toute l'année, n'y engraiſſant pas.

Le bois y eſt rare, tant pour la bâtiſſe, que pour le chauffage. L'aulne eſt preſque le ſeul qu'on y trouve, & c'eſt de lui que ſe ſervent les habitans, pour couvrir leurs maiſons. Il leur ſeroit facile de brûler de la tourbe, mais ils ſont trop pareſſeux pour s'occuper de cette économie. Ils s'occupent l'hiver à faucher du jonc & des roſeaux, s'expoſant ſouvent à l'eau pour tirer ces mauvaiſes herbes du marais; ils en emploient une partie pour ſe chauffer, & vendent l'autre pour faire des litières aux beſtiaux. Ils brûlent les cantons les moins fournis de plantes aquatiques, pour en faire d'aſſez mauvais pâturages.

Le bœuf & le mouton ne ſont pas bons dans ce pays, mais le veau, quoique petit, y eſt aſſez délicat. Le gibier, ſur-tout le lièvre, n'y a pas un bon goût; on trouve ſouvent de ces derniers animaux morts d'hydropiſie. Les

oiſeaux aquatiques y abondent pendant les hivers rigoureux : les canards qu'on élève dans le marais, ne ſont pas bien gras ; mais les écreviſſes dont ils ſe nourriſſent, leur donnent un bon fumet, qui tient beaucoup du ſauvage.

Il y a quelques vignes qui donnent un aſſez mauvais vin. La plus grande partie des habitans ne boit que de l'eau ; ils n'ont d'autres arbres à fruits que quelques pruniers ſauvages qui croiſſent dans les haies des jardins ; & les fruits de ces arbres ſont ſi acerbes, qu'ils ont cauſé la perte de quantité d'enfans attaqués de la dyſſenterie.

Lorſqu'on a traverſé le marais pour ſe rendre à la Botière, on trouve un changement total dans le terrein, qui alors eſt gras & a plus de profondeur : on y cultive de l'épautre, du méteil, du ſeigle, de l'orge & de l'avoine : le labour y eſt difficile, il faut employer de forts chevaux pour traîner la charrue ; les gens les plus aiſés ſe ſervent de bœufs : il n'y a que ceux qui poſsèdent des terres en propre, qui jouiſſent de quelque aiſance, les Manœuvres y ſont fort pauvres.

Les habitans de Sceaux ſont en général pâles,

maigres, d'un foible tempérament & peu induſtrieux; ceux qui jouiſſent de quelque aiſance la doivent au commerce qu'ils font au-dehors, ſur-tout à celui de dindons & d'oies, qu'ils vendent à Château-Landon, pour l'approviſionnement de Paris.

Les femmes y accouchent facilement, mais elles ſont plus expoſées aux ravages du lait, que celles des lieux voiſins. Les filles deviennent nubiles aſſez tard : l'ictère y eſt endémique, mais une légère boiſſon apéritive ſuffit ordinairement pour débarraſſer le foie, & la maladie ſe diſſipe ſouvent d'elle-même.

DESCRIPTION & TRAITEMENT de l'Épidémie.

J'APPRIS dans les premiers jours d'Octobre 1783, qu'une dyſſenterie épidémique ravageoit la paroiſſe de Sceaux : je m'y tranſportai le 6, ſur l'ordonnance de M. le Subdélégué de Nemours; je trouvai pluſieurs convaleſcens qui ſe traînoient à peine par les rues avec une face jaune & décharnée, & les lèvres décolorées; il y avoit des déjections dyſſentériques le long de tous les murs; on ſentoit dans toutes les

maiſons une odeur de chair pourrie, qui affectoit l'odorat d'une manière fort déſagréable.

Il y avoit vingt-un malades, & il étoit mort depuis le 14 d'Août, trente-trois perſonnes, parmi leſquelles on comptoit dix-ſept enfans, qui furent les premières victimes & les plus grièvement affectés de la maladie, ſans doute à raiſon de leur délicateſſe & de leur répugnance à prendre des remèdes

Preſque tous les malades étoient abſolument ſans ſecours; parce que le Chirurgien qui les ſoignoit ordinairement, étoit lui-même malade. Ces malheureux, déſeſpérés de leur ſituation, s'attendoient à périr : je relevai leur courage, en les aſſurant que M. l'Intendant ſecourroit les indigens : je leur interdis le vin, la viande & les fruits dont ils ſe gorgeoient ſans ménagement.

Je reconnus que la dyſſenterie étoit ſimple chez les uns, vermineuſe dans la plupart des enfans, & putride chez quelques perſonnes. Sur mon rapport, M. de Combles envoya M. Roſe, Chirurgien de ſa ſubdélégation, avec qui je me concertai ſur les moyens de guériſon.

Quelques jours avant l'invaſion de la

dyſſenterie, les malades éprouvoient des laſſitudes dans tous les membres, & des douleurs ſpontanées dans les articulations, qui les contraignoient de changer ſouvent de poſition; un léger friſſon ſurvenoit enfin, le pouls ſembloit conſerver ſon état naturel, mais la chaleur ſuccédant au froid, il s'élevoit peu-à-peu, ſes pulſations devenoient plus fréquentes, la langue & le goſier étoient arides; une ſoif conſidérable obligeoit les malades de boire ſouvent, les uns du vin chaud, les autres de l'eau fraîche: mais dès que l'eſtomac étoit chargé de ces boiſſons, ils vomiſſoient des matières vertes, amères, & ſi âcres, que quelques malades croyoient rendre du vinaigre.

Ils éprouvoient dans l'ardeur de la fièvre, des douleurs à l'ombilic, qui s'étendoient juſqu'au rectum, & qui ne ſe calmoient que lorſqu'ils alloient à la ſelle: les premières déjections n'offroient rien de particulier, mais à la troiſième ou quatrième ſelle, elles paroiſſoient teintes d'un ſang vermeil & écumeux: ce téneſme occaſionnoit aux malades de vives douleurs dans tout le bas-ventre.

Les nauſées qui avoient été continuelles juſqu'à ce moment, ceſſoient, dès que le

dévoiement ſe déclaroit : les urines étoient cuiſantes, rouſſes, & dépoſoient un ſédiment briqueté; il paroiſſoit à leur ſurface une pellicule huileuſe.

Après ſept ou huit jours de ce fâcheux état, le pouls ſe déprimoit, devenoit intermittent; les malades tomboient dans un ſi grand accablement, que la plupart ne pouvoient ſe remuer dans leurs lits dès le troiſième jour : ces nouveaux accidens duroient au plus juſqu'au quinze, alors les douleurs ceſſoient tout-à-coup; il ſurvenoit un léger délire; les déjections couloient involontairement, les muſcles abdominaux, qui juſqu'à ce jour avoient été dans une contraction douloureuſe, ſe relâchoient, le ventre paroiſſoit mollet, les extrémités devenoient froides, le corps exhaloit une odeur cadavéreuſe; enfin le hoquet & des foibleſſes fréquentes annonçoient la mort : les cadavres tomboient auſſitôt dans la plus complète putréfaction.

Ceux qui ont échappé à cette cruelle maladie, ſans avoir été ſoignés, ont éprouvé du mieux, le huit ou le dix; la coction s'annonçoit par un dépôt blanchâtre dans les urines, qui préſentoient dans peu de jours une couleur citronnée : alors les déjections devenues moins

fréquentes prenoient plus de conſiſtance & étoient moins fétides; le téneſme & les douleurs ceſſoient.

Mais comme ces malades abandonnés à eux-mêmes, mangeoient ſans diſtinction tout ce qui leur venoit en fantaiſie; ils avoient ſans ceſſe des indigeſtions: les matières ſtercorales devenoient abondantes & cendrées; on rencontroit preſque toujours des parties d'alimens dans les déjections, & les ſelles étoient précédées de douleurs ſourdes dans tout le ventre; les forces s'épuiſoient, pluſieurs ſont tombés dans la leucophlegmatie; leur convaleſcence a été fort longue; beaucoup d'enfans ont rendu des vers ſtrongles, & pluſieurs en ſont morts.

Voilà l'état dans lequel nous avons trouvé les vingt-un malades, que nous avons vus; nous leur avons très-expreſſément recommandé de faire enterrer leurs déjections auſſitôt qu'ils les auroient rendues, & d'empêcher leurs enfans d'aller dépoſer les leurs dans les rues le long des murailles: nous avons encore défendu aux parens des malades & à ceux qui les ſoignoient, de manger près des lits & dans les chambres où ils étoient couchés; & nous leur avons conſeillé de faire rougir des briques, de les placer

ſoir & matin dans les chambres des malades, & de verſer deſſus du vinaigre.

Les vomiſſemens, ou du moins les nauſées que les malades éprouvoient dès l'invaſion de la maladie, indiquoient l'émétique; nous avons préféré l'ipécacuanha, qu'on donna ſur le champ à ceux qui étoient en état d'en ſoutenir l'effet: ils vomirent une grande quantité d'humeurs vertes, amères & glaireuſes.

L'eau d'orge ou celle de riz ſervoit de boiſſon ordinaire : nous conſeillames à quelques-uns deux tiers d'eau & un tiers de lait; mais peu de ſujets en firent uſage, parce que le lait ſe cailloit.

Le ſoir du jour qu'ils avoient pris l'ipécacuanha, on leur donnoit un demi-gros de thériaque en bol; le lendemain matin une priſe de verre d'antimoine ciré, ſuivant la méthode de M. de Laſſone. Les lavemens gras ou ceux de lait, auroient bien convenu pour modérer le ténesme; mais la répugnance qu'ont les gens de la campagne pour cette ſorte de remède, nous a forcés de le négliger. Depuis ce jour, les malades furent entièrement abandonnés à mes ſoins.

Le vomiſſement provoqué par l'ipécacuanha

produiſit l'effet deſiré : vingt-quatre heures après ſon opération, les accidens ſe calmèrent chez preſque tous les malades qui furent dociles à nos conſeils. Six ont été en état d'être purgés dès le ſixième jour du traitement.

La thériaque que nous avons jugée propre à modérer les douleurs d'entrailles & le ténesme, & à diminuer la fréquence des ſelles, n'ayant pas produit le calme que j'en attendois, j'incorporai trois grains de camphre dans trente grains de thériaque que je faiſois prendre le ſoir. Lorſque la fréquence des ſelles fatiguoit trop les malades, j'ajoutois au bol trois grains d'ipécacuanha, ce qui m'a très-bien réuſſi.

Je réitérois ordinairement le verre ciré d'antimoine, tous les trois jours; les accidens diminuoient du huit au dix: le pouls ſe relevoit, ſes pulſations devenoient moins fréquentes, les déjections plus liées & moins fétides, les urines plus abondantes & citronnées; les malades prenoient un peu de repos, & réparoient leurs forces par le ſommeil, quoiqu'on les tînt à la diète la plus ſévère: ils commençoient à ſe tourner ſeuls dans leurs lits, ce qu'ils n'avoient ſouvent pu faire depuis le troiſième jour de leur maladie juſqu'alors.

C'eſt ſur ce meilleur état que je me réglois pour purger avec une infuſion de rhubarbe & de catholicum double : ordinairement, après la ſeconde purgation, je faiſois mettre de la crême de riz dans les bouillons ; & la convaleſcence une fois aſſurée, j'ordonnois les panades avec le jaune d'œuf ou la purée de lentilles : les convaleſcences ont été longues, peut-être à raiſon de la négligence des malades à obſerver le régime preſcrit.

Sur ſoixante malades, deux ont offert les mêmes ſymptômes : le cinquième jour le pouls eſt devenu intermittent, les déjections ont ceſſé d'être ſanguinolentes, les douleurs & le ténesme ont diſparu, la tête s'eſt débarraſſée, le ventre s'eſt météoriſé, ils laiſſoient échapper leurs urines ; la langue étoit noire & gercée, les mains fraîches, & les ſoubreſauts des tendons me dénotoient la préſence d'une fièvre putride, dont la dyſſenterie n'étoit que le ſymptôme.

Ayant purgé d'abord ces malades avec l'ipécacuanha, j'entretins les évacuations avec du petit-lait émétiſé, & je preſcrivis une forte décoction d'oſeille pour boiſſon ordinaire ; j'appliquai les véſicatoires aux jambes, ils produiſirent une ſuppuration abondante.

Le douzième jour, une petite moiteur détermina une légère éruption milliaire, criſtalline, ſur la poitrine de l'un de ces malades, dont le délire ceſſa à la fin du treizième : les pulſations devinrent plus modérées & le pouls mieux développé ; enfin tous les accidens ſe calmèrent le ſoir du quatorze : les déjections, qui juſqu'à ce moment avoient été féreuſes, abondantes & fétides, prirent de la conſiſtance : j'augurai bien de la petite ſueur & de l'éruption qui la ſuivit ; je les regardai comme une criſe ſalutaire : je purgeai mon malade avec les tamarins, la manne & le ſel d'ebſom ; la fièvre fut entièrement terminée le vingt-huit.

Il n'en fut pas de même de l'autre malade ; ſes parens lui firent manger, le neuvième jour de ſa maladie, la pulpe d'un coin cuit ſous la cendre, dans la vue d'arrêter le dévoiement. Deux heures après cette imprudence, ce malheureux fut ſaiſi de convulſions affreuſes, dont il manqua de périr ; elles ne ceſsèrent que lorſqu'il eut vomi ; les déjections reprirent heureuſement leurs cours, mais avec des tranchées & un ténesme violent.

Je calmai ces déſordres par de fréquens lavemens émolliens, auxquels j'ajoutai une tête de

pavot blanc, & quatre grains de camphre. Ce remède réitéré quatre fois jour & nuit, ſuffit pour rétablir le calme; j'obligeai le malade de garder une diète fort rigide pendant quelques jours, & l'eau priſe pour toute boiſſon pendant quatre jours, diſſipa tous ces nouveaux accidens; le malade fut néanmoins dans une alternative de mieux & de danger, juſqu'au trente-cinquième jour, qu'une ſueur des plus copieuſes amena une criſe ſalutaire.

Il ne ſe fit pas d'éruption comme dans le premier malade; il parut ſeulement quelques taches gangréneuſes dans les plaies des véſicatoires: les urines qui avoient été troubles & blanchâtres juſqu'à ce moment, prirent une couleur citron-pâle, & déposèrent un ſédiment un peu briqueté; les déjections prirent une conſiſtance de purée jaune, la fièvre diminua: je purgeai ce malade comme le précédent; il lui eſt reſté, ainſi qu'à deux autres, un engorgement douloureux au foie, qui s'eſt terminé par un ictère léger; mais une tiſane apéritive a complété dans quelques jours leur guériſon.

OBSERVATIONS.

NOUS avons remarqué dans la dyſſenterie

qui a régné en 1781, à Château-Landon & dans les paroiſſes voiſines, que les boiſſons acidules s'oppoſoient à la pourriture, & modéroient les douleurs d'entrailles; nous les ſupprimions ſeulement les jours que nous donnions le verre d'antimoine ciré; les émétiques n'étoient utiles en général qu'à ceux qui n'éprouvoient point de ſpaſme à l'eſtomac (ils en avoient preſque tous); il n'étoit pas indifférent d'employer pour émétique l'ipécacuanha ou le tartre ſtibié : ce dernier médicament ne convenant qu'à ceux chez qui la dyſſenterie n'étoit que le ſymptôme de la fièvre putride ou maligne.

Dans la dyſſenterie épidémique de Sceaux, les malades qui n'ont pas été évacués ou qui l'ont été trop tard, ou qui ont négligé d'obſerver le régime preſcrit, ont été très-long-temps à guérir : les acides quelconques étoient meurtriers; j'en ai fait une expérience frappante ſur cinq ſujets.

Le premier, que M. Roſe vit avec moi, étoit ſi mal, que nous déſeſpérions de ſa vie; nous lui fîmes ceſſer l'uſage du vin & de la viande; il fut évacué ſur le champ; je ſuivis le traitement juſqu'au dixième jour, que les accidens

diminuèrent ; j'avois employé la méthode décrite ci-deſſus : les évacuations commençoient à être plus liées & moins fétides ; le malade dormit une partie de la nuit : ennuyé d'un régime qui répugne généralement aux gens de la campagne, il ſe fit donner deux grands verres de cidre de corme.

Dans moins d'une heure, il paya cher ſon imprudence ; il eut des convulſions effrayantes qui durèrent près d'une demi-heure, & auxquelles ſuccéda un hoquet très-bruyant & douloureux, avec un tremblement ſpaſmodique dans tous les membres ; il reçut les derniers Sacremens.

Les Spectateurs effrayés d'un changement ſi ſubit, attribuèrent ces accidens à un beſoin de manger : ils s'avisèrent de lui faire une bouillie de farine & de lait, qu'il avala en m'attendant, bien réſolu d'en garder le ſecret.

Les accidens ceſsèrent à l'inſtant, & le malade s'endormit ; mais il ſe réveilla bientôt en ſe plaignant d'une peſanteur conſidérable ſur l'eſtomac, il fut fort agité, mais ſans danger éminent : il eut des nauſées, & à l'aide d'un peu d'eau tiède, il vomit ſa bouillie teinte en vert, & d'une odeur très-déſagréable ; je lui

fis prendre quinze grains d'ipécacuanha, il vomit trois fois, & se trouva soulagé ; mais dans l'après-midi, les déjections sanguinolentes & le ténesme reparurent avec de grandes douleurs dans tout le bas-ventre : je le remis à l'usage d'une eau de riz fort légère, il fut agité toute la nuit, la fièvre ayant augmenté dès le soir, je lui donnai de la thériaque camphrée ; la fièvre diminua le matin, & se termina par une petite sueur : il prit le lendemain, la poudre d'antimoine ; il alla de mieux en mieux, & en fut quitte pour seize jours de plus de maladie.

Un reste de matière morbifique se jeta sur la rotule, & produisit tous les symptômes de la goutte, de même que chez les deux frères de la paroisse de Souppes, dont parle M. Rose, dans sa relation de l'épidémie qui a affligé Château-Landon, en 1781 * : les purgatifs réitérés & les apéritifs fondirent la tumeur.

Le second malade buvoit continuellement du vin : dès le sixième jour de sa dyssenterie il rendit de petits morceaux de chairs à demi-pourris, que je reconnus pour des portions

* *Voyez* le premier cahier du Journal des Épidémies, *page 80.*

de

de la tunique veloutée des inteſtins grêles; j'en diſtinguai deux de ſix pouces de long, ſemblables à des doigts de gant; cet état pitoyable a duré huit jours; le malade périt le treizième jour, & vérifia cet aphoriſme d'Hippocrate : *inteſtinorum difficultate vexato, ſi veluti carunculæ dejiciantur, lethale.* Je m'étois propoſé d'examiner l'état du bas-ventre; mais la putréfaction fut ſi prompte, que je ne pus exécuter mon projet.

Le troiſième ſujet mourut le onze, après avoir mangé une ſoupe à l'oſeille. Les deux derniers, quoique d'ailleurs très-bien traités en tous points, périrent, l'un le ſept, & l'autre le onze de leur maladie, pour avoir mangé des prunelles cuites.

Quatre autres malades ont arrêté leur dyſſenterie avec des boiſſons aſtringentes dont j'ignore la compoſition; ils ſont devenus perclus des poignets, des coudes & des genoux: ils portent des nodus ſemblables à ceux d'une goutte ancienne. J'ai fait appliquer deſſus les articulations embarraſſées, des émolliens ſeuls d'abord, puis unis avec les réſolutifs: j'ai preſcrit pour l'intérieur les atténuans & les fondans, enfin tout ce qu'on peut employer dans cette circonſtance.

Trois de ces malheureux ne peuvent ſe ſervir de leurs bras, & le quatrième eſt mort.

Cette fâcheuſe métaſtaſe s'eſt faite bien promptement; à peine les évacuations ont-elles été arrêtées que tous les accidens relatifs à la dyſſenterie, ont diſparu; mais cinq à ſix jours après cette fauſſe guériſon, les malades ont été tout-à-coup ſaiſis de douleurs horribles dans les articulations où la matière morbifique s'eſt fixée; & dans vingt-quatre heures de cette révolution, les poignets aux uns, les coudes & les genoux aux autres, & même toutes les articulations chez quelques-uns ſe ſont tuméfiés; & l'humeur a été rébelle à tous les remèdes. Le retour de la dyſſenterie ne ſeroit-il pas le ſeul moyen de dégager les parties affectées, en rappelant l'humeur morbifique vers l'égoût qu'il affectoit d'abord? l'art ne devroit-il pas ſolliciter ce retour?

Il eſt à remarquer que tous les acides en général, même les tamarins employés dans les purgations, cauſoient des douleurs dans le rectum, & faiſoient reparoître le téneſme chez les convaleſcens.

RÉFLEXIONS.

M. JULIEN ſe montre dans ſa deſcription de l'épidémie de Sceaux, le digne compagnon de M. Roſe ; on lui trouve le même crayon pour la topographie ; la même exactitude dans l'hiſtoire de la maladie, & la même ſagacité pour en diriger & varier le traitement, ſuivant les circonſtances, qualités qui nous ont rendu la perte de ſon illuſtre ami, ſi ſenſible. Cette perte nous le ſeroit encore plus, ſi ce premier échantillon que M. Julien nous donne de ſes travaux & de ſes connoiſſances, ne nous faiſoit eſpérer qu'il réparera avantageuſement le vide qu'alloit laiſſer dans notre correſpondance la mort de ſon habile confrère.

On ne peut en effet mieux traiter une dyſſenterie qne ne l'a fait M. Julien, qui n'a pu d'ailleurs engager ſes malades à prendre des lavemens, dont l'uſage eſt ſi ſalutaire dans cette maladie ; & ſi d'après les conſeils de M. Roſe il s'eſt un peu preſſé de donner la thériaque, la confiance

qu'il avoit dans cet habile Praticien (dont le mérite & les ſuccès multipliés étoient bien faits pour en impoſer), ne l'a point empêché d'obſerver l'effet de ce médicament avec cette ſcrupuleuſe attention que le Médecin devroit toujours avoir pour ſaiſir l'indication à *juvantibus & lædentibus*, la plus importante en Médecine, & cependant celle dont les routiniers s'inquiètent le moins.

M. Julien abandonné à ſes ſeules lumières, & guidé par ſes obſervations & ſes propres réflexions, a bientôt reconnu que la thériaque ne rempliſſoit pas ſeule les indications qui en avoient fait preſcrire l'uſage: il prit le ſage parti d'y ajouter quelques grains de camphre & d'ipécacuanha, afin de la rendre plus calmante, & de pouvoir profiter de ſes vertus fortifiantes & ſtomachiques, ſans avoir rien à redouter de ſes qualités aſtringentes: & cette ſage combinaiſon eut entre ſes mains, tout le ſuccès qu'elle méritoit.

Nous ne pouvons cependant penſer avec M. Julien, que les acides qui avoient été ſi utiles dans la dyſſenterie de Château-Landon, & qu'on a pareillement employés avec le plus grand ſuccès dans toutes celles dont on nous a envoyé la deſcription, ne convinſſent pas dans celle de Sceaux, d'autant plus que M. Julien a employé lui-même avec ſuccès, une forte décoction d'oſeille, pour deux perſonnes attaquées de fièvre putride avec dyſſenterie.

A la vérité, l'uſage des acides, quoique très-convenable pour combattre la putridité des humeurs, pouvoit avoir dans le traitement de l'épidémie de Sceaux, quelques inconvéniens, du moins momentanés, qu'on n'avoit pas obſervés dans celle de Château-Landon, parce que dans la maladie de Sceaux, les inteſtins plus excoriés par l'acrimonie de la matière morbifique, & dénudés au point que quelques malades ont rendu des portions conſidérables de leur tunique

veloutée, n'ont pu ſoutenir le contact des particules acides, qui a même renouvelé le ténesme chez les convaleſcens, en bouleverſant toute l'économie animale par une irritation locale.

Mais ces mêmes acides auroient ſans doute pu être employés ſans avoir cet inconvénient, dès les premiers jours de la maladie, avant que les inteſtins fuſſent excoriés; & même lorſqu'ils ont été auſſi maltraités, on eût pu donner ces mêmes acides délayés dans beaucoup d'eau, & adoucis par la combinaiſon des mucilagineux & du ſucre, afin de modérer leur action paſſagère ſur le canal inteſtinal. Par exemple, les tamarins qui faiſoient reparoître le ténesme chez les convaleſcens, lorſqu'ils étoient employés comme purgatifs, avec la manne, au moins à la doſe de deux gros dans un verre de boiſſon, auroient pu être pris à la même doſe, ſans cauſer cet accident, ſi on les avoit délayés

dans, au moins, une pinte d'eau d'orge ou de riz, édulcorée avec du ſucre ou de la réglisſe.

Les cinq autres obſervations que M. Julien rapporte, pour prouver que les acides ne convenoient pas dans cette épidémie, ne nous paroiſſent pas concluantes, puiſque ce ne ſont pas des ſubſtances purement acides & laxatives que les malades ont priſes ; mais des ſubſtances aſtringentes, ſpiritueuſes & indigeſtes (du moins pour des malades), qui devoient plus nuire par ces qualités, qu'être avantageuſes par leurs vertus antiſeptiques : & ce ne ſont certainement pas celles que M. Julien auroit employées comme médicamens dans aucune maladie, & ſur-tout de la manière dont les malades en ont uſé.

On unit encore la crême de tartre aux boiſſons mucilagineuſes avec le plus grand ſuccès. Les Médecins Suiſſes qui ont des occaſions fréquentes d'obſerver des épidémies dyſſentériques, ont la plus grande

confiance dans ce ſel laxatif & tempérant, donné dans l'eau de graine de lin, ou dans une ſolution de gomme arabique; il forme une boiſſon propre à lubrefier le canal inteſtinal, à faire couler la bile, & à corriger l'acrimonie des humeurs qui ſe rencontrent dans les premières voies; ſi le tartre ſtibié, l'ipécacuanha, le verre d'antimoine ciré, la rhubarbe, ſont néceſſaires dans les dyſſenteries, pour donner une ſecouſſe ſalutaire aux membranes, & détacher les matières putrides & glaireuſes dont elles ſont imprégnées; on ſent combien une boiſſon adouciſſante, rafraîchiſſante & laxative doit ſeconder l'effet de ces remèdes, ſoit en achevant ſans effort ce que les remèdes ont commencé, ſoit en calmant l'irritation qu'ils ont produite.

Au reſte, en faiſant ces remarques, nous ſommes bien éloignés de vouloir diminuer en rien l'éloge que nous avons cru devoir faire du traitement preſcrit par M. Julien, qui eſt fort bien entendu; nous avons

ſeulement jugé à propos de diſcuter ſon aſſertion théorique contre les acides, qui auroit pu détourner ceux à qui ſon traitement peut d'ailleurs ſervir de modèle, de l'uſage de ces ſubſtances dans la dyſſenterie, à cauſe de quelques inconvéniens qu'il eſt ſi facile d'éviter, en ſe comportant d'après les principes que nous venons d'établir.

Nous croyons avec M. Julien, que le retour de la dyſſenterie auroit pu ſoulager les quatre malades qui ſont reſtés perclus de leurs membres, après y avoir éprouvé des douleurs affreuſes, pour avoir arrêté leur dyſſenterie avec des boiſſons aſtringentes. M. Marſan a employé avec ſuccès les purgatifs draſtiques réitérés, pour guérir des malades qui éprouvoient des accidens analogues, parce que le flux dyſſentérique, quoique d'ailleurs traité méthodiquement, avoit été entièrement ſupprimé un peu trop tôt. *Voyez page 78* de ce Journal.

DESCRIPTION

DE L'ÉPIDÉMIE

Qui a régné dans la paroiſſe de MIGNERETTES, depuis le commencement d'Août, juſqu'à la fin de l'année 1783.

Par le Même.

TOPOGRAPHIE.

MIGNERETTES, village du Gâtinois, qui contient ſoixante-dix feux, eſt à trois grandes lieues ſud-oueſt de Château-Landon, dans un terrein gras, mais peu étendu, & borné à l'oueſt & au nord, par un marais qui fait partie de celui de Sceaux: depuis quelques années, les habitans ſe ſont mis à défricher les cantons de ce marais les moins expoſés à être ſubmergés dans les hivers pluvieux. Le reſte du marais produit d'aſſez mauvaiſe herbe que les beſtiaux ne paiſſent, qu'au printemps, lorſqu'elle eſt tendre.

Le terrein cultivé produit du blé épautre, du méteil, de l'orge & de l'avoine blanche,

qui, quoiqu'elle ait un grain assez nourri, n'est cependant pas recherchée. Le pays est plat & sujet à être inondé dans les lieux bas : on y cultive des vignes qui fournissent d'assez bon vin & en assez grande quantité ; enfin on y recueille du chanvre qui passe pour le mieux préparé de la province. Ce terrein gras & humide, produit beaucoup d'herbes qui servent à nourrir des vaches dont on tire une quantité immense de bon lait fort gras : le veau y est excellent.

On y construit tous les bâtimens en bois, parce que la pierre est rare. Toutes les pièces de terre, les cours & les jardins sont entourés d'ormes qui croissent avec vigueur : ces arbres & les haies épaisses qui sont autour des habitations, interceptent le cours de l'air de tous les côtés.

Les habitans de Mignerettes sont forts & vigoureux, & sont tous cultivateurs ; mais comme le terrein est difficile à remuer, ils labourent avec des ânes : & la pauvreté des habitans ne permettant qu'aux plus aisés d'avoir un ou deux de ces bestiaux, les pauvres sont obligés d'emprunter celui de ceux qui sont plus riches, & le même animal sert successive-

ment plusieurs habitans qui l'emploient chacun pendant une journée, de sorte que souvent les labours sont très-mal faits, ou dans un temps qui n'est pas favorable : d'autres fois le nombre des façons n'est pas rempli, ce qui nuit à l'abondance de la récolte.

Les femmes y sont laborieuses, & emploient de bonne heure leurs enfans aux travaux de la campagne.

Description & Traitement de l'Épidémie.

Elle s'annonçoit par un grand abattement, un dégoût universel, & des nausées toute la matinée : pour l'ordinaire, le troisième jour les malades étoient tout-à-coup saisis d'un grand frisson qui duroit deux heures ; une soif inextinguible les tourmentoit cruellement ; ils se soulageoient pour le moment, en buvant de l'eau fraîche ; mais ils rendoient bientôt par le vomissement, ces boissons chargées de matières jaunes ou vertes, âcres & amères ; l'ardeur de la fièvre jetoit les malades dans une agitation continuelle : ils avoient l'œil clair, vif & larmoyant. La langue, dès le premier jour, se couvroit d'un limon blanchâtre & glutineux ;

les urines étoient rares, rouſſes, cuiſantes & toujours troubles : le pouls étoit plein le premier jour ; mais après vingt-quatre heures, il devenoit petit, ſerré, & ſes pulſations étoient peu ſenſibles : cet état duroit deux jours, enſuite l'agitation ceſſoit & les malades paroiſſoient plus tranquilles. Dans ce mieux apparent ils reſſentoient des douleurs dans le bas-ventre, qui augmentoient peu-à-peu, à propórtion que l'humeur ſe développoit; il ſurvenoit un petit dévoiement avec téneſme; & à la ſeconde ou à la troiſième ſelle, les déjections paroiſſoient teintes de ſang : cet état duroit deux, trois, & même juſqu'à quatre jours; alors ils tomboient dans une affection ſoporeuſe qui duroit l'eſpace de deux ou trois heures : le pouls qui juſqu'à ce moment avoit été concentré, ſe développoit à la faveur d'une ſueur abondante & univerſelle ; alors le dévoiement diminuoit, le ventre ſe météoriſoit ſans douleur, & ſur la fin de la ſueur, la peau offroit une ſurface demi-rouge-foncé, ſur-tout à la poitrine & au ventre, avec des intervalles de couleur naturelle.

Ces malheureux buvoient du vin bien chaud; ce qui faiſoit que dès le neuvième ou le

dixième, & même juſqu'au douzième jour de la maladie, il ſurvenoit des pétéchies pourpreuſes, le pouls ſe déprimoit, on remarquoit quelques intermittences dans ſes pulſations; la reſpiration devenoit courte & embarraſſée, des foibleſſes accompagnoient un délire obſcur, & les malades périſſoient avec un dépôt gangréneux ſur la poitrine.

Ayant examiné ſoigneuſement toutes ces circonſtances ; je reconnus que la dyſſenterie n'étoit qu'un ſymptôme de la rougeole ; je ſentis que la matière morbifique ſe jetant d'abord ſur les premières voies, irritoit l'eſtomac & les inteſtins, mais que la Nature s'en débarraſſoit bientôt par les ſueurs. Je dirigeai mon traitement d'après cet aperçu.

Je crus que l'indication la plus urgente étoit de faire vomir les malades aux premières nauſées qu'ils éprouvoient. Je donnai la préférence à l'ipécacuanha comme moins irritant; lorſque l'eſtomac étoit débarraſſé, les malades étoient plus tranquilles, la rougeole paroiſſoit de bonne heure, ſur-tout chez ceux qu'on avoit évacués dès le premier jour : il y en a même eu quelques-uns qui n'ont éprouvé aucun accident après l'effet du vomitif; la fièvre s'étant diſſipée ſans

éruption, ils ont été en état d'être purgés dès le cinquième jour de la maladie.

Lorſque l'éruption commençoit à paroître, j'ordonnois pour boiſſon une légère eau de lentilles à ceux dont la fièvre n'étoit pas ardente, & chez qui l'éruption & les forces paroiſſoient languiſſantes; mais s'il y avoit beaucoup d'ardeur avec un pouls plein & vigoureux, je ne preſcrivois qu'une eau de chiendent avec un peu de nitre.

La coction de l'humeur s'annonçoit ordinairement le troiſième jour de l'éruption, par des urines abondantes & citronées, qui dépoſoient un ſédiment pâle: tous les accidens s'évanouiſſoient, & je purgeois alors avec la manne & les tamarins ſeulement.

Je ſuis parvenu par ces moyens à arrêter l'épidémie. J'ai fait part aux Chirurgiens du voiſinage qui devoient ſoigner les malades en mon abſence, de mes obſervations, & je leur ai fait ſentir combien il étoit important de ne pas prendre les ſymptômes pour la maladie eſſentielle. En ſuivant ma méthode, ils ont tiré d'affaires tous les malades, un ſeul d'excepté, dont la dyſſenterie dégénérée en fièvre putride a cauſé la mort.

Réflexions.

La rougeole, abſtraction faite des ſymptômes qui lui ſont communs avec toutes les maladies éruptives, s'annonce ordinairement par une toux sèche, le mal de gorge, l'éternuement, les yeux larmoyans, la difficulté de reſpirer, enfin par tout l'appareil d'une fièvre catharrale. L'éruption qui ſurvient vers le quatrième jour de la maladie, reſſemble à des piqûres de puce, qui par leur nombre forment des plaques ſur la peau, dont les aſpérités ſont ſenſibles au tact: l'inſtant où ces plaques ſe deſsèchent & tombent en écailles farineuſes & en pouſſière, eſt ordinairement marqué par l'augmentation de la toux & de la difficulté de reſpirer, qui forment une ſeconde maladie, ſouvent dangereuſe, quand on ne la traite pas comme elle le doit être. Cette maladie attaque les enfans plus particulièrement; enfin, aucun remède ne peut diſpenſer les malades de l'éruption

& des ſymptômes qui ſuccèdent à la deſſication.

De tous ces phénomènes caractériſtiques de la rougeole, aucun, ſi ce n'eſt le larmoiement, ne ſe trouvant dans la deſcription de l'épidémie de Mignerettes, on peut douter que cette maladie fût une véritable rougeole, quoique ce genre d'éruption ait bien pu ſe compliquer dans quelques ſujets à la maladie primitive, que nous ſerions aſſez diſpoſés à juger une fièvre rouge compliquée de dyſſenterie : peut-être la maladie n'étoit-elle pas eſſentiellement du genre des éruptives, puiſque quelques malades qu'on a pu traiter de bonne heure, ont guéri ſans éprouver d'éruption à la peau ; éruption qui a pu être déterminée chez bien des malades, par le régime incendiaire qu'ils ſuivoient avant l'arrivée de M. Julien.

Quoi qu'il en ſoit, le traitement de M. Julien a été fort ſage, en traitant les ſymptômes de la maladie. En ſe déterminant

à adopter ce qui fait du bien aux malades, & à rejeter ce qui paroît leur nuire, on ſuit la marche de la Nature, & on eſt toujours ſûr de bien gouverner une maladie, quand même on ſe tromperoit dans le nom qu'on lui donne. Ainſi, M. Julien a employé les vomitifs qui ont donné plus d'énergie aux forces vitales, en nettoyant les premières voies : quand les mauvais ſucs donnoient encore des ſignes de leur préſence, après les évacuations qu'il avoit ſollicitées, il a vu qu'ils avoient de la tendance à ſe porter à la peau, & il a favoriſé cette dépuration par des moyens variés ſuivant la diſpoſition des malades, puiſqu'il a donné des boiſſons diaphorétiques & toniques à ceux qui étoient foibles, & des boiſſons tempérantes à ceux dont la fièvre étoit plus vive. Enfin, il a eu pour guide ce principe d'Hippocrate : *quò vergit Natura eò ducendum.*

DESCRIPTION

DE L'ÉPIDÉMIE

Qui a régné à BAUTHEIL *& à* POMMEUZE, *paroiſſes de l'élection de Coulomiers, pendant les mois de Novembre & Décembre 1782, & Janvier & Février 1783.*

Par M. MARTIN.

TOPOGRAPHIE.

A une lieue & demie & au ſud de Coulomiers, & à quinze de Paris, ſe trouve la paroiſſe de Bautheil, compoſée de dix-huit hameaux, & contenant environ cinq cents habitans; elle eſt ſituée au 48.e degré 50 minutes de longitude, & à 40 minutes de latitude, ſuivant le méridien de Paris. Elle offre du côté du nord un pays plat, couvert de quelques petits étangs & de très-peu de bois. Elle préſente au midi, pluſieurs vallées qu'arroſe une petite

rivière qui forme plusieurs étangs; ce qui rend l'air encore plus humide de ce côté: enfin il y a près de l'église, deux étangs, & un petit ruisseau qui coule du nord au midi. Le cimetière est devant la porte de l'église.

Presque toutes les maisons du chef-lieu & des hameaux sont couvertes de chaume; la plupart n'ont d'autre ouverture que la porte, près de laquelle on ramasse les fumiers dans une mare d'eau croupie, suivant la coutume de tous les villages.

L'hiver qui a été humide & pluvieux, y a été d'autant plus mal-sain, qu'on n'a point eu de gelée: on s'y est nourri de mauvais blé germé & noir en partie.

L'épidémie ravageoit le pays depuis plus de deux mois, lorsque le nombre des morts y répandit enfin l'alarme. M. Huvier, notre Subdélégué, en ayant été instruit, nous y envoya, M. Dufour & moi, le 19 Janvier 1783; nous commençames par faire une visite générale de tous les malades, afin de mieux reconnoître le caractère de l'épidémie qui se présentoit sous différentes formes, & de pouvoir y appliquer le traitement le plus convenable.

Description & Traitement de l'Épidémie.

Le plus grand nombre des malades s'eſt trouvé parmi les enfans depuis le premier âge juſqu'à dix ou douze ans. La nature des excrétions & les vers qu'ils ont rendus ont bien caractériſé chez eux une fièvre vermineuſe, qui s'annonçoit par un grand mal de tête, de la fièvre, l'aſſoupiſſement, la langue jaune, le ventre tendu, les maux de cœur, les envies de vomir; enfin par le vomiſſement de matières bilieuſes quelquefois mêlées de vers: il y avoit de la toux chez quelques-uns, à qui la rougeole eſt ſouvent ſurvenue ſur le déclin de la fièvre.

Deux enfans qui s'étoient promptement rétablis de la fièvre & de la rougeole par les ſoins de M. Dufour, ſont retombés malades, apparemment pour n'avoir pas été aſſez purgés; & ils ont été guéris de nouveau par deux Médecins, qui leur ont fait rendre pluſieurs vers.

M. Dufour a obſervé que des déjections vermineuſes fort fétides, avec le pouls petit & intermittent, avoient annoncé la mort de deux

malades qui ſont devenus tout violets, & dont le ventre s'eſt détendu après la mort. Le cadavre d'une femme nous a pareillement offert une peau toute ſtriée de taches noirâtres : on a ſauvé preſque tous ceux à qui on a pu faire prendre des remèdes.

Mon premier ſoin étoit de les faire vomir avec de l'ipécacuanha, depuis quatre juſqu'à douze grains, ſuivant l'âge de ces petits malades : j'avois ſoin enſuite de leur tenir le ventre libre avec une légère infuſion de rhubarbe ou la tiſane de patience ſauvage. Ils prenoient un ou deux jours après avoir uſé de l'ipécacuanha, une once de ſyrop de chicorée compoſée, ou de celui de pommes. Quand il ſortoit des vers, j'ajoutois au traitement quelques grains de panacée, ou l'infuſion de la mouſſe de mer : je purgeois avec les amers, tant que la fièvre ſe ſoutenoit. Voici, par exemple, la médecine que j'ordonnois aux enfans forts, qui avoient paſſé ſix à ſept ans : un gros ou un demi-gros de ſéné, quelques pincées de fleurs de pêcher en infuſion, avec une once des ſyrops indiqués ci-deſſus ; j'y ajoutois quelquefois quatre grains d'ipécacuanha, pour rendre le purgatif plus actif.

Lorſqu'il reſtoit un peu de fièvre lente dans la convaleſcence (ce qui arrivoit très-ſouvent), j'ordonnois une infuſion de quinquina, qui faiſoit diſparoître ces reliquats de la maladie.

Je ne négligeais pas les lavemens de lait, ni ceux faits avec le ſon & les herbes émollientes; & quand l'enfant ne vouloit rien prendre, j'y faiſois ajouter de la mouſſe de mer avec un peu de petite centaurée, & je faiſois ſouvent ſortir des vers avec ces lavemens.

L'épidémie n'étoit pas ſi évidemment vermineuſe chez les adultes, & même elle les affectoit de différentes manières.

Elle débutoit chez les uns par un friſſon aſſez conſidérable, auquel ſuccédoit une fièvre très-forte avec une grande chaleur, un mal de tête inſupportable, une grande oppreſſion, une tenſion conſidérable dans tout le bas-ventre, & enfin des points de côté fixes ou vagues, ce qui étoit plus ordinaire. Chez quelques-uns la douleur étoit fixée & concentrée à l'épigaſtre, ou s'étendoit dans preſque tout le bas-ventre; la langue étoit aſſez nette, & il n'y avoit point d'envie de vomir : le pouls étoit dur & tendu; ce n'étoit ſouvent que le quatre de la maladie que le point de côté commençoit à ſe faire

ſentir, & que la langue ſe chargeoit & devenoit jaune.

Les autres n'avoient point de mal à la tête; la fièvre & la chaleur leur paroiſſoient ſupportables; mais ils éprouvoient un abattement général, une grande foibleſſe & des nauſées de temps à autre. Le pouls étoit plein & gêné dans ſes mouvemens, mais ſans dureté: des douleurs ſourdes & vagues dans le bas-ventre ou par tout le corps, amenoient quelquefois des points de côté, qui cédoient plutôt aux purgatifs qu'à la ſaignée.

Cette opération ayant été mortelle pour la plupart de ceux qu'on avoit cru malades d'une pleuréſie, dont cette épidémie prenoit quelquefois l'apparence, je pris un autre parti, celui de me régler ſur les circonſtances & les indications que préſenteroit la maladie.

Quand il n'y avoit que de la fièvre avec un pouls dur & tendu, & douleur dans le bas-ventre, ſur-tout à l'épigaſtre; ſi la langue étoit nette, je tenois mon malade à la diète la plus ſévère, ne lui donnant abſolument, pendant les premiers jours, qu'une tiſane d'orge, de chiendent & de réglisſe, & juſqu'à quatre lavemens émolliens par jour.

Ce régime ayant diminué les accidens, & la langue commençant à ſe charger, je mettois le malade à l'uſage d'une légère décoction de tamarins pour boiſſon ordinaire, dans laquelle je faiſois fondre deux gros de ſel d'ebſom, & un grain de tartre émétique par pinte, & je continuois les lavemens ſoir & matin.

Par ce moyen, la fièvre ſuivoit ſon cours ſans accidens, quoique ſes redoublemens fuſſent très-violens dans quelques ſujets, & elle ſe terminoit heureuſement dans dix, douze ou quinze jours, avec le ſecours de deux, trois ou quatre médecines compoſées de deux gros de ſéné, un gros d'agaric, autant de rhubarbe, trois gros de ſel d'ebſom, & deux onces de manne, dans un verre de décoction de chicorée ſauvage.

Je faiſois vomir ſur le champ, avec le tartre émétique, ceux qui avoient des nauſées ou qui avoient vomi d'eux-mêmes : ils continuoient enſuite l'émétique en lavage, ce qui leur faiſoit rendre une grande quantité de bile par haut & par bas : les ſymptômes de la fièvre ſe calmoient après ces évacuations, mais c'étoit quelquefois pour reparoître avec plus de violence. Dans ces cas alarmans, je faiſois garder

la diète la plus ſevère, je preſcrivois des lavemens émolliens, l'eau de veau, la tiſane d'orge ou la limonade émétiſée; je tenois ainſi le ventre libre & les accidens diminuoient: j'étois quelquefois aſſez heureux pour pouvoir placer une médecine ordinaire le ſurlendemain de l'émétique, puis une autre le ſurlendemain ſuivant; & j'ai guéri de cette façon quelques malades, très-promptement; mais il n'en étoit pas toujours ainſi.

Le plus ſouvent, malgré l'uſage des potions émétiſées & des boiſſons tempérantes, les redoublemens devenoient de plus en plus violens, & au bout de trois à quatre jours le ventre ſe tendoit, malgré tous les remèdes. Il ſurvenoit à quelques malades une vive douleur, le plus ſouvent au côté gauche ſous les fauſſes-côtes, avec difficulté de reſpirer & oppreſſion de poitrine; alors j'émétiſois davantage les boiſſons, & je faiſois renaître le calme, en procurant des évacuations: la douleur du côté ceſſoit, & la maladie ſuivoit ſon cours ordinaire. Je faiſois encore appliquer quelque topique ſur le côté; mais c'étoit plutôt pour la forme, que pour l'effet que j'en attendois.

Le mal de tête & les douleurs du bas-ventre

qui ſurvenoient dans cette maladie, étoient opiniâtres : quand par malheur la douleur au côté ſe fixoit, & qu'on ne pouvoit détendre le ventre, ni procurer des évacuations, la poitrine ſe rempliſſoit, la tête ſe prenoit, le plus violent délire ſurvenoit, le ventre s'affaiſſoit de lui-même, & le malade périſſoit dans vingt-quatre ou trente-ſix heures : j'ai perdu ainſi deux malades.

Avant mon arrivée, il étoit mort à Bautheil, dans l'eſpace de deux mois, vingt-un à vingt-deux perſonnes ; ce qui, eu égard au nombre des habitans, eſt fort conſidérable ; quatre autres périrent pendant que nous faiſions notre première viſite : de quatre-vingts malades que nous avons eu à ſoigner, M. Dufour & moi, il n'en eſt mort que quatre ou cinq. Sur ces quatre-vingts malades, il y a eu cinquante enfans qui étoient au-deſſous de l'âge de dix à douze ans.

Le plus grand nombre des malades s'eſt ſans doute trouvé parmi ceux-ci, parce que le mauvais temps les a empêchés de prendre de l'exercice, & qu'en reſtant à la maiſon, ils reſpiroient un air renfermé, que la vapeur du fumier qui pourrit à toutes les portes a dû

rendre plus pernicieux : il n'y a preſque pas de maiſon qui n'ait eu quelque malade.

Les mêmes cauſes locales & la même conſtitution de l'air ont produit à Pommeuze, une pareille épidémie, qui a préſenté encore plus de variété dans les différens ſujets qui en ont été attaqués.

Afin de faire mieux connoître la nature de cette épidémie, je vais rapporter quelques obſervations de M. Dufour, qui a été chargé ſpécialement de ſuivre les malades de Bautheil, pendant que je viſitois ceux de Pommeuze.

PREMIÈRE OBSERVATION.

LE nommé *Goutin*, dit M. Dufour, eſt tombé malade le 23 Janvier : je ne l'ai vu que le 27; il avoit une dureté conſidérable ſur la région épigaſtrique gauche, & une douleur très-forte ſous les fauſſes-côtes, qui occupoit le bas-fond de l'eſtomac & la fin du grand arc du colon, une toux continuelle, une grande peine à reſpirer, la fièvre forte, le pouls fort dur avec des redoublemens & des douleurs par tout le corps, la langue jaune & fort chargée; ce qui indiquoit la taignée, mais connoiſſant le tempérament du malade, pour

l'avoir ſoigné trois fois dans des circonſtances pareilles, je ne le ſaignai point, quoiqu'il crachât du ſang. Je lui laiſſai quatre grains d'émétique qu'il ne prit que le ſurlendemain; il eut beaucoup d'évacuations par haut & par bas, & il rendit quatre vers par la bouche: il prit trois lavemens pendant que les évacuations ſe faiſoient. La toux ceſſa, la douleur & la dureté du côté diſparurent preſque entièrement; les urines étoient fort rouges & un peu troubles: j'ajoutai le nitre à ſa boiſſon; le 30, je lui ordonnai une potion faite avec l'eau de fleurs d'orange, le camphre, le kermès, les gouttes anodines & le ſyrop de diacode. Je réitérai, le 31, les quatre grains d'émétique, qui produiſirent autant de bien que la première fois, firent diſparoître la dureté & le point de côté, & diminuèrent la toux; en ſorte qu'il étoit ſans fièvre, & comme guéri le 3 Février.

Deuxième Observation.

Mathieu Guerard, âgé de vingt-ſix ans, avoit, le 21 Février, une grande fièvre, le pouls plein, dur & ſi fréquent, que je pouvois à peine diſtinguer les battemens de l'artère, la reſpiration fort gênée, enfin beaucoup de

toux ; ſa langue n'étoit ni jaune, ni chargée ; elle ne le devint que le quatre de la maladie : il refuſa de prendre l'émétique, & vomit le lendemain, de lui-même, un ſeau de bile : je lui perſuadai enfin de prendre le vomitif qu'il avoit refuſé la veille, & qui l'évacua prodigieuſement par haut & par bas : il prenoit des lavemens émolliens, & une tiſane faite avec les fleurs de coquelicot, la réglisſe & le nitre. Il fut purgé une ſeconde fois, le 24 : la douleur de côté ſe déclara ſous le mamelon gauche, la poitrine étoit fort embarraſſée, la reſpiration fort courte, & tous les autres ſymptômes continuoient. Je lui fis appliquer ſur le côté un cataplaſme émollient, auquel j'ajoutai l'onguent de populeum ; le point de côté ſe diſſipa en deux jours : le malade étoit à toute extrémité le vingt-cinq ; mais le ventre étoit toujours libre, la peau moite, les crachats alloient bien ; je les entretenois avec la tiſane & le looch ordinaire : les urines commencèrent à ſe troubler, elles devinrent ſi troubles, ſi épaiſſes & ſi blanches, ſur la fin de la criſe, qu'on les auroit coupées avec un couteau. Le malade étoit preſque ſans fièvre le 28 ; il fut purgé le 1.er Mars, & guérit bientôt après.

Troisième Observation.

Châtelain, âgé de 25 ans, ne voulut ſe purger que le trois de ſa maladie, il le fut quatre fois ; il étoit fort mal le dix, ſon pouls étoit fort mauvais, ſa reſpiration très-courte ; il reſtoit levé toute la journée, & ſortit dehors juſqu'à la ſurveille de ſa mort.

La maladie avoit commencé par un grand mal de tête, une petite toux, une douleur dans toutes les extrémités, le friſſon, le tremblement, enfin la fièvre : la douleur de côté n'étoit ſurvenue que le quatre de la maladie ; elle s'étendoit du mamelon juſque ſous l'épaule gauche, & ſe faiſoit ſentir auſſi au côté droit, mais elle n'a duré que ſoixante-douze heures ; il ne s'en plaignit plus les derniers jours de ſa vie.

A l'ouverture du cadavre, je trouvai la rate deux fois plus groſſe qu'elle ne l'eſt naturellement : la véſicule du fiel étoit très-pleine & de la couleur d'une forte décoction de ſafran. Les inteſtins grêles étoient farcis d'une matière grumeleuſe comme du lait tourné, il y en avoit des parties groſſes comme des pois & des féves, qui étoient jaunâtres au-dehors, & blanches en-dedans. L'eſtomac & les autres

viſcères du bas-ventre étoient dans l'état naturel : la cavité gauche de la poitrine contenoit une ſéroſité trouble, & environ une demi-livre d'humeur ſemblable à du lait tourné & grumelé, qui colloit le poumon à la plèvre. Ce poumon paroiſſoit échymoſé ; le péricarde étoit plus épais qu'à l'ordinaire, & contenoit un demi-ſetier d'une humeur très-épaiſſe, comme ſafranée : une humeur ſemblable à du lait coagulé, colloit le poumon droit au diaphragme. Quand les malades alloient mieux, leur urine, qui d'abord étoit rouge & trouble, reſſembloit à l'humeur que j'ai trouvé épanchée dans la poitrine de ce ſujet.

Quatrième Observation.

La femme du nommé *Lemaire*, âgée de 42 ans, groſſe de huit mois, & mère de huit enfans, fut priſe, le 17, d'une grande fièvre avec des nauſées, & un grand mal de reins. Il lui ſurvint un grand mal d'oreilles ; elle fut purgée légèrement le 18 & le 19 : elle rendit deux vers par la bouche avec beaucoup de bile. La première médecine emporta le mal de l'oreille droite ; la gauche ſuppura. La nuit du 20 au 21 elle ſe plaignit d'un

d'un grand mal de gorge : la glande parotide & la ſublinguale gauche, & les deux amygdales étoient fort engorgées ; le gonflement inflammatoire s'étendit juſqu'à la partie ſupérieure du ſternum ; il étoit ſi conſidérable, que la malade ne put rien avaler. Le 21 & le 22, la fièvre étoit violente, le pouls fort mauvais, le ventre tendu. Je fis appliquer des topiques émolliens ſur la gorge : la malade reſpiroit pluſieurs fois dans la journée la vapeur d'une décoction de plantes aromatiques, qui a fait un grand bien. J'appliquai un emplâtre véſicatoire à la nuque : au bout de douze heures elle commença à avaler, la gorge ſe déſenfla beaucoup ; mais il ſurvint en même proportion un mal de reins qui ne permettoit pas à la malade de reſter couchée ni aſſiſe ; elle fut ſi mal le 22, que je fus obligé de paſſer la nuit près d'elle, afin de lui faire l'opération de la bronchotomie, ſi la reſpiration ſe ſupprimoit, ou pour lui faire l'opération Céſarienne, ſi elle périſſoit. Le même jour, vers les neuf heures du ſoir, elle commençoit à boire, le mal des reins augmenta, ſans aucune diſpoſition à accoucher : le lendemain la fièvre redoubla, le mal des reins diſparut, le délire

ſurvint, elle accoucha ſans douleur d'un enfant mort ; les vidanges ne parurent qu'un peu après l'accouchement, le ventre reſta tendu & fort gros. Elle prit des lavemens & l'émétique, qui l'évacuèrent beaucoup ; un verre de décoction de ſauge fit ceſſer le délire, mais le ventre ne ſe détendit pas, les vidanges ne reparurent plus, & elle mourut le 25, neuvième jour de ſa maladie.

RÉFLEXIONS.

Le réſultat de la plupart de ces hiſtoires, eſt, que la ſaignée doit être employée avec beaucoup de circonſpection dans les maladies épidémiques des campagnes, & que l'émétique y eſt conſtamment de la plus grande efficacité : c'eſt la conſéquence de M.rs Martin & Dufour, & il eſt certain que preſque toutes leurs obſervations prouvent que les évacuans étoient d'une néceſſité abſolue, & que les ſaignées pouvoient être ſouvent contraires. Mais il ſemble que ces meſſieurs ont étendu trop loin la proſcription des ſaignées : un remède eſt ſouvent

contre-indiqué pour le point principal de la guériſon, tandis qu'il eſt indiqué comme un auxiliaire très-propre à modérer la violence des ſymptômes, & à favoriſer l'effet du médicament qui doit faire la baſe de la curation. Nous penſons donc que M.rs Martin & Dufour auroient pu pratiquer quelques ſaignées, à la vérité fort légères, ſoit avant, ſoit après les évacuans, ſuivant que la pléthore auroit paru plus ou moins ſanguine ou humorale. Les Chirurgiens, employés dans le commencement de l'épidémie, avoient, dit-on, pratiqué la ſaignée ſans ſuccès; mais il paroît qu'au lieu d'en uſer avec ſageſſe, ils en avoient abuſé: d'ailleurs des malades ſaignés juſqu'à quatre fois par eux, avoient guéri; on pouvoit donc en eſſayer avec la modération que ce genre de ſecours exige. On pourroit même conjecturer que le malade de l'obſervation troiſième de M. Dufour, auroit pu tirer quelque avantage de la

ſaignée, ſi elle eût été placée dans le commencement de la maladie.

La femme de l'obſervation quatrième, préſente une complication bien grave, & à laquelle il étoit impoſſible de ne pas ſuccomber ; mais bien des Praticiens auroient fait des ſcarifications, ou appliqué des ventouſes ſur le cou, lorſqu'il s'eſt tuméfié; c'eſt une ſorte de ſaignée locale qui apporte une déplétion ſenſible aux vaiſſeaux engorgés, ſans jeter les malades dans la foibleſſe qu'on a à redouter dans ces circonſtances.

Nous ne pouvons pas nous empêcher d'ajouter encore, que malgré la préſence des vers il ne faut pas employer ſitôt les purgatifs, quand quelques ſymptômes inflammatoires s'y oppoſent. L'épidémie de Bautheil & de Pommeuze a permis d'en uſer plus librement, parce qu'elle avoit lieu principalement ſur des enfans & ſur des corps cacochimes; mais ordinairement on

ne doit placer les purgatifs proprement dits, que dans le déclin de la maladie; dans le commencement on y ſupplée par des boiſſons émétiſées; & les ſuccès de M.rs Martin & Dufour, nous font croire qu'ils ont donné pluſieurs fois le nom de *purgatifs,* à des boiſſons qui n'étoient que laxatives, par le moyen du tartre ſtibié, & de quelques ſels neutres.

DESCRIPTION

DE L'ÉPIDÉMIE

Qui a régné à VENOUSE, village de l'élection de Saint-Florentin, pendant les mois d'Octobre & de Novembre 1783.

Par M. FRANÇOIS.

LES trois quarts du village de Venouſe, qui eſt ſitué dans un fond, à trois lieues vers l'eſt d'Auxerre, ſont ſur un ſol incliné à l'oueſt, & le reſte ſur une plate-forme dirigée vers le midi. Ce village peut contenir ſoixante-dix maiſons, la plupart couvertes de chaume, toutes ſéparées par des jardins, ou par des plantations d'arbres fruitiers & autres, tels que peupliers, ſaules, ormes, &c. les unes ſont dans des fonds près des ravins que les eaux de pluie ont creuſés, ou des petites mares qu'elles forment; les autres ſont ſur de petites éminences : elles n'ont en général qu'un rez-de-chauſſée, enfoncé au-deſſous du niveau de la rue, rarement carrelé

& toujours humide : la plupart n'ont d'autre ouverture que la porte ; quelques-unes ont de plus, une très-petite croisée, par conséquent, l'air s'y renouvelle difficilement ; les rues & les cours y sont couvertes de paille, qu'on y laisse pourrir pour faire du fumier.

La partie supérieure du village qui est sur la plate-forme, est à l'est, & avoisine la route d'Auxerre, dont elle n'est séparée que par environ six cents toises de terres incultes, & de pâturages qui s'étendent vers le midi : du côté du sud-est, à mille ou douze cents toises du village, se trouve un étang de médiocre grandeur, qui ne se desséche jamais, & qui fournit de bon poisson : il y a, à une lieue & demie de-là, une montagne très-haute, & une petite à une demi-lieue, sur laquelle est bâti le château de Montfort : à l'oueſt, est un vallon dans lequel coule en serpentant un ruisseau assez considérable, qui fait tourner un moulin à l'extrémité inférieure du village, & forme des bassins dans lesquels on fait rouir du chanvre.

Ce ruisseau sépare le village de Venouse de celui de Rouvray, qui en est éloigné de cinq à six cents toises, & qui est situé sur un côteau ; il coule ensuite du sud-oueſt vers le

nord-eſt, dans toute l'étendue du Finage, & va ſe perdre dans la rivière de Serin.

Dans cet endroit commence une plaine agréable plus longue que large, & qui s'étend depuis l'abbaye de Pontigny juſqu'aux environs de Joigny, l'eſpace de quatre ou cinq lieues, & qui produit des grains & des foins d'une excellente qualité.

Un ſable fin, dans lequel on trouve quelques pierres de talc & une terre argileuſe, forme le ſol du village; on y recueille du blé, du ſeigle, des menus grains, du foin & du chanvre, en petite quantité, mais d'une excellente qualité: il y a auſſi un peu de vin, mais qui a peu de valeur: les légumes y ſont bons & les fruits abondans, mais de médiocre qualité.

Les eaux n'y ſont pas bonnes, excepté celle du ruiſſeau à laquelle les habitans préfèrent cependant par pareſſe, celle de puits qui eſt ſéléniteuſe, & qu'il leur eſt facile de ſe procurer en creuſant à très-peu de profondeur. Ils ſont d'une bonne conſtitution, mais d'une force médiocre, aſſez ſombres, ſans doute à cauſe de l'humidité du lieu; ils ſe nourriſſent de laitage, de légumes, de fruits & de porc ſalé: le bœuf, la vache & le veau y ſont aſſez bons. Ces

Villageois ne vivent guère au-delà de ſoixante à ſoixante-dix ans.

Le pays eſt couvert d'un brouillard épais pendant l'hiver, & dans les temps de pluie les habitans ne peuvent, pour ainſi dire, ſortir de chez eux à cauſe de l'eau qui s'y amaſſe. Le printemps y eſt agréable, l'été très-chaud, à cauſe du vent de ſud qui règne dans cette ſaiſon: le vent du ſud-oueſt y cauſe ſouvent des orages & des inondations.

On n'y connoît point de maladie endémique, ſi ce n'eſt peut-être le mal de gorge qui y eſt aſſez fréquent, ſans doute à cauſe des brouillards, de l'humidité, & de l'air qui y eſt aſſez froid. Les convaleſcences y ſont longues, les maladies héréditaires qu'on y rencontre, ſont la goutte & la pierre; les maladies ſporadiques y ſont les mêmes, & auſſi communes que dans les environs. Les épidémiques y ſont rares; on y voit quelquefois la petite vérole, la rougeole & les fièvres automnales: ces maladies ne ſont pas dangereuſes, à moins qu'elles ne ſoient compliquées de putridité, de pourpre, de vers, &c. ou qu'elles n'aient été négligées; ce qui arrive ſouvent dans les campagnes.

Description de l'Épidémie.

L'Épidémie régnante étoit une fièvre tierce, quarte, double tierce, continue, humorale ou dyſſentérique: j'ai cru pouvoir l'attribuer à la mauvaiſe qualité des alimens, & à la grande quantité de fruits verts dont on ſe nourriſſoit; mais ſur-tout à la ſuppreſſion de la tranſpiration, à laquelle étoient expoſés les habitans de ce village, lorſqu'après avoir ſupporté la chaleur du jour, qui cet été fut extrême, ils rentroient dans leurs maiſons qui étoient froides & humides; ce ſont principalement les pauvres qui ont été attaqués de l'épidémie, & ce n'eſt qu'après en avoir ſouffert pendant plus de deux mois, qu'ils ont appelé du ſecours: ceux ſur-tout qui avoient eu la fièvre quarte, étoient tombés dans la leucophlegmatie.

Ayant reçu ordre de me tranſporter dans cette paroiſſe, j'y fis le 1.er Novembre une viſite générale; j'y trouvai trente-deux malades, dont douze attaqués de fièvre tierce, huit de fièvre double tierce, continue humorale, ſix de fièvre quarte, & ſix de dyſſenterie.

La maladie s'annonçoit par un léger friſſon, un grand mal de tête, des envies de vomir,

un point de côté avec crachement de ſang, la reſpiration gênée, de l'altération dans le paroxiſme, & des ſueurs peu abondantes dans ſon déclin. Le ventre étoit tendu & météoriſé chez les dyſſentériques, la peau d'une couleur jaune, les urines rares, briquetées & foncées, les malades éprouvoient un accablement général, quelques-uns rendoient des vers au commencement de la maladie ; les vaiſſeaux de la conjonctive paroiſſoient injectés ; les déjections des malades offroient une bile poracée, d'une fétidité inſupportable, & qui conſervoit ſa mauvaiſe odeur juſqu'à la convaleſcence : le pouls étoit lent, petit, embarraſſé, & quelquefois intermittent ; il ne ſe développoit qu'après l'uſage des évacuans & des délayans.

Je preſcrivis la diète la plus exacte, & j'ordonnai pour boiſſon ordinaire, l'eau ſimple acidulée avec une cuillerée de vinaigre par pinte, à laquelle on ajoutoit un peu de miel, de ſucre ou de réglisſe, pour ceux qui avoient la fièvre continue ; le petit-lait à ceux qui l'avoient tierce ; une légère décoction de froment avec un peu de ſucre ou de réglisſe pour ceux qui étoient affligés de la dyſſenterie : cette décoction un peu plus forte, ſervoit pour les lavemens

& les fomentations qu'on appliquoit ſur le bas-ventre, quand il étoit tendu. Ce même ſon bouilli dans du lait, du petit-lait, ou même dans de l'eau, formoit les cataplaſmes qu'on appliquoit dans les mêmes circonſtances: ces moyens ſuffiſoient pour calmer les douleurs & diminuer la tenſion du ventre.

L'émétique ou les émético-cathartiques ont été employés avec le plus grand ſuccès; on les réitéroit enſuite à petites doſes, afin d'entretenir les évacuations; puis on leur ſubſtituoit les minoratifs, qu'on donnoit de deux jours l'un, & auxquels je faiſois ſuccéder une tiſane laxative, à prendre lors même que la fièvre étoit diſſipée.

Quant au point de côté & au crachement de ſang, ils étoient abſolument ſymptomatiques, & diſparoiſſoient après l'effet des vomitifs: l'expectoration devenoit plus aiſée, & la reſpiration plus facile, ſans qu'il fût néceſſaire d'employer aucune ſaignée; les forces ſe relevoient, & le pouls devenoit plus libre par l'uſage continué des évacuans & des délayans.

La fièvre quarte étoit plus rébelle; après avoir évacué ſuffiſamment les premières voies, j'employois une demi-once de quinquina

délayé dans trois verres d'eau, & édulcorée avec quatre onces de miel blanc pour trois doſes.

Pour diſſiper la couleur jaune des perſonnes attaquées de fièvres quartes, je preſcrivois la ſimple décoction de carottes, qui faiſoit uriner abondamment.

Je combattois la bouffiſſure qui reſtoit quelquefois après la guériſon de ces fièvres intermittentes, par l'uſage de l'eau-de-vie jalapée que je préparois ainſi : dans une chopine de cette liqueur je faiſois infuſer pendant quatre jours, une once de jalap en poudre, & une demi-once de criſtal minéral, je donnois deux cuillerées par jour, une le matin & l'autre le ſoir, de cette liqueur hydragogue.

J'interdis les bouillons gras aux malades pendant tout le temps de ce traitement; ils n'en firent uſage que dans la convaleſcence.

Je parvins ainſi à faire ceſſer l'épidémie, ſans avoir perdu un ſeul des malades, qui m'avoient demandé du ſecours.

RÉFLEXIONS.

LES différentes maladies que M. François a traitées, ſans avoir un caractère commun

d'épidémie bien décidé, pouvoient cependant reconnoître la même cauſe, comme il le remarque juſtement, ſavoir; la ſabure des premières voies & la ſuppreſſion de la tranſpiration déterminée par la fraîcheur des habitations dans leſquelles les gens de la campagne ſe retiroient la nuit, après avoir ſupporté toute la chaleur du jour.

Ces maladies étoient d'un genre ſi bénin, que M. François a eu beſoin de très-peu de remèdes pour les guérir; il n'a pas même cru l'uſage des anti-dyſſentériques néceſſaire contre la dyſſenterie. Ayant ſagement conſidéré ces maladies comme dépuratoires, il n'a pas cru devoir ſe preſſer de les arrêter; il en a prudemment attendu la guériſon des purgatifs réitérés, & ſur-tout de l'émétique: il s'eſt abſtenu fort à propos de la ſaignée, que des points de côté purement ſymptomatiques pouvoient paroître indiquer: il a ordonné du quinquina contre les fièvres quartes, & ce remède a eu d'autant plus d'efficacité, qu'il n'a été employé qu'après les

évacuans & les apéritifs. Il faut pourtant avouer que ces fièvres n'étoient pas rébelles, puiſqu'elles ont toutes cédé auſſi promptement au ſpécifique. Au reſte, M. François s'eſt parfaitement conformé au caractère bénin de ces maladies, en employant peu de remèdes: il y a beaucoup de ſageſſe à ſavoir juger ce qu'il convient de faire, & à ne pas faire au-delà. Voilà ce qui a fait inſérer ici le tableau de ces maladies, qui démontre d'ailleurs, que les Officiers de ſanté, employés au traitement des épidémies de cette généralité, ne négligent pas d'en rendre compte. On auroit deſiré un diagnoſtique plus clair & plus développé.

DESCRIPTION

DE L'ÉPIDÉMIE

Qui a régné dans la paroiſſe D'ARGENTEUIL en 1783 & 1784.

Par M. DAVAN, Médecin.

LE bourg d'Argenteuil, à deux lieues oueſt-ſud-oueſt de Saint-Denys, eſt ſitué près des bords de la Seine, au bas d'une petite colline, qui le prive en partie du vent d'eſt ; les bois de Sanois & de Franconville le défendent de celui du nord : les rues aſſez larges, mal propres & mal pavées, ſont bordées de maiſons bien bâties, dont le rez-de-chauſſée eſt en général très-humide, parce qu'il eſt plus bas que le ſol de la rue ; preſque toutes les maiſons ont dans leurs cours des foſſés, où pourrit un fumier qui répand une odeur très-déſagréable, & il en découle une liqueur noirâtre, qui va ſe perdre dans un marécage placé entre le bourg & le bord de la rivière ; ce marécage formé dans le lit d'un bras de la Seine, que

les

les intérêts de la Navigation ont obligé de ſupprimer, eſt traverſé par un petit ruiſſeau dont le cours eſt fort lent, & ſe trouve encore inondé dans les années pluvieuſes, ou quand la rivière, en ſe débordant, y conduit des eaux; de ſorte que les eaux ſtagnantes y forment une vaſe à moitié corrompue, qui ſe mêlant aux égouts des fumiers, renforce leurs exhalaiſons infectes.

Ce bourg eſt très-conſidérable: dans une ſeule paroiſſe, il renferme près de huit mille habitans; les uns ſont employés à l'exploitation des carrières de pierre calcaire & quartzeuſe, dont le ſol abonde; les autres à charger ces pierres ſur les bateaux; mais le plus grand nombre travaille aux vignes plantées dans les environs, & cette culture fait la principale richeſſe du pays: en général, les habitans de ce bourg ſont ſains & robuſtes. Les plus pauvres mangent rarement de la viande; mais le bon pain, les légumes & le vin du pays, forment leur nourriture ordinaire.

Il ne paroît pas qu'on ait vu régner autrefois des maladies épidémiques à Argenteuil, ou du moins elles y étoient ſi légères, qu'on

en a perdu la mémoire; ce n'eſt que depuis quelques années qu'on a remarqué que les fièvres d'accès y devenoient très-communes: ces fièvres commençoient vers la fin de l'été, régnoient avec force tout l'automne, & perſéveroient encore un peu dans l'hiver. En 1781 & en 1782, on obſerva qu'elles attaquoient d'abord ceux des habitans qui demeuroient près du marécage, ou qui vivoient ſur ſes bords, comme les Ouvriers qui travailloient ſur la rivière.

En 1783, l'invaſion de la fièvre fut ſi vive & ſi générale, qu'il ne fut plus permis de douter de l'exiſtence d'une épidémie dangereuſe : la fièvre commença dans les premiers jours de Juin; la négligence ou la pauvreté de la plupart des habitans, le manque de ſecours, le caractère inconnu de cette maladie, l'effroi qu'elle inſpira d'abord, rendirent ſa propagation rapide & meurtrière; & elle avoit déjà produit beaucoup de ravages, quand M. l'Intendant y envoya M. Colombier, Inſpecteur général des hôpitaux, & Médecin en chef de la généralité; je fus choiſi pour l'accompagner, & j'ai concouru avec lui à la terminaiſon de cette épidémie, en

donnant des ſoins à la claſſe la plus indigente des habitans de ce bourg.

La conſternation étoit générale, & nous trouvames environ cinq cents malades, dont plus de la moitié étoit ſans ſecours & abandonnée; car il n'y en avoit que cent ſoixante-quatorze qui fuſſent ſoignés par le Chirurgien du lieu. Depuis le commencement du mois juſqu'au 26, jour de notre arrivée, il étoit mort quarante-ſept malades; mais on nous dit cependant que preſque tous ceux qui avoient été méthodiquement traités, avoient été guéris.

En examinant avec attention tous ces malades dans les différentes périodes de la maladie, & en nous faiſant inſtruire de tout ce qui avoit précédé; nous vimes que la fièvre avoit un caractère univoque, & qu'elle avoit été dans les commencemens de l'épidémie, comme alors, une fièvre tierce ou double tierce, dont les accès étoient marqués par des accidens vifs & dangereux, & qui, lorſqu'elle étoit mal traitée ou négligée, dégénéroit en fièvre rémittente, putride & maligne, dont le principal & le plus grave accident étoit une eſpèce de léthargie, avec difficulté de reſpirer.

Cette fièvre débutoit par une douleur dans

le bas-ventre & au dos, avec conſtipation & perte d'appétit; un léger friſſon étoit bientôt ſuivi de chaleur & de ſueur; ſur la fin de l'accès, les malades avoient le viſage très-jaune ou plombé, ils rendoient des urines rouges & très-bourbeuſes; chez pluſieurs de ces malades, le corps ſe couvroit de taches de couleur de lie de vin, de la grandeur d'une petite lentille; quelques vieillards étoient frappés ſubitement de cette fièvre, comme d'une attaque d'apoplexie; mais chez tous les autres la tête s'embarraſſoit auſſi juſqu'à un certain point dès le premier accès. C'étoit une eſpèce de léthargie ou d'affection ſoporeuſe, qui ſe diſſipoit ſur la fin de l'accès par une ſueur abondante, qui ſembloit leur rendre par degrés, le calme, la connoiſſance & le jugement.

L'intenſité de cet accident formidable ſervoit encore à diviſer les malades en deux claſſes; les uns profondément frappés de cette léthargie, n'en ſortoient plus juſqu'à la mort; chez les autres, le ſecond accès étoit plus long & plus grave que le premier, le troiſième devenoit plus dangereux encore & plus prolongé; enfin la fièvre ceſſoit d'être intermittente, & vers l'époque du ſeptième accès les

malades mouroient, à moins qu'un traitement convenable n'en eût prévenu l'intenſité.

La maladie ainſi connue & caractériſée, il n'a pas été difficile d'établir une méthode curative propre à l'attaquer dans ſon foyer, & à en arrêter les progrès. Cette méthode qui a été fort heureuſe, conſiſtoit, 1.° à évacuer par en haut & par en bas; 2.° à donner des purgatifs unis au quinquina; 3.° à adminiſtrer du quinquina ſeul ou à y unir des toniques : 4.° à terminer le traitement par l'uſage des apéritifs. Ainſi, on donnoit aux perſonnes nouvellement attaquées de cette fièvre, l'ipécacuanha ou la poudre purgative de la boîte du Gouvernement; le choix & la doſe de ces évacuans étant déterminé par l'état de l'eſtomac, du ventre, & par celui des forces. Après ces remèdes, on faiſoit prendre la poudre fébrifuge de la boîte; dans ces deux cas, la boiſſon étoit une décoction de chiendent acidulée.

Ceux qui étoient trop foibles, étoient ſeulement évacués avec de petites doſes d'ipécacuanha; & étoient mis auſſitôt après, à l'uſage des toniques, dont le principal étoit le quinquina; je l'adminiſtrois à forte doſe, tant en ſubſtance qu'en décoction, parce qu'à ſa qualité

fortifiante & anti-putride, il joint celle d'être le ſpécifique de cette maladie ; enfin après la déclinaiſon de la maladie où l'on voyoit fréquemment des anaſarques, j'ai preſcrit avec ſuccès une eau minérale, compoſée de vitriol de mars & de nitre.

La ſaignée avoit été employée dans le commencement de cette épidémie ; mais elle avoit été fatale à preſque tous ceux qui s'y étoient ſoumis, quoiqu'elle parût indiquée par le délire le plus violent. M. Saint-Pierre, Chirurgien, commis pour le traitement des épidémies, envoyé comme moi à Argenteuil, ſubſtituoit fort heureuſement aux ſaignées des aſperſions d'eau froide ſur la tête : je terminè le précis de l'hiſtoire de l'épidémie d'Argenteuil, en diſant que, ſur deux cents trente-quatre malades que j'y ai ſoignés, je n'en ai perdu que dix-ſept.

Réflexions de M. Colombier.

Les ravages produits à Argenteuil par cette épidémie, ſont un nouvel exemple à ajouter à tant d'autres, pour faire connoître que les cauſes des maladies épidémiques ſont preſque toujours voiſines & évidentes,

& qu'on ne ſauroit prendre trop de précautions pour les prévenir dans leur origine. Ayant été envoyé à Argenteuil en 1782, j'examinai la poſition de ce pays & tout ce qui pouvoit concourir à me donner une idée exacte de ſa Topographie médicale: j'obſervai que les habitans voiſins du marécage, étoient ſur-tout infectés de la fièvre épidémique qui régnoit alors; & que cette fièvre, quoique peu alarmante cette année, étoit cependant plus générale & plus grave que celle des années précédentes. Je fis auſſi une ſérieuſe attention aux foſſes à fumier & au réceptacle qui leur ſervoit d'égout, & je trouvai dans ces deux cauſes le germe de l'épidémie, qui ſembloit prendre une nouvelle force depuis quelque temps; je n'héſitai pas même à prononcer qu'elle deviendroit de plus en plus dangereuſe: & voici ſur quoi mes conjectures étoient fondées.

Argenteuil étoit autrefois occupé par un grand nombre d'habitans de Paris, qui

venoient y paſſer la belle ſaiſon : alors il y avoit beaucoup moins de Vignerons, & par conſéquent moins de foſſes à fumier, qui étoient d'ailleurs plus iſolées & mieux curées : en même-temps le marécage qui eſt entre le bourg & la Seine, n'exiſtoit pas. Mais depuis quelques années les Vignerons ſe ſont multipliés dans cet endroit, ils y acquièrent tous les jours de nouvelles maiſons, les foſſes à fumier deviennent plus fréquentes de jour en jour, & la ſtagnation eſt devenue auſſi plus ſenſible dans le marécage : j'en conclus donc que les eaux ſtagnantes & les vapeurs méphitiques qui s'élevent des fumiers & de leurs égouts, avoient dû produire une altération dans l'air, ſur-tout dans la ſaiſon où la chaleur exhale ces vapeurs, en favoriſant la putréfaction. C'eſt ainſi que certains cantons de la Flandre & de la Hongrie, ont fait naître conſtamment des maladies putrides & malignes dans les armées qui y ont ſéjourné pendant l'été, & que pluſieurs

provinces de France, telles que la Picardie, la Sologne & le pays d'Aunis, en fourniſſent chaque année des preuves. Connoiſſant d'ailleurs, par expérience, l'enchaînement de ces cauſes & de ces effets, j'ai donc pu préſumer que l'influence de l'air d'Argenteuil deviendroit de plus en plus dangereuſe pour les habitans de ce lieu, & que l'épidémie juſqu'alors peu alarmante, pourroit avoir une exploſion effrayante, ſi des circonſtances particulières concouroient à la développer avec plus d'activité, & à lui donner un plus grand degré d'énergie.

Ces circonſtances ſe ſont rencontrées en 1783, où l'été ayant été fort chaud, ſans être rafraîchi par les pluies, la putréfaction eſt devenue plus vive dans ces foſſes à fumier & dans le marécage qui leur ſert d'égout, il s'en eſt exhalé des miaſmes plus actifs, qui ont produit une épidémie plus meurtrière.

Pour la prévenir, il eût été eſſentiel que

les habitans tranſportaſſent hors de leur bourg, le dépôt de leurs fumiers, & que l'on fît deſſécher le marécage d'Argenteuil. Ces deux opérations, quoique preſſantes, étoient difficiles, l'une par ſa longueur & ſa dépenſe, l'autre, parce que l'intérêt particulier ou la peine qu'on a à changer ſes uſages, ne pouvoit manquer de faire naître une ſorte de réſiſtance de la part des habitans d'Argenteuil.

La ſéchereſſe & la chaleur de l'été dernier ayant enfin augmenté l'énergie de ces germes deſtructeurs, que les habitans avoient accumulés chez eux, ils furent enfin les victimes de leur inſouciance; l'Adminiſtration m'envoya à leur ſecours, pour combattre un mal que j'avois en vain voulu prévenir. Pour répondre à ſa confiance, j'allai avec le Médecin de la ſubdélégation, voir des malades qui étoient dans différens temps de la maladie, au commencement, au milieu, ou à la fin.

Ayant reconnu que cette fièvre tierce

très-violente, dégénéroit vers le ſeptième accès, en remittente maligne, je vis combien il étoit eſſentiel de ne pas négliger les commencemens de la maladie : ainſi, je fis publier par M. le Curé & le Syndic, que la maladie n'étoit pas dangereuſe par elle-même, & qu'elle ne le devenoit que lorſqu'elle étoit négligée : les eſprits raſſurés par cette publication & par la certitude des ſecours qui ne devoient plus manquer déſormais, je traçai la marche du traitement.

Je preſcrivis les émétiques, les purgatifs, les boiſſons acidulées & émétiſées pour le commencement de la maladie, les véſicatoires contre l'aſſoupiſſement léthargique, & enfin le quinquina à forte doſe quand la fièvre menaçoit de devenir pernicieuſe.

M. Davan, que j'avois mené avec moi, & avec qui j'étois convenu de ce traitement, l'a ſuivi avec beaucoup de ſuccès; il a cru cependant pouvoir ſe paſſer des véſicatoires, qui, ſuivant moi, auroient tiré plutôt les

malades de leur léthargie & accéléré leur guériſon, en fourniſſant un égout à l'humeur morbifique, & en ranimant le genre nerveux.

Ce n'étoit pas aſſez d'avoir remédié au mal, il falloit s'occuper à en tarir la ſource, & l'évènement ayant juſtifié les juſtes craintes que j'avois eues précédemment, de voir la maladie plus générale & plus fâcheuſe, à meſure que les foyers de corruption & de putréfaction acquerroient un nouveau degré de force : l'Adminiſtration a jugé à propos d'ordonner le deſſéchement du marécage, & de faire établir depuis le bourg juſqu'à la rivière, un libre écoulement aux eaux gâtées, & aux immondices qui ſe jetoient & ſéjournoient ci-devant dans l'ancien bras de la rivière.

Il étoit d'autant plus preſſant de s'occuper de ce travail, que déjà les fièvres intermittentes commençoient à paroître au printemps dernier, & que dès le mois de Mai il y avoit plus de trois cents malades; à la

vérité la maladie n'étoit pas encore dangereuſe, mais il y avoit tout lieu de croire qu'elle le ſeroit devenue, ſi aux précautions ci-deſſus M. l'Intendant n'eût pas ajouté celle d'empêcher qu'on apportât dans le bourg, comme on le pratiquoit ci-devant, des fumiers infects, compoſés de boues, de matières fécales, des débris d'animaux, &c. dont les habitans font grand cas pour l'engrais de leurs vignes, & qu'ils conſervent chez eux plus ou moins long-temps.

Mais comme cette précaution n'eſt pas ſuffiſante pour éviter les malheurs qu'une ſemblable pratique doit cauſer, M. l'Intendant a auſſi jugé à propos d'éloigner cette cauſe pernicieuſe, en faiſant ſupprimer les foſſes deſtinées aux fumiers de cette eſpèce dans chaque maiſon, & de faire établir des dépôts au-dehors du bourg, où les habitans pourront faire tranſporter & conſerver le fumier qui leur eſt néceſſaire.

Il y a tout lieu d'eſpérer que ces habitans

ſentiront tout le bien qui doit réſulter de ces nouveaux établiſſemens, & qu'ils n'obligeront pas le Gouvernement à faire exécuter par la force, ce qui ne tend qu'à leur utilité perſonnelle & au bien public, en empêchant une contagion qui pourroit s'étendre au loin & produire des ravages funeſtes.

DESCRIPTION

D'UNE ÉPIDÉMIE

Qui a régné dans les paroiſſes de MÉNIL & MAUREGARD.

Par M. COLOMBIER.

JE me ſuis tranſporté, par ordre de M. l'Intendant, dans les paroiſſes de Ménil & Mauregard, pour y viſiter les malades attaqués de l'épidémie qui y règne, & preſcrire ce qu'il convient de faire pour la guériſon deſdits malades, & pour faire ceſſer cette épidémie qui duroit depuis long-temps.

Je n'ai trouvé dans la paroiſſe de Mauregard, que quelques enfans attaqués de la rougeole, & traités par les Sœurs de la Charité : comme ces enfans étoient en bon état, & qu'il n'y avoit rien à ajouter au régime & à la cure, je me ſuis contenté d'expliquer auxdites Sœurs, les circonſtances où il faut varier leſdits régime & traitement.

Il n'en étoit pas de même de la paroiſſe du Ménil; tous les habitans étoient effrayés par les ravages qu'y exercoit la maladie régnante.

Avant de rendre compte à M. l'Intendant, des moyens que j'ai jugé à propos d'employer, j'ai penſé qu'il ſeroit utile de lui donner un détail de ce qui s'eſt paſſé relativement à cette épidémie, qui paroît avoir fait deux exploſions dans des temps différens, & dont l'hiſtoire eſt infiniment importante pour faire connoître une des nuances des maladies contagieuſes, à laquelle on ne fait pas aſſez d'attention, ſur-tout dans les campagnes.

Elle a commencé par attaquer les ſeuls enfans, depuis l'âge de cinq ans juſqu'à celui de quinze, & en deux ou trois mois il y a eu cinquante malades, dont un tiers ſeulement d'adultes, dans le nombre deſquels ont été preſque tous les parens des enfans malades, & leurs gardes.

Cette maladie duroit trente jours; elle commençoit par un violent mal de tête & des ſaignemens par le nez; la fièvre étoit continue, ainſi que le délire; le redoublement s'annonçoit le ſoir par un friſſon; la ſoif étoit ardente, la langue griſe pendant les trois ou quatre premiers jours:

jours : il s'y formoit enſuite une croûte noire, qui vers le déclin de la maladie ſe fondoit & tomboit ; les évacuations ſpontanées étoient fort rares, & juſqu'au déclin, ſéreuſes & fétides : les ſueurs étoient abondantes ; & juſqu'à cette époque d'une très-grande fétidité ; dans tous les temps de la maladie les urines ont été preſque dans l'état naturel.

Les deux Chirurgiens du Ménil qui ont traité cette maladie, & qui m'ont rendu compte de ſa marche, paroiſſoient intelligens, ſur-tout le ſieur Dal, & l'on doit à leur zèle & à leur bonne conduite, de n'avoir perdu qu'un ſeul malade pendant cette première irruption qui a duré près de trois mois.

Voici le traitement qu'ils ont ſuivi ; on a ſaigné la plupart des malades, mais avec beaucoup de précaution, & ſans trop multiplier ce moyen ; on a adminiſtré enſuite des vomitifs, qui ont produit de fort bons effets : juſqu'à l'époque du relâchement qui arrivoit du quinze au vingt-un, on a preſcrit des boiſſons acides, des lavemens émolliens, & on a été réſervé ſur les bouillons de viande ; vers le déclin de la maladie, & au moment de la détente, on a mis en uſage les purgatifs doux, qui ont

été réitérés plusieurs fois, & qui ont terminé la cure.

C'est au moment de la convalescence qu'on a eu soin de donner une bonne nourriture, & il paroît que M. le Curé s'est livré avec le plus grand zèle au soulagement des malheureux, non-seulement à cette époque, mais dans tous les temps de la maladie.

La seconde invasion de l'épidémie s'est manifestée vers la fin de cette année, en attaquant d'abord les enfans comme la première, mais avec une violence infiniment plus considérable & sur un plus grand nombre d'individus; puisque jusqu'à ce jour, il y a eu près de cent trente malades, & jusqu'à trente dans le même temps; & qu'enfin la maladie a fait périr dix-huit adultes & un enfant.

Dans cette seconde irruption, le pouls étoit petit dans le commencement, la respiration gênée, la tête embarrassée, le ventre météorisé; beaucoup de malades rendoient des vers, les évacuations étoient rares & très-fétides, l'haleine puante; la langue étoit moins sale que dans la première maladie, & restoit presque dans l'état naturel jusqu'à la fin, ayant cependant la pointe rouge: il y avoit beaucoup d'assoupissement,

des ſoubreſauts dans les tendons; la chaleur étoit âcre, la ſoif médiocre; quelques-uns avoient un point de côté, & les ſueurs étoient abondantes & très-fétides.

Dans le plus grand nombre, il ſe faiſoit une éruption pourpreuſe vers le huitième jour, qui ſoulageoit la poitrine quand elle duroit ſept à huit jours; celle-ci étant finie, il en revenoit une autre de puſtules blanches ou milliaires, & toutes deux ſe terminoient en farines & écailles: le viſage, le dos, la poitrine & les reins étoient le ſiége principal de ces deux éruptions.

La maladie duroit trente jours: l'époque de la mort étoit du huit au quinze; elle s'annonçoit par une grande foibleſſe, un pouls intermittent, une couleur livide & noire des tégumens, des douleurs pleurétiques, & la langue devenoit très-noire environ deux jours avant la mort.

Quand au contraire, la maladie prenoit une bonne tournure, le ventre ſe relâchoit vers le quinze ou le dix-ſept, les déjections devenoient épaiſſes & bilieuſes; il s'établiſſoit une moiteur douce, le ſommeil devenoit tranquille & la poitrine ſe dégageoit.

Il faut cependant obſerver qu'il y a eu des malades, dont la tête eſt reſtée embarraſſée

juſqu'à la fin de la fièvre, & j'en ai vu un dont l'éruption pourprée a diſparu tout-à-coup, ſans néanmoins le faire périr, parce qu'auſſitôt après il s'eſt établi un flux de ventre conſidérable.

Telle a été, dans ſon commencement, la marche de cette fâcheuſe maladie, pour laquelle le ſieur Lebrun, Médecin des épidémies pour l'élection de Meaux, a été appelé, & dont il a pris le plus grand ſoin.

Le traitement qu'on a ſuivi, a conſiſté, 1.° dans une eau miellée qui étoit nitrée, & ſaturée avec le vinaigre, 2.° dans des potions huileuſes mêlées avec le ſyrop de limon & l'oximel ſcillitique; 3.° dans des lavemens émolliens; 4.° dans des topiques de poireaux cuits appliqués ſur le ventre; 5.° dans des décoctions de ſemen-contra pour ceux qui avoient des vers; 6.° on donnoit de la thériaque le ſoir à ceux qui étoient dans un état de foibleſſe; 7.° on purgeoit les malades lorſque le relâchement étoit arrivé; 8.° on appliquoit des véſicatoires à quelques-uns, & on en a fait vomir un petit nombre; 9.° enfin, on a pratiqué la ſaignée vers la fin de la maladie lorſque le pouls devenoit fort; & on a même

auſſi dans les derniers temps ſuivi cette pratique dès le commencement, parce qu'à l'ouverture d'un cadavre, on a trouvé le cerveau engorgé de ſang.

Le 23 du préſent mois, j'ai trouvé huit habitans malades; ſavoir, deux qui étoient au huit ou au neuf de la maladie, un qui étoit au commencement, trois ſur le déclin, un enfant très-mal vers le milieu & un convaleſcent.

Dans tous ces malades, je n'ai obſervé de véritable danger que dans l'enfant ci-deſſus cité, & dans une femme retombée, pour avoir fait excès d'alimens; il ſembloit même que dans les autres qui étoient alors attaqués, la maladie prenoit une tournure moins fâcheuſe.

Quoi qu'il en ſoit, j'ai cru devoir ajouter au traitement preſcrit par M. Lebrun: 1.° De faire vomir tous les malades auſſitôt après la ceſſation du point de côté s'il avoit lieu, & dès le lendemain dans tous les autres cas, en obſervant qu'il falloit même répéter le vomitif lorſque la ſaburre étoit manifeſte:

2.° D'appliquer les véſicatoires aux jambes, toutes les fois que la tête ou la poitrine étoient affectées, ou que l'éruption ne ſe faiſoit pas bien, & même d'employer ce moyen ſur les

points de côté lorſque les ſignes d'inflammation n'étoient pas manifeſtes :

3.° De mettre en uſage le camphre uni avec le nitre à forte doſe, dans tous les cas de ſoubreſauts des tendons, d'éruption difficile & de foibleſſe dans le pouls :

4.° De faire des fumigations deux fois dans le jour, dans les pièces habitées par les malades, en obſervant de faire placer leurs lits au milieu de la chambre, de les y tenir peu couverts & dans une grande propreté :

5.° De pratiquer la ſaignée & même de la répéter dans le commencement, ſur les ſujets qui offroient des ſignes de pléthore & d'inflammation; ce qui avoit lieu alors chez ceux qui tomboient malades.

Obſervations.

Comme il ne ſuffit pas de traiter ſeulement la maladie, mais qu'il faut encore en empêcher de nouvelles exploſions, qui ſont d'autant plus à craindre que les cauſes de la contagion ſubſiſtent; j'ai conſeillé de faire expoſer à l'air libre tous les meubles des pièces où les malades ont habité, de

faire brûler la paille de leurs lits, & de laver à l'eau chaude les vêtemens, couvertures, matelats, paillaſſes & autres meubles qui ont ſervi auxdits malades ; il ſeroit même utile que les gens qui les ont gardés, en fiſſent autant de leurs vêtemens, & qu'on lavât avec de l'eau chaude ſaturée de vinaigre, les murs & les boiſeries de toutes les chambres qui ont été occupées par les malades. J'ai penſé qu'il falloit continuer long-temps le bon régime, & une nourriture ſucculente avec du vin aux convaleſcens ; ce que M. le Curé a promis de faire.

La maladie du Ménil eſt une fièvre pourprée contagieuſe, dont la communication a été manifeſte d'un malade à l'autre, & il paroît que dans ce moment elle n'eſt qu'aſſoupie, que les cauſes en ſubſiſtent toujours dans les habitations, qu'en conſéquence, il n'y a rien de plus preſſant que de mettre en uſage les moyens conſeillés ci-deſſus.

Quant à la cauſe, autant que j'ai pu le voir & ſur le récit qui m'en a été fait, il paroît que c'eſt la mauvaiſe nourriture, & ſur-tout le pain fait avec le blé germé, qui a été le ſeul dont les pauvres habitans ont fait uſage depuis le mois de Juillet 1782, qui a principalement donné lieu à cette maladie que ce genre de nourriture occaſionne ordinairement; en ſecond lieu, l'humidité conſtante des deux ſaiſons précédentes, doit avoir contribué à donner plus d'intenſité à cette première cauſe.

En troiſième lieu, comme le village du Ménil eſt expoſé à tous les vents, que ſon ſol eſt ſec & froid, qu'il n'y a que des eaux de puits marneuſes, & que ſur ſept cents habitans, il y a ſix cents malheureux, dont le ſeul métier eſt de battre en grange ou d'être charretier, on doit penſer qu'une maladie épidémique doit y faire plus de ravages que dans un lieu dont l'expoſition & le ſol ſont plus ſalubres, & où les habitans ſont plus aiſés.

Pour donner aux Chirurgiens plus de facilité de bien traiter les malades ; je penſe qu'il ſeroit utile de leur envoyer deux exemplaires du Journal des épidémies, une boîte de remèdes pour leſdites épidémies, avec deux inſtructions ſur l'uſage de ces remèdes. Délibéré à Paris ce 24 Mai 1783.

Depuis que les précautions ci-deſſus ont été priſes, les anciens malades ont guéri, & il n'y en a pas eu de nouveaux.

DESCRIPTION

D'UNE FIÈVRE PUTRIDE VERMINEUSE, Qui a régné dans la paroiſſe de VILLECRESNE, pendant l'automne de 1783.

Par M. PASCAL.

M. PASCAL, Chirurgien à Brie-Comte-Robert, a traité avec beaucoup de ſuccès une fièvre rémittente, putride, vermineuſe, qui a ravagé au mois de Septembre 1783, la paroiſſe de Villecreſne, dont l'air eſt infecté par la quantité de fumier qu'on accumule dans cet endroit; il penſe que les chaleurs exceſſives & les brouillards épais, qui ont régné pendant l'été de la même année, ont pu être la cauſe de cette épidémie, que l'habitude où ſont les gens de la campagne de boire l'eau mal-propre des marres pour ſe déſaltérer, a pu rendre plus mauvaiſe.

Des vomiſſemens bilieux ſpontanés ou déterminés par les moindres boiſſons, un léger friſſon, une ſoif ardente, le mal de tête, le

pouls dur, le délire & l'insomnie caractérisoient le paroxisme de la fièvre qui se terminoit par des sueurs copieuses aussi fétides que les matières fécales; les malades ne paroissoient qu'affoiblis les premiers jours; les urines étoient naturelles jusqu'au troisième ou quatrième jour qu'elles devenoient bourbeuses & aussi puantes que les sueurs; les lavemens émolliens ne pouvoient relâcher le ventre & procurer d'évacuations; la langue sèche & comme découpée dans quelques malades, étoit humectée chez quelques autres, du moins sur ses bords; mais son milieu étoit couvert d'une croûte qui se détachoit sur le déclin de la maladie; des déjections vermineuses par haut & par bas, manifestoient une complication de vers que M. Pascal avoit soupçonnée sur les symptômes suivans; le prurit des narines, le teint blafard, les yeux à demi-ouverts, le ventre tendu & des agitations convulsives qui se renouveloient de temps à autre.

M. Pascal commençoit par faire vomir les malades; puis il leur prescrivoit une décoction de tamarins aiguisée avec le tartre émétique; l'eau d'orge acidulée avec la poudre *n.° 1*, servoit de boisson ordinaire; il usoit ensuite

avec beaucoup de ſuccès de la poudre *n.° 3*, à laquelle il ajoutoit encore du camphre ; enfin, il conſeilloit la poudre vermifuge du *n.° 7*, à ceux qui rendoient des vers ; il aciduloit toutes les boiſſons & défendoit l'uſage des bouillons gras. Le quinquina lui ſervoit beaucoup ſur la fin de la maladie, & il avoit ſoin de réitérer alors les purgatifs ; ceux qui n'ont pas voulu ſe purger ſuffiſamment, ont été affligés par des cloux, dont ils n'ont pu être délivrés que par des purgations réitérées.

M. Paſcal n'a ſaigné que deux malades, dont l'un étoit une femme qui n'étoit pas réglée depuis quatre mois, l'autre un homme qui étoit dans l'uſage de ſe faire ſaigner tous les ans.

DESCRIPTION

D'UNE PLEURÉSIE

Qui a régné au village de la VILLE-L'ÉVÊQUE, pandant l'automne de 1783.

Par M. GUERSENT.

M. GUERSENT Médecin à Dreux, a traité dans le village de Ville-l'Évêque une pleuréſie épidémique, produite par des gelées & des pluies froides qui avoient ſuccédé ſubitement à un temps doux. Cette maladie avoit déjà enlevé ſix perſonnes, qu'on avoit trop ſaignées, dans l'idée que c'étoit une pleuréſie inflammatoire, tandis qu'elle étoit plutôt bilieuſe & putride; l'amertume de la bouche, les crachats pituiteux & bilieux, le ſang tiré des vaiſſeaux qui étoit d'un rouge vif & ſans couenne, enfin les déjections bilieuſes prouvoient évidemment que la maladie étoit humorale & putride. M. Guerſent prit le parti de ne ſaigner qu'une ou deux fois, & d'inſiſter ſur les purgatifs pectoraux, tels que

la manne, l'huile d'amandes douces, l'oximel, le kermès minéral & l'ipécacuanha dans une infusion de fleurs pectorales ; il conseilla de plus les lavemens émolliens en purgatifs. M. Guersent guérit par cette méthode une femme qui suivit exactement ses conseils, & vit périr un homme qui ne voulut faire aucun remède, & qui se gorgeoit de pain & de vin dans le fort de la maladie.

Au mois de Décembre 1783, des brouillards très-froids, causèrent à Sainte-James (hameau de la paroisse de Saint Symphorien, situé sur la rivière d'Eure), une semblable épidémie qui fit périr huit personnes en peu de jours, & qui attaquoit les femmes plutôt que les hommes : en cet endroit, la saignée procuroit un état de moiteur qui soulageoit les malades ; l'ipécacuanha évacuoit utilement les premières voies, & ces évacuations copieuses & soutenues, procuroient la guérison du neuf au onze. M. Guersent n'a perdu qu'une femme de tous ceux qu'il a traités.

Un homme de 45 ans, qui travailloit aux vignes, fut saisi d'un froid si violent qu'il fut obligé de quitter son travail ; la fièvre le prit avec de vives douleurs dans tous les

membres, des maux de cœur, de la toux, &c. elle ſuivit la marche d'une fièvre humorale putride, & ne ſe termina qu'à la fin de la quatrième ſemaine.

Un jeune homme dont les parens s'obſtinèrent à ne point ſuivre les conſeils de M. Guerſent, périt encore dans le même hameau, d'une fièvre maligne le trente ou trente-deux de la maladie.

Les mêmes remèdes furent adminiſtrés avec encore plus de ſuccès contre une pareille épidémie, qui dans l'hiver de l'année 1783, affligea le village de Beu, où l'on compte environ ſeize cents habitans, & qui en avoit enlevé quinze à ſeize avant l'arrivée de M. Guerſent, cet habile Médecin ne perdit aucun de ceux qui ſe confièrent à ſes ſoins.

Une dyſſenterie épidémique déterminée par de grandes pluies & des orages qui avoient ſuccédé à des chaleurs exceſſives, ravageoit la paroiſſe de Berchères, depuis le mois de Juillet juſqu'à celui d'Octobre. M. Guerſent qui y fut alors envoyé, trouva qu'elle avoit fait périr pluſieurs perſonnes, & ſur-tout des enfans: il preſcrivit des boiſſons délayantes & adouciſſantes, telles que l'eau de veau,

d'orge, ou de riz acidulées avec l'eſprit de vitriol, les purgations légères & l'ipécacuanha à petites doſes; il le donnoit en plus grande quantité lorſque le vomiſſement étoit indiqué, & il ſoutenoit les évacuations par l'émétique en lavage. La violence de la fièvre & des douleurs a obligé quelquefois de recourir à la ſaignée: les coliques diſparoiſſoient dès le ſeptième jour, mais la fièvre duroit juſqu'au dix-ſept ou au vingt-un. La dyſſenterie ceſſoit communément vers le quinze, mais il reſtoit un ſimple dévoiement ſouvent rébelle, & contre lequel il a fallu employer plus ou moins long-temps les toniques, ſur-tout le quinquina & la poudre aſtringente de la boîte: le mauvais régime des convaleſcens a ſûrement beaucoup contribué à la durée du dévoiement.

NOTICE

NOTICE

SUR UNE PLEURÉSIE

Qui a régné à VILLE-L'ABBÉ, dans le duché de Villeroi.

Par M.rs DAUVERS & PETIT.

M.rs DAUVERS & Petit ont traité conjointement à Ville-l'Abbé, dans le duché de Villeroi, une pleuréſie épidémique, occaſionnée par une cauſe qui prouve que la bienfaiſance même eſt quelquefois nuiſible. Les habitans de Ville-l'Abbé n'ont la permiſſion de s'approviſionner de bois dans la forêt, que pendant un certain nombre de jours; pour en profiter, ils ſe fatiguent ſingulièrement par des courſes réitérées, à chacune deſquelles ils rapportent de trop fortes charges de bois. Une fluxion de poitrine, produite par ces travaux exceſſifs, a fait périr pluſieurs perſonnes, parce qu'on a donné ſucceſſivement dans deux excès contraires: d'abord on ſaignoit trop, & comme cette pratique avoit été meurtrière, on avoit pris

enſuite le parti non moins pernicieux de ne point ſaigner du tout. M.rs Dauvers & Petit ont ſu prendre le juſte milieu qu'il falloit tenir, en uſant modérément de la ſaignée, & en employant des béchiques inciſifs & des diaphorétiques nitrés, comme l'infuſion de bourrache, celle des fleurs de guimauve, de bouillon blanc & de violettes, auxquelles on ajoutoit une ou deux cuillerées d'oximel par pinte, les potions d'huile d'amandes douces, de ſyrop de guimauve & le kermès minéral, étoient très-utiles lorſque la criſe commençoit à ſe faire par les ſueurs ou par l'expectoration ; enfin l'application d'un large emplâtre véſicatoire ſur le point douloureux étoit néceſſaire lorſque cette douleur étoit opiniâtre : ces Meſſieurs ſont parvenus avec ces moyens à ſauver le très-petit nombre de malades qui a pu réclamer à temps leurs ſecours. Cette même méthode avoit bien réuſſi auparavant à M. Petit contre de ſemblables maladies, tant à Eſſonne qu'à Corbeil.

NOTICE

SUR UNE DYSSENTERIE

Qui a régné dans le village de CANNES, près Montereau, en 1781.

Par M. GIRARD.

DANS le mois de Novembre 1781, M. Girard, Chirurgien à Montereau, a traité au village de Cannes, une dyſſenterie épidémique qui s'annonçoit par un flux de ventre ſéreux, lequel devenoit ſanguinolent par degrés, au point que quelques malades rendoient le ſang preſque pur; le ténesme, les coliques, le ventre météoriſé, la proſtration des forces, la chaleur conſidérable de la peau, une grande ſoif, des envies de vomir, la langue couverte d'une couche blanche & sèche chez ceux qui rendoient le plus de ſang, la fièvre continue avec un pouls vif, tendu, inégal & intermittent, étoient les ſymptômes de cette maladie qui duroit quinze à dix-huit jours. M. Girard a vu juſqu'à ſoixante-cinq malades à la fois dans

ce village, qui ne contient que deux cents quatre-vingt-dix perſonnes : l'épidémie paroît avoir été déterminée par un temps froid & pluvieux qui a ſuccédé ſubitement à de grandes chaleurs, & qui a ſurpris les habitans lorſqu'ils étoient occupés des vendanges ; un des ſix malades qui ont péri, faute d'être ſecourus à temps, eſt mort avec un hoquet terrible, & on s'eſt aſſuré que pluſieurs portions du canal inteſtinal étoient ſphacelées ; la convaleſcence étoit annoncée par la diminution de la chaleur de la peau, par une douce moiteur & une plus grande conſiſtance des déjections. L'ipécacuanha comme vomitif, l'eau de riz acidulée, la décoction blanche, les lavemens émolliens, les fomentations ſur le bas-ventre, les purgations avec la manne & le catholicum double, les gouttes anodynes, & enfin le diaſcordium avec quelques grains d'ipécacuanha ont ſervi pour le traitement, qui a été fort heureux ; puiſque M. Girard n'a perdu aucun des malades qui ſe ſont confiés de bonne heure à ſes ſoins.

NOTICE

DES MALADIES

Qui ont régné à NOGENT-SUR-SEINE, pendant l'automne de 1783.

LA conſtitution humide & froide du mois de Septembre 1783, en arrêtant la tranſpiration, cauſa des fièvres tierces, des continues & des dyſſenteries à Nogent. M. Pibault, Médecin de Nogent-ſur-Seine, qui fut envoyé dans ce village, y trouva vingt-trois malades; il fut aſſez heureux dans ſon traitement, d'ailleurs très-bien entendu, pour les guérir tous, & mettre fin à l'épidémie.

Le même Médecin a encore traité avec beaucoup de ſuccès, une fièvre double tierce, putride, qui menaçoit de devenir maligne : de quarante-trois malades auxquels il a donné des ſoins, il n'en eſt mort qu'un, encore étoit-il âgé de 75 ans.

DESCRIPTION

D'UNE FIÈVRE MILLIAIRE

Qui a régné à CONFLANS-SAINTE-HONORINE, en 1783.

Par M. SOBAUX.

M. SOBAUX, Chirurgien à Conflans-Sainte-Honorine, y a traité, pendant le printemps de l'année 1783, une fièvre milliaire, qui s'annonçoit par le friſſon, une grande douleur de tête, les yeux rouges, enflés & larmoyans; bientôt après le malade étoit affecté d'aſſoupiſſement, d'un léger délire, il y avoit des nauſées, la langue étoit chargée, & l'on pouvoit remarquer encore une petite toux & une légère oppreſſion de poitrine. Chez quelques malades cette fièvre étoit compliquée de mal de gorge, d'inflammation des amygdales, de l'enflure des parotides, & quelquefois de vives douleurs dans les oreilles; chez quelques autres, il ſurvenoit des ſueurs qui ſe terminoient par une éruption milliaire, quelquefois ſi conſidérable qu'il y

avoit des ampoules larges d'une pièce de vingt-quatre ſous, remplies d'une humeur laiteuſe, qui par ſon acrimonie, détachoit l'épiderme de tout le corps par lambeaux conſidérables. Les remèdes employés conſiſtèrent dans la ſaignée du bras, les cataplaſmes émolliens, & les gargariſmes pour modérer le mal de gorge, l'émétique en lavage, & la tiſane de fleurs de ſureau & de ſcorſonnère. M. Sobaux n'a perdu que deux malades ſur cinquante qu'il a ſoignés, encore a-t-il pu attribuer leur perte à l'uſage du vin ſucré, & à ce qu'il a été appelé trop tard. Pluſieurs autres malades ont guéri ſans prendre de remède, mais il en eſt mort un grand nombre faute de ſecours.

Pendant l'automne de la même année, il ſurvint à la ſuite de la rougeole, une péripneumonie putride vermineuſe, accompagnée de fièvre avec redoublement, de délire, de vomiſſemens, & quelquefois de douleurs d'entrailles, avec de la toux, de l'oppreſſion & crachement de ſang: le ventre étoit libre chez les uns & reſſerré chez les autres. Cette maladie ſecondaire paroît avoir été déterminée par le régime échauffant, auquel on avoit ſoumis les malades pour faire ſortir la rougeole, & par le

peu d'attention qu'on avoit eu à les purger ſuffiſamment dans le déclin de cette maladie : la ſaignée, les potions huileuſes, les lavemens émolliens & les tiſanes pectorales calmoient les accidens dès le premier jour ; le ſecond, on purgeoit avec la manne & le ſyrop de chicorée dans une décoction de coralline, ce qui procuroit quatre à cinq ſelles, dans leſquelles il y avoit des vers : on repurgeoit une ou deux fois, & la maladie ſe terminoit dans huit à neuf jours. M. Sobaux n'a perdu que deux enfans ſur trente qu'il a traités de cette façon ; mais il en eſt mort cent huit dans cinq à ſix jours, faute d'être ſecourus par les gens de l'Art, & auxquels on donnoit du vin ſucré pour tout remède.

FIN.